

Denis LeBlanc

*Journal d'un
pèlerin moderne*



*Récit d'un précurseur québécois
sur les chemins de Compostelle*

Préface de Paul Lacasse
Co-fondateur de l'Association *Du Québec à Compostelle*



Journal d'un pèlerin moderne

DENIS LEBLANC

Journal d'un pèlerin moderne

*Récit d'un précurseur québécois
sur les chemins de Compostelle*



**Presses de
l'Université Laval**

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.



Mise en pages : Diane Trottier

Maquette de couverture : Laurie Patry

Photo de la couverture : L'auteur devant la Cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, juillet 1995.

Photos de la 4^e de couverture : à gauche et à droite, balises sur le chemin. Au centre, plaque au sol devant la cathédrale de Chartres.

Toutes les photos à l'intérieur du livre sont de l'auteur.

© Presses de l'Université Laval. Tous droits réservés.

Dépôt légal 3^e trimestre 2016

ISBN 978-2-7637-3075-2
PDF 9782763730769

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

De la Tour St-Jacques au Phare de Fisterra!	IX
---	----

AVANT-PROPOS

Vingt ans plus tard...	1
----------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Préparation	5
Motivation	7
Recherches et documentation	15
Logistique et entraînement	21

DEUXIÈME PARTIE

Journal	27
Traversée de la France	29
Traversée de l'Espagne	123

TROISIÈME PARTIE

Aboutissement	201
Derniers jours en Espagne	203
Retour	209
Épilogue	215

ANNEXES

ANNEXE 1

Tracé des routes traditionnelles
menant à Saint-Jacques-de-Compostelle 218

ANNEXE 2

Itinéraire de Paris à Saint-Jean-Pied-de-Port 219

ANNEXE 3

Itinéraire de Saint-Jean-Pied-de-Port
à Saint-Jacques-de-Compostelle 220

ANNEXE 4

Lettre reçue de Sœur Brigitte de la Clarté-Dieu 221

ANNEXE 5

Chemin des Sanctuaires 222



PRÉFACE

De la Tour St-Jacques au Phare de Fisterra!

«Le Chemin de Compostelle est un sentier de grande randonnée... physique et spirituelle.» Au début des années 2000, c'est par cette phrase symbolique que je commençais la plupart de mes conférences, au moment de la création de l'Association québécoise des Pèlerins de Compostelle, qui deviendra connue par la suite sous le nom *Du Québec à Compostelle*. Et le récit de Denis LeBlanc, qu'on pourrait intituler : *De la Tour Saint-Jacques au Phare de Fisterra*, est une parfaite illustration de ces deux éléments, le physique et le spirituel, les pieds et la tête.

J'ai eu l'occasion d'entendre sa présentation en février 1996, lors d'une conférence à Lévis devant les membres de l'Association Québec-France Rive-Droite. Jusque-là, Compostelle pour moi se résumait à un tableau de Salvador Dali, vu quelque part dans un corridor de mon École Normale. Et alors, sans vraiment connaître l'histoire de Compostelle, c'est cette rencontre, à ce moment, qui m'a décidé à partir sur ce Chemin avant l'an 2000.

En lisant ce livre, j'ai eu la surprise de m'y reconnaître... dans sa façon de préparer et d'aborder son pèlerinage... dans son entraînement pré-départ... dans l'esprit qui l'a guidé... ouvert au Chemin et à ses surprises. Un Chemin où l'entraide se multiplie devant et autour de toi. Un Chemin où les miracles quotidiens arrivent à point nommé. Un Chemin jalonné d'histoire, de légendes, de mystères. Un Chemin où l'on ne cesse de s'étonner de tant recevoir, par exemple l'aide de la Fraternité des Policiers, la canne et laalebasse en cadeau, les lunettes retrouvées beaucoup plus loin, etc. Un Chemin également qui laisse le choix de résister aux tentations : faire bombance avec des amis, se coucher très tard, s'attarder ici et là pour diverses raisons... ou non.

Le récit du policier LeBlanc apparaît comme une magnifique description de la vie quotidienne du pèlerin, encore complètement d'actualité vingt ans plus tard. La pluie qui s'abat sur le marcheur, les lieux où l'on se heurte à des portes closes, l'oubli de ses propres effets ici et là. Mais aussi la grâce de l'entraide, des générosités semées sur notre parcours, l'invitation à partager un repas lorsque notre besace est vide et que les cafés sont fermés à cause de la première communion ou de la fête du saint patron des lieux.

Denis LeBlanc a suivi son instinct. Sa motivation de départ étant bien définie, il a pu, parfois même envers et contre certains conseils, et grâce à sa détermination peu commune, se lancer dans sa quête du sacré. Partir à la rencontre de lui-même. Avec les pieds et la tête. Les yeux et le cœur. Ce furent les deux hublots de sa vision du chemin. Les deux volets de sa longue route. Ceux-là qui l'ont également, sans doute, poussé à fonder *le Chemin des Sanctuaires* au Québec au tournant de l'an 2000.

J'ai été ému de lire son passage dans les Landes où il a notamment rencontré Martine et Jacky Chastel à Pissos, un couple sympathique qui m'a moi-même accueilli lors de mon retour de Compostelle en juillet 1999. J'ai apprécié la référence à Michel Dongois, un précurseur, par ses écrits, de nombreux départs de Québécois pour la route de Compostelle. J'ai été très touché par

l'épisode de la lettre de divorce de son épouse, reçue par fax à un moment inattendu, et par sa résilience à poursuivre la route malgré tout. De simples épisodes, comme l'emportement soudain devant l'imprévoyance de son ami et l'absence de voiture pour aller visiter des lieux archéologiques qui le fascinaient, montrent que le pèlerin ne devient pas un être automatiquement sanctifié en fin de parcours.

Même si le Chemin part d'un rêve qu'on veut réaliser, on demeure humain. Bien que beaucoup de choses aient changé en lui, *le pèlerin* Denis LeBlanc a retrouvé au bout de sa route *l'homme* Denis LeBlanc. C'est un bienfait de la route de nous faire prendre conscience, de nous aider à nous retrouver tel qu'on est en soi-même, pour mieux se rebâtir à partir de ce constat. Une pèlerine de la Galice me disait, après le passage du Cebreiro, que le Chemin fait sortir le pire et le meilleur de nous. Mais plus conscients de ce que nous sommes, nous avons ainsi le pouvoir de corriger nos comportements plus rapidement. Alors que je racontais un événement vécu à Najera en 1999, une autre pèlerine concluait avec humour « qu'il ne faut jamais se coucher avec un œuf à la coque sur le cœur ! »

Je ne peux qu'inciter le fureteur tenté d'ouvrir ce livre à s'y plonger jusqu'à la fin, je dirais presque d'un seul trait. J'y ai trouvé un récit très humain et spirituel à la fois, une démarche physique et intérieure qui nous saisit dès le début et nous emporte irrésistiblement. Ainsi qu'il l'exprime en conclusion, chacun espère que le Chemin l'aura rendu plus ouvert, plus tolérant, plus solidaire du reste de l'humanité... un souhait drôlement d'actualité au milieu des turbulences un peu désespérantes qui opposent en ce moment l'Orient et l'Occident.

Paul Lacasse
Co-fondateur de l'Association *Du Québec à Compostelle*
Québec, janvier 2016



AVANT-PROPOS

Vingt ans plus tard...

J'ai pris ma retraite de la Sûreté du Québec le premier décembre 1992 après 25 ans et demi de service. J'avais alors 44 ans. Vous allez penser que c'est très jeune pour prendre une retraite. Vous avez parfaitement raison, je suis un choyé de la société. Dans l'esprit de plusieurs, le mot retraite signifie la fin de toute vie active ou professionnelle, le repos et le loisir jusqu'à la fin de ses jours. Pour moi, c'était l'occasion de passer à autre chose.

La police, c'était secret ! Maintenant, je peux partager à loisir mes expériences avec les autres. C'est ce que je veux faire dans ce livre que j'ai écrit il y a vingt ans déjà, en 1996. Je veux vous faire vivre intensément les émotions que j'ai ressenties dans la préparation et la réalisation de la longue marche qui m'a entraîné à l'été de 1995 dans la foulée des pèlerins du Moyen Âge, une marche de 1800 km de Paris à Saint-Jacques-de-Compostelle puis au Cap Finisterre.

En entreprenant ce périple, j'avais le profond désir de vivre une expérience transcendante. Je dois vous avouer d'entrée de jeu que mes motifs n'avaient absolument rien de religieux, dans le sens catholique du terme pour le moins. J'ai voulu parcourir les terres de mes ancêtres : Français, Gaulois, Celtes. J'ai voulu

comprendre les motifs qui attiraient vers les grands lieux de pèlerinage les populations d'il y a 1 000 ans. En particulier, moi qui m'intéressais très sérieusement à l'architecture médiévale et aux liens entre les lieux de culte catholiques et les sites celtiques ou druidiques sur lesquels ils ont été très souvent construits, j'ai voulu sentir leur énergie. Et ainsi, peut-être, comprendre mieux les liens que font certains entre ces lieux et les Atlantes qui auraient fui leur continent mystérieux. J'ai voulu aussi mettre à l'épreuve mes capacités physiques. Finalement, je n'ai pas tout compris mais encore aujourd'hui, j'ai le sentiment d'avoir fait un plongeon au plus profond de moi-même et d'y avoir mieux senti le sacré, cette grande force indescriptible qui anime l'Univers. J'ai franchi à ce moment-là une étape importante du parcours où j'ai continué depuis à marcher, sur les chemins de la connaissance.

Des circonstances fortuites ont fait que mon expérience fut médiatisée. Peu avant mon départ, un ami m'a présenté André Fournier, ex-journaliste au Téléjournal de Radio-Canada retraité depuis peu. Impressionné par mon projet, André m'a proposé de se charger de préparer un communiqué de presse pour parler de mon idée. Sur les quatorze médias approchés, neuf m'ont contacté pour solliciter une entrevue. Des articles sont parus dans des journaux de premier ordre, comme *La Presse* et *La Gazette de Montréal*, et j'ai été interviewé à la télévision et à la radio de Radio-Canada. C'est là que j'ai rencontré Robert Blondin, qui réalisait chaque midi une émission fort populaire : *L'Aventure*. Robert s'est montré très intéressé à faire deux ou trois émissions sur mon périple lors de mon retour. Pour ce faire il m'a suggéré de me procurer un petit magnétophone à cassettes de type dictaphone et d'enregistrer un journal audio chaque jour. Ce que j'ai fait.

En marchant, j'enregistrais au fur et à mesure mes commentaires et mes réflexions. Le soir, je transcrivais l'enregistrement dans un journal écrit, en peaufinant le récit que je réenregistrais sur une nouvelle cassette. Ce sont ces cassettes qui ont été diffusées lors de l'émission *L'Aventure* en février 1996, sans retouche, pendant six jours consécutifs au lieu des trois prévus.

De temps en temps j'envoyais le journal écrit à mon épouse au Québec ; elle le faisait suivre à André Fournier qui transcrivait le tout sur ordinateur, par ordre chronologique. C'est ce qui a constitué la base du livre que vous avez entre les mains et, pour partager encore plus mon expérience, j'ai par la suite enrichi le tout de photos prises en cours de route de même que de commentaires et d'observations supplémentaires.

Je veux remercier André (aujourd'hui décédé) d'une façon très particulière, car sans lui cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour. C'est grâce à ses talents de communicateur et à ses contacts avec le monde des médias que mon pèlerinage a été connu de milliers de personnes. Il a aussi dû user de beaucoup de persuasion et de tact pour me convaincre de faire un livre. Étant d'un tempérament plutôt introverti, sans lui, l'expérience serait demeurée dans mes souvenirs personnels. Cet écrit est le résultat de ses encouragements. Il m'a fallu près d'une année d'efforts pour le rédiger, n'ayant vraiment aucun talent naturel pour l'écriture.

Une fois terminé, j'ai essayé de faire publier mon récit et ça n'a pas fonctionné. Il faut comprendre qu'à cette époque-là, le pèlerinage à Compostelle était quasi inconnu des Québécois, éditeurs compris. J'ai donc décidé de le mettre gratuitement à la disposition du public qui durant plusieurs années a pu le lire en ligne sur un site Internet que j'avais bricolé en 1997. En 2001, Denis Marcil, un de mes amis qui avait une petite maison d'édition de publications sur la spiritualité orientale, disparue depuis, a offert d'imprimer quelques exemplaires de l'ouvrage pour mon usage personnel et celui de mes proches ; j'ai alors ajouté l'Annexe 5. Finalement, en 2013, à la suite d'un changement de fournisseur Internet, le site où l'on pouvait lire mon ouvrage est disparu. Pour moi, c'était de l'histoire ancienne, j'étais rendu bien ailleurs dans mes préoccupations et je croyais que c'était la fin de l'aventure.

Eh bien non... Ma fille Karine et ma conjointe Arielle m'ont convaincu de le remettre en ligne et ont fait un gros travail pour y parvenir, fin 2015. C'est là que Michel O'Neill, un sociologue à

la retraite qui rédigeait un ouvrage sur l'histoire de la marche pèlerine québécoise depuis les années 1990, l'a trouvé. Il m'a convaincu que si je voulais lui assurer une diffusion significative, le soumettre à Denis Dion, son éditeur aux Presses de l'Université Laval, serait certainement une bonne stratégie. À mon grand étonnement, car je vous l'ai dit, pour moi c'était de l'histoire ancienne, celui-ci a immédiatement accepté. C'est donc aujourd'hui, après 20 ans de maturation, que mon récit va pouvoir enfin largement circuler. J'en suis somme toute content et j'espère que cette tranche de ma vie passée, qui m'a quand même profondément marqué, vous encouragera vous aussi à trouver la force de vous lancer sur vos chemins intérieurs, où qu'ils se trouvent.

Pour terminer, afin d'exprimer en peu de mots ce qui m'a motivé à me lancer dans cette aventure, je vais emprunter une citation que mon ami André Fournier avait mise dans le prologue d'un de ses ouvrages et qui résume bien pour moi la Force du pèlerinage :

« Mais avant d'aller plus loin, avant de prendre la route, avant de s'enfermer dans un Destin, il faut s'appartenir, être certain que ses pas labourent la terre de son rêve vital, de son instinct. Cette certitude ne s'acquiert qu'à la condition d'avoir non pas fait le tour de soi-même mais d'avoir plongé tout entier dans son passé, et d'en revenir possesseur et vainqueur. Quand on n'a pas triomphé de sa mémoire, quand on n'a pas compris ses secrets, on marche dans le désert au gré des mirages. Ayant assumé son passé, on peut entrevoir l'avenir, comme si cet avenir n'était que la projection du passé, une projection dont on est le maître et le guide¹. »

Bonne lecture !

Denis LeBlanc,
Sutton, Québec, Janvier 2016

1. André Fournier, *Les nouveaux messagers (Du stylo au micro)*, Montréal, Éditions du Méridien, Prologue ; citant André Major, « Ainsi soit-il », dans *Parti-Pris*, vol. 2, n° 5, p. 15, 1992.



PREMIÈRE PARTIE

Préparation



Motivation

Il est toujours plus facile de parler du présent que du passé. Les souvenirs s'estompent rapidement. J'ai eu cependant l'occasion durant les quelque 70 jours de mon périple de méditer beaucoup, ce qui a fait resurgir bien des choses dans ma mémoire. Ressassant mes souvenirs, j'essaie de comprendre ce qui, inconsciemment ou non, m'a conduit à cette entreprise.

Ce pèlerinage est-il l'apothéose d'une éducation religieuse particulière ? Je ne le pense pas. Je n'ai pas reçu une éducation religieuse plus rigide que celle de mes camarades. À ce que je me souviens, mon père n'allait pas à la messe le dimanche. J'ai toujours cru qu'il avait eu un différend avec le curé de la paroisse, ce qui en avait fait un rebelle. Ma mère nous amenait, ma sœur, mon frère et moi, à l'office de 11 h, ce qui lui permettait de nous faire croire que papa était allé à la messe de 6 h. C'est elle qui m'a initié aux rituels catholiques et, plus tard, les frères se sont chargés du reste à l'école. Docile et timide, je suivais leurs enseignements, mais à la maison, j'étais plutôt laissé à moi-même.

À l'âge de 12 ans, influencé par le discours convaincant du frère directeur de l'école, j'ai commencé à assister à la messe tous les matins. Cette pratique a duré près d'un an. J'y mettais tout mon cœur. Je suivais le déroulement du saint office dans mon gros

missel et j'avais parfois l'impression de vraiment communier avec le Christ dans mon for intérieur.

Au début du secondaire, les choses ont changé. J'avais déjà mis un terme à la messe quotidienne depuis quelque temps. Cependant, je continuais d'y aller le dimanche, bien plus par habitude que par conviction. En pleine crise d'adolescence, j'ai cessé toute pratique à la suite d'un incident survenu alors que mes camarades et moi assistions à la messe de 11 h. Nous avions pris l'habitude de rester debout à l'arrière de l'église, ce qui avait pour effet d'exaspérer le curé. Avant le début de la messe, il nous exhortait, du haut de sa chaire, à nous asseoir comme tout le monde, ce que généralement nous faisons quand le ton montait.

Un bon dimanche, il nous interpelle si violemment que l'assistance se retourne et nous dévisage. C'est très gênant. Tous les copains se résignent aux ordres du maître de céans, sauf mon ami Michel et moi. Nous étions prêts à affronter la foudre divine. Rouge de colère, le curé descend de sa tribune et traverse l'allée centrale à grandes enjambées en se dirigeant droit vers nous. Il rugit en nous indiquant les bancs de la main : « Vous vous assoyez ou bien... » Et là, il pointe la porte du doigt. C'est la direction que nous avons prise. Depuis lors, le dimanche matin à 11 h est devenu le rendez-vous hebdomadaire au restaurant du coin, pour jouer à la machine à boules et se raconter les aventures de la semaine.

J'ai toujours été séduit par le bizarre, le mystérieux et le merveilleux. Jeune, j'aimais les bandes dessinées de science-fiction et d'horreur. À l'adolescence, ce penchant s'est accentué. Je dévorais les romans des éditions « Fleuve noir », notamment ceux des collections « anticipation » et « angoisse ». Le plaisir de lire m'a conduit à m'intéresser aux récits de Lobsang Rampa sur la mystique tibétaine. J'ai lu également avec beaucoup d'intérêt l'œuvre de l'auteur français Robert Charroux dans laquelle il expose ses théories sur les mondes disparus comme l'Atlantide, la Lémurie, etc. J'ai été aussi fasciné par l'altruisme, la grandeur

d'âme et le service désintéressé des héros des contes épiques comme l'épopée des Chevaliers de la Table Ronde.

On pourra penser que je me complaisais dans des illusions, des contes de fées, des extravagances... Et pourtant ? Malgré tout, ce sont ces lectures, plus que mon éducation, qui ont fait de moi un « homme religieux » au sens où l'entend Mircea Éliade, le grand anthropologue des religions :

« Quel que soit le contexte historique dans lequel il est plongé, l'homo religiosus croit toujours qu'il existe une réalité absolue, le sacré, qui transcende ce monde-ci, mais qui s'y manifeste et, de ce fait, le sanctifie et le rend réel. Il croit que la vie a une origine sacrée. »

« L'homme religieux assume une humanité qui a un modèle transhumain, transcendant. Il ne se reconnaît véritablement homme que dans la mesure où il imite les dieux, les héros civilisateurs ou les ancêtres mythiques. (...) L'homme religieux n'est pas donné: il se fait lui-même, en s'approchant des modèles divins. Ces modèles, nous l'avons dit, sont conservés par les mythes, par l'histoire. (...) On ne devient homme véritable qu'en se conformant à l'enseignement des mythes, en imitant les dieux². »

Après s'être éloigné de ce modèle, notre monde occidental moderne y revient progressivement en s'intéressant de plus en plus au passé de l'humanité, ajoute Mircea Éliade.

J'ai aussi médité longuement les écrits de Lao-Tseu, le grand philosophe et mystique chinois qui a vécu au VI^e siècle avant J.C. La substance de sa pensée se retrouve dans le *Tao-te-King*³.

« Si l'on s'attache à la voie antique pour maîtriser l'Être d'aujourd'hui, on peut alors connaître l'antique commencement. C'est le fil conducteur de la Voie. » (Verset XIV)

2. Mircea Éliade, *Le sacré et le profane*, Éditions Gallimard, collection Idées, 1965.

3. Lao Tseu, *Tao-te-king*, Paris, Librairie de Médicis, Version allemande de Richard Wilhelm traduite en français par Étienne Perrot, 1974.

Le message de Lao-Tseu est clair. Il faut prendre pour modèle les sages du passé et, comme eux, méditer dans le silence et être humble pour engendrer la sérénité qui conduit à l'éternité.

« Si multiples que soient les choses, chacune fait retour à sa racine. Revenir à sa racine, cela veut dire sérénité. Sérénité veut dire retour à la destinée. Retour à la destinée veut dire éternité. » (Verset XVI)

J'ai donc commencé à m'intéresser à l'expression du sacré manifestée par mes contemporains, peu important leurs croyances ou leurs appartenances. Puis, j'ai fouillé dans le passé. Je me suis aperçu que la majorité des traditions transmises par les Ancêtres des différents peuples de la Terre, que ce soit dans les légendes ou encore dans les cosmogonies, font état que dans des temps immémoriaux, il y a eu un « paradis terrestre ». Certaines traditions désignent cet éden comme un lieu physique, tandis que d'autres parlent d'un monde spirituel ou d'un état de conscience. Quoiqu'il en soit, l'homme, nous dit-on, y jouissait d'un statut et de pouvoirs quasi divins. Malheureusement, un événement fâcheux est survenu, qui a provoqué la perte de plusieurs des privilèges originels. Depuis lors, l'espèce humaine est en quête constante pour retrouver ce lieu de délices, cet état surhumain. Les mystiques parlent de réintégration.

Cet exercice m'a permis d'acquérir de nouveau un grand respect pour la religion catholique romaine dans laquelle j'ai été baptisé. J'ai aussi développé une attitude positive face aux autres religions. Toutes participent à la réalisation du Grand œuvre, chacune adaptée à des cultures différentes. J'ai appris surtout à prier le Dieu de mon cœur selon la compréhension que j'en avais. En revanche, je me méfie de l'intolérance religieuse.

Compte tenu de la religion dans laquelle j'ai été initié, ici dans le Québec français, il s'est avéré clairement que le couloir le plus facile où je devais engager ma recherche demeurait celui de la tradition judéo-chrétienne. Cela peut expliquer, en partie, le pourquoi de mon intérêt pour la période du Moyen Âge en

Europe. On dirait qu'un vent de mysticisme, pour ne pas dire une tornade, a soufflé très fort vers l'an 1000.

À cette époque, de nombreux foyers se sont allumés, qui ont rayonné, chacun à leur manière et d'une façon très forte, le dépassement humain. Je parle entre autres des grands ordres monastiques: Bénédictins, Cisterciens, etc.; les Templiers et les croisés, soldats de la chrétienté et protecteurs des pèlerins; les Compagnons du Devoir, constructeurs des grandes cathédrales; et d'autres fraternités plus hermétiques qui ont suivi comme les Francs-Maçons et les Rose-Croix, soi-disant initiés aux anciens arcanes.

Tout ce que je viens de raconter est bien inspirant et invitant, mais cela ne représente que de la théorie interpellant le niveau intellectuel de l'homme moyen. Pour moi, qui conçois l'être humain comme étant de nature triple (physique, intellectuelle et spirituelle), il me restait à découvrir la manière d'intégrer la théorie dans les deux autres plans, pour que l'expérience soit complète.

Est-ce le hasard ou le destin qui a agi? Je ne pourrais le dire. La lumière s'est allumée au début des années 80 quand, en feuilletant distraitement un vieil exemplaire du Reader's Digest, mon attention a été attirée par un article de l'écrivain américain James A. Michener. Il racontait dans le détail le périple à pied qu'il avait fait de Paris à Saint-Jacques-de-Compostelle en 1965. J'ai ainsi découvert que ce chemin de pèlerinage moyenâgeux était encore à la mode. Cette révélation m'a touché en plein cœur. Elle allait m'indiquer la voie à emprunter.

J'ai compris que le fait de suivre les traces de Michener sur le chemin de Compostelle pourrait se révéler une synthèse de tout ce qui concerne ma quête personnelle du sacré. C'est une expérience extraordinaire et totale, car elle touche justement les trois aspects fondamentaux de l'être humain.

L'aspect physique, c'est la marche sur de longues distances avec les variations de température et les risques de blessures ainsi que tous les problèmes de logistique à régler.

L'aspect intellectuel, c'est la visite des églises et des musées, la cueillette d'informations, la prise de photos souvenirs de même que la rédaction d'un journal.

L'aspect spirituel, c'est la méditation intense et le contact avec le divin pour obtenir la force et le courage d'aller jusqu'au bout. C'est aussi le sentiment de marcher vers le « paradis perdu », la marche sur le terrain symbolisant la marche vers l'intérieur. J'ai envisagé l'aventure comme une longue retraite fermée.

Or, comme le disaient les sages du passé, si le retour doit se faire en se rapprochant des modèles dont parlent les mythes, y a-t-il quelque chose de plus mythique que le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle ? C'est vraiment le résumé d'une multitude de mythes tous plus anciens et plus mystérieux les uns que les autres⁴.

Voyons, pour mémoire, quelques-uns de ces mythes :

1. Saint Jacques le Majeur était l'un des apôtres du Christ-Jésus en terre d'Israël, il y a 2 000 ans. On a déjà là un panorama de tous les mythes racontés dans l'Ancien et le Nouveau Testament.
2. Les mythes relatifs à Saint-Jacques-de-Compostelle expliquent la découverte du corps de l'apôtre en Galice, les miracles qu'on lui attribue et l'origine de la coquille comme symbole. On y trouve aussi les mythes touchant les grands personnages dont la mémoire est vénérée tout au long de la route qu'emprunte le pèlerin : saint Martin de Tours, saint Hilaire de Poitiers, saint Eutrope de

4. Mythe : récit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surhumains et des actions imaginaires dans lesquels sont transposés des événements historiques, réels ou souhaités. (*Le Petit Larousse illustré*, 1982).

Saintes, saint Seurin de Bordeaux, santo Domingo de la Calzada, San Juan de Ortega et j'en passe.

3. Il y a aussi les mythes qui ont rapport à la tradition celtique: le druidisme. Ils sont présents sur tout le territoire que j'ai traversé.
4. Et, si on veut aller plus loin en fouillant dans certains écrits ésotériques, on peut aussi y incorporer le grand mythe de l'Atlantide, ce continent disparu dont parle le célèbre philosophe grec Platon.

Gonflé à bloc par toutes ces idées, j'ai envisagé de m'offrir comme cadeau le pèlerinage à pied de Paris à Saint-Jacques-de-Compostelle, lorsque je prendrais ma retraite de la Sûreté du Québec. Est-ce que l'on peut considérer comme un cadeau une entreprise qui nécessite une marche de 1 800 km à travers deux pays étrangers dont l'un où on ne parle ni français, ni anglais? Plusieurs m'ont dit: «LeBlanc, tu es fou!» Mais, j'étais bien décidé à n'en faire qu'à ma tête.



Recherches et documentation

Au cours des dix dernières années de ma carrière, j'ai pris le temps de bien me documenter et j'ai noté tout ce qui pourrait m'être utile dans la préparation du voyage.

En novembre 1985, j'ai été transféré du quartier général de Sherbrooke au grand quartier général de la Sûreté du Québec à Montréal. Quelques mois auparavant, j'avais pris contact avec les responsables du programme d'études médiévales de l'Université de Montréal. Je voulais m'enquérir d'un bon ouvrage sur Saint-Jacques-de-Compostelle. On m'avait suggéré un livre qui venait juste de paraître : *Saint-Jacques-de-Compostelle. Puissance du pèlerinage* d'Alphonse Dupront. Comme son prix était élevé, j'ai attendu avant de me le procurer.

Sur les entrefaites, un collègue policier et ami, Denis Marcil, qui s'appêtait à prendre sa retraite, venait d'ouvrir une librairie ésotérique. Denis était très connaisseur dans ce genre de littérature et je lui avais fait part de mon intérêt pour le livre de Dupront. Les choses en sont restées là pour un temps. Comme c'est la coutume lors d'une mutation, mes confrères de travail ont voulu me faire un cadeau. Je m'attendais à la traditionnelle plaque commémorative stéréotypée. Mon patron, Léopold Lavigne, voulant faire preuve d'originalité, avait consulté Denis. Il voulait savoir ce qui serait susceptible de me faire plaisir.

Mes confrères de travail m'ont offert le livre que je convoitais. Je leur ai demandé d'y apposer leur signature en guise de souvenir. C'est en passant des heures à lire attentivement l'ouvrage de Dupront que s'est forgée l'idée-force qui allait me fournir l'énergie nécessaire pour réussir mon pèlerinage.

Quiconque veut réussir une entreprise de ce genre doit avoir une idée-force très nette du but à atteindre. Il la crée avant son départ, elle va le fortifier et le soutenir jusqu'au bout. Son absence voue l'entreprise à un échec quasi assuré. À ce qu'on dit, plusieurs pèlerins ont abandonné en cours de route, victimes d'une motivation mal définie et, par voie de conséquence, d'une mauvaise préparation physique ou mentale.

L'idée-force qui pousse le pèlerin sur la route suppose un principe supérieur qui s'impose par un désir intense de se surpasser et de réaliser quelque chose qui semble impossible par la seule force de la volonté. Pour certains, cela revêt la forme d'une promesse à la divinité; pour d'autres, c'est la recherche d'une grâce ou d'une bénédiction quelconque. Il y en a d'autres pour qui le dépassement est strictement d'ordre physique ou sportif. Mais pour plusieurs, dont je suis, c'est la recherche d'un dépassement spirituel qui les motive; la quête du sacré, la conquête de «l'état de grâce».

J'ai pris ma retraite le premier décembre 1992. J'ai attendu une année et, au printemps 1994, j'ai décidé fermement que l'expérience serait pour le printemps suivant (1995). Je n'ai pas chômé durant ce temps.

À l'automne 1993, pour mieux approfondir le thème de Compostelle, je me suis inscrit à la faculté d'anthropologie de l'Université de Montréal, pour suivre le cours: «Anthropologie des religions». Comme travail de session, j'ai rédigé une étude que j'ai intitulée: «Le pèlerinage: un rite de passage». Dans ce document, j'émet l'hypothèse que les grands pèlerinages constituent des rites de passage selon la définition admise par les ethnologues modernes, c'est-à-dire un rituel destiné à marquer d'une façon particulière une étape importante dans l'évolution de l'individu qui y est soumis.

Je voulais acquérir plus de connaissances sur le sujet. Si j'avais vécu en France, cela aurait été plus facile. En Europe, le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle intègre les faits historiques les plus connus, par conséquent le thème est bien documenté. De plus, il existe là-bas plusieurs sociétés qui, non seulement font la promotion de la pensée jacobite, mais offrent aussi de l'expertise à ceux qui désirent tenter l'aventure du pèlerinage comme il se faisait au Moyen Âge.

Ne trouvant pas de ce côté-ci de l'Atlantique des personnes auprès desquelles j'aurais pu obtenir des informations techniques, je me suis tourné vers la Société des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle (SASJC), en France⁵. J'en suis devenu membre à l'été 1994. Après avoir correspondu avec Mlle Jeannine Warcollier, secrétaire de la SASJC, j'ai décidé de voyager en France afin de rencontrer des membres de la Société qui avaient fait le pèlerinage à pied.

Mon voyage s'est effectué en septembre 1994 à l'occasion d'une activité singulière à laquelle participait la SASJC. Il s'agissait d'assister à un congrès international dans le cadre de multiples manifestations prévues pour commémorer le 800^e anniversaire de la cathédrale de Chartres. J'ai toujours eu un penchant particulier pour la cathédrale de Chartres, ma présence à ce congrès comblait mes aspirations.

Outre le privilège d'avoir pu assister à un concert à guichet fermé dans la cathédrale de même qu'à la messe pontificale (un événement rare), célébrée par le délégué spécial du pape Jean-Paul II, j'ai pu vibrer à l'unisson du Moyen Âge dans les rues de Chartres, redevenue, le temps d'un week-end, une ville de cette époque. On avait, en effet, recréé l'atmosphère médiévale avec costumes et simulations de la vie d'antan pour marquer de façon mémorable le 8^e centenaire de ce monument prestigieux.

Le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle a pris toute son ampleur précisément en cette période de l'histoire, suite à la

5. La Société des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle (SASJC). Site Web : <http://www.compostelle.asso.fr/> (consulté le 23 avril 2016).

publication, au XII^e siècle, du *Liber Sancti Jacobi* (Livre de saint Jacques). Cet ouvrage colossal en cinq volumes est attribué au moine Aimery Picaud, probablement rattaché à l'abbaye bénédictine de Cluny. Toute l'œuvre met en évidence la découverte des restes de l'apôtre saint Jacques le Majeur, en Galice, sur la côte nord-ouest de l'Espagne, au début du IX^e siècle. Le cinquième volume du *Liber Sancti Jacobi* est un « Guide du pèlerin » qui définit les routes à suivre pour parvenir au lieu saint. Quatre points de départ principaux étaient suggérés : Paris, Vézelay, le-Puy-en-Velay et Arles⁶.

J'ai rencontré les gens que je voulais voir. Ils m'ont appris que le tracé de ces quatre routes traditionnelles est très bien connu. Mais parmi les membres présents de la SASJC, aucun n'avait pris le départ de Paris. On m'a d'ailleurs déconseillé de partir de Paris. Cet itinéraire passant par Tours, Poitiers, Bordeaux etc., suit essentiellement la route nationale 10, ce qui s'avère dangereux en raison de la circulation intense. Par le fait même, il constitue l'itinéraire le moins attrayant. « Il n'y a presque plus personne qui part de Paris » m'affirmait-on.

La majorité des pèlerins prend le départ du Puy (autrefois, le Puy-en-Velay). C'est comme ça, parce que le chemin traditionnel qui partait du Puy et traversait le centre de la France jusqu'à Ostabat est devenu aujourd'hui un long sentier de randonnée pédestre. On observe effectivement sur la carte répertoire de la Fédération française de la randonnée pédestre, que le GR-65 porte le nom de « sentier de Saint-Jacques-de-Compostelle ».

Bien balisé et très pittoresque, il traverse le sud du massif central en évitant autant que possible la circulation routière. Une infrastructure bien organisée assure, à des prix modiques, les commodités d'hébergement et d'approvisionnement aux pèlerins marcheurs.

6. Vous pouvez voir, à l'annexe 1, une carte représentant le tracé des quatre routes traditionnelles décrites dans le *Liber Sancti Jacobi*.

On m'a informé aussi qu'à partir de la frontière espagnole, plus précisément de Roncevaux jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, le même service prévaut. Le trajet est tout balisé et il y a des auberges réservées aux pèlerins. Elles sont administrées par des ordres religieux, des mairies, des mécènes ou différents organismes à but non lucratif. Il est possible d'y faire sa toilette, de laver son linge et de trouver un lit. Cela ressemble beaucoup au réseau de prieurés et d'hôpitaux⁷ mis sur pied par les moines de Cluny pour venir en aide aux pèlerins d'antan. On en trouvait la liste dans le *Guide du pèlerin* d'Aimery Picaud.

La condition pour y être admis est de présenter sa carte d'accréditation de pèlerin. Il s'agit d'un document que les associations reconnues comme « Amis du Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle » émettent à celui qui manifeste le désir sincère d'entreprendre le pèlerinage à pied ou à bicyclette. Pour l'obtenir, on doit s'engager à respecter les personnes croisées sur sa route et les lieux d'hospitalité. On doit le faire valider à chaque lieu de halte en y faisant estampiller un cachet officiel. Ce cachet peut être celui d'une paroisse, de la poste, de la gendarmerie ou autres. La personne qui l'appose signe le document et y inscrit la date du jour. Le document servira également de preuve lors de l'émission de la Compostella⁸.

Mais tout ceci ne réglait pas mon problème, moi qui persistais à vouloir prendre la route de Paris. Pourquoi? Parce que je me disais qu'au Moyen Âge, le pèlerin qui venait d'un pays étranger ralliait le point de départ officiel (Paris, Vézelay, Le Puy ou Arles) le plus proche de son point d'origine. Venant du Québec par

7. Au Moyen Âge, le mot « hôpital » n'avait pas tout à fait le même sens que nous lui donnons aujourd'hui. Il signifiait, d'une façon générale, un endroit où on offrait l'hospitalité.

8. La Compostella est un certificat officiel qu'on remettait au Moyen Âge au pèlerin qui arrivait à Compostelle. Il était émis par l'évêché pour authentifier qu'il avait bien réussi son pèlerinage. Pour commémorer cette pratique, une Compostella semblable est encore émise aujourd'hui, par l'évêché, à ceux qui peuvent démontrer qu'ils ont marché au moins 100 km ou fait 200 km à bicyclette.

avion, mon point de chute en France, c'était Paris. Voulant me conformer le plus possible à l'expérience traditionnelle, je ne pouvais pas envisager de partir d'ailleurs que de Paris. D'autant plus que cet itinéraire allait me conduire à travers la Touraine et le Poitou, provinces susceptibles d'avoir vu naître mes ancêtres.

Devant mon entêtement, Mlle Warcollier m'a tout de même recommandé d'éviter de partir du centre de la ville à cause des dédales d'autoroutes et de voies ferroviaires à contourner pour atteindre les banlieues. Elle m'a suggéré de prendre un train pour atteindre une zone moins achalandée à 25 ou 30 km à l'extérieur de Paris afin d'éviter l'enfer de la circulation urbaine. Mais pour moi, affronter ces petits problèmes ne me dérangeait pas. Le pèlerinage traditionnel débutait à la Tour Saint-Jacques non loin de la cathédrale Notre-Dame-de-Paris; c'est de là que je partirais aussi. Le pèlerin d'autrefois avait à composer avec d'autres inconvénients que la circulation routière et ferroviaire; en 1995 ce sont ceux-là. Autres temps, autres mœurs; je n'allais pas raccourcir le trajet d'un seul pas pour de telles considérations.

Le fait d'avoir rencontré des pèlerins, dont certains avaient fait le périple à deux et même à trois reprises, a eu pour effet de me stimuler et de m'encourager. Finalement, Mlle Warcollier m'a procuré un document dont l'original est tiré d'un livre tenu par les Confrères pèlerins de Senlis, de 1690 à 1829. Il s'agit d'une liste où se trouvent les noms d'une centaine de villes et de villages à traverser entre Paris et Bordeaux. Dans d'autres documents, j'ai pu trouver des détails suffisamment précis pour me faire une idée juste des endroits où passer dans les Landes, au sud de Bordeaux, puis jusqu'à Ostabat: le carrefour des trois routes venant respectivement de Paris, Vézelay et Le Puy. Mlle Warcollier m'a remis aussi le document d'identification à faire estampiller.

J'ai considéré qu'après toutes ces recherches, ma préparation intellectuelle était terminée. Ma tête bourdonnait, je devais maintenant passer à l'action. Il me restait à envisager la logistique et l'entraînement physique.



Logistique et entraînement

Ma première question était de savoir combien tout cela allait me coûter. Pour m'aider à défrayer les dépenses de l'expédition, j'ai tenté de trouver un travail à temps partiel. Je suis parvenu, au printemps 1994, à me faire embaucher comme chauffeur d'autobus.

J'ai aussi communiqué avec les responsables des activités culturelles des bibliothèques de Montréal et de la région pour les intéresser à une conférence-diaporama, « Mystérieux Pérou », que j'avais préparée à la suite de mes voyages en Amérique du Sud. La réponse a été positive. Il y a quelques années, j'ai parcouru à trois reprises le Pérou et l'Équateur, fasciné par l'histoire des anciennes civilisations de ces pays et par les vestiges archéologiques qu'elles ont laissés. Peut-être rendrai-je compte de mes observations dans un ouvrage ultérieur.

Ces activités m'ont permis de recueillir un peu d'argent mais ce n'était pas assez. J'ai alors essayé par tous les moyens de trouver des commanditaires. J'ai fait la démarche auprès des responsables de la culture des différents niveaux de gouvernement. J'ai aussi tenté ma chance auprès de compagnies et de mécènes. Résultat : « On n'est jamais si bien servi que par soi-même ! ».

Au début de janvier 1995, l'heure était venue de tracer mon itinéraire. Pour régler la partie française, je me suis procuré une série de cartes topographiques à l'échelle 1 cm pour 1 km ; c'est très précis. J'ai préféré les cartes IGN⁹ à celles de Michelin. À l'aide du document des pèlerins de Senlis, que m'avait procuré Mlle Warcollier, j'ai repéré sur les cartes chacune des villes par lesquelles je devais passer. J'ai ensuite choisi la meilleure route pour rallier toutes ces villes. À l'aide de l'échelle de la carte et en utilisant une ficelle, j'ai déterminé la longueur des étapes que je franchirais quotidiennement. J'avais évalué pouvoir marcher 30 km par jour. Pour ne pas avoir à emporter une quinzaine de cartes, j'ai photocopié, sur chacune d'elles, uniquement le couloir que j'allais emprunter. J'ai monté un petit dossier avec ces feuilles dans lequel j'ai en outre inséré toutes mes notes. Ce document a été mon plan-guide pour la France¹⁰.

J'ai la chance d'avoir un excellent ami à Paris, Dominique Prost. Archéologue de profession, Dominique s'intéresse lui aussi d'une façon particulière au phénomène de Saint-Jacques-de-Compostelle, de même qu'à tout ce qui touche de près ou de loin à la civilisation celte. Cela fait plusieurs années que nous nous connaissons. Durant toute ma préparation, j'ai régulièrement communiqué avec lui par télécopieur, pour avoir des précisions sur une foule de petits détails. Son dévouement m'a été d'un grand secours. Nous avons d'ailleurs convenu, avant mon départ, qu'il viendrait me rejoindre à mon arrivée à Compostelle, pour compléter avec moi les trois ou quatre derniers jours de marche jusqu'à Finisterre.

Pour ce qui est de la partie espagnole, je savais que de Roncevaux jusqu'à Compostelle, j'aurais à emprunter des sentiers pédestres en majorité hors route¹¹. Il existe différents documents

9. Institut géographique national (IGN). Site Web : <http://www.ign.fr/>

10. Vous pouvez voir, à l'annexe 2, l'itinéraire que j'ai suivi pour la traversée de la France.

11. Vous pouvez voir, à l'annexe 3, l'itinéraire que j'ai suivi pour la traversée de l'Espagne.

qui décrivent le chemin à suivre. Denis Marcil, mon ami policier-libraire, m'avait justement fait cadeau d'un livre-guide du pèlerin en Espagne¹². De plus, on m'avait informé que je pourrais obtenir les informations qui me manquaient à l'abbaye de Roncevaux.

Toujours en janvier 95, une idée m'est venue pour solutionner mon problème de logistique en France. Je connaissais l'International Police Association (IPA). C'est un organisme qui n'accepte, dans ses rangs, que des policiers actifs et retraités, et dont le but est de créer des liens d'amitié et de coopération internationale au niveau culturel, social et récréatif. L'IPA, c'est plus de 200 000 membres répartis dans une cinquantaine de pays, dont deux groupes régionaux au Québec.

Je n'avais jamais jugé utile d'en faire partie. Je me suis senti opportuniste quand, quelques mois avant mon départ, j'ai adhéré à l'IPA uniquement pour avoir le privilège de pouvoir solliciter l'aide de mes confrères policiers français et espagnols. Une fois devenu membre, j'ai écrit aux sièges sociaux de l'IPA-France et de l'IPA-Espagne pour expliquer ce que je m'apprêtais à faire. J'ai demandé si on pouvait me communiquer le nom de quelques personnes avec lesquelles je pourrais prendre contact au besoin, le long de mon trajet. Je souhaitais qu'on puisse m'informer, au fur et à mesure de mes étapes, des possibilités d'hébergement et de restauration à prix modique, rien de plus. J'avais joint à ma lettre mon itinéraire avec mes points de chute et les dates où j'y serais.

Les réponses n'ont pas tardé à venir. Et ce qu'on me proposait, c'était bien plus que ce que j'avais demandé. Des collègues de Paris, Tours, Bordeaux, Blois, Hendaye et autres m'ont écrit. Ils désiraient non seulement me donner le nom de personnes ressources, mais aussi me dire que des gens proposaient de m'offrir le gîte et le couvert lors de mon passage dans leur ville. Je n'avais qu'à téléphoner à un premier contact en arrivant à Paris pour

12. Georges Veron, abbé Georges Bernès et Louis Laborde Balen. « Le chemin de Saint Jacques de Compostelle. », *Guide pratique du pèlerin en Espagne*, Éditions Randonnées pyrénéennes, 1986.

qu'on me donne des instructions. Ça, c'était des nouvelles intéressantes.

Les derniers préparatifs ont consisté surtout à faire la liste du matériel que j'apporterais, et à acheter ce qui me manquait comme équipement et vêtements. Denis Marcil m'a fabriqué un bourdon¹³ qu'il a taillé dans une branche d'arbre et dont il a muni le bout inférieur d'une cheville en acier pour prévenir l'usure. J'ai dû aussi me plier à une procédure inusitée. J'ai été obligé de me procurer, à l'ambassade d'Espagne à Montréal, un visa spécial au coût de 60\$, qu'on imposait aux touristes canadiens. J'ai cru comprendre que c'était une mesure de représailles à cause du conflit qui opposait nos deux pays concernant la pêche au flétan.

Puis, j'ai complété mon entraînement physique. J'étais déjà en bonne forme. Depuis de nombreuses années, je pratiquais le jogging à raison de 10 km, cinq fois par semaine. Mais il fallait passer à la marche sur de longues distances. Je me suis fait un plan d'entraînement que j'ai suivi à la lettre. J'ai commencé par des marches de deux heures, puis de trois heures et j'augmentais progressivement. Puis, j'ai mesuré trois circuits différents de 30 km chacun. Pourquoi trois ? Pour éviter la monotonie.

À la mi-mars, quand le temps a commencé à se réchauffer, j'ai choisi une date pour ma première marche de 30 km. Je n'ai pas eu de problème. J'ai répété l'expérience à plusieurs reprises, en m'accordant quelques jours de repos entre les marches. Mais il me fallait avant mon départ faire deux tests définitifs. Le premier : marcher 30 km, trois jours de suite. Car la réalité durant mon pèlerinage serait que je marcherais tous les jours. Deuxième test : refaire le même exercice, mais cette fois en transportant sur mon dos un sac de 15 kg. Là, je saurais ce que je valais vraiment. J'ai réussi mes examens avec succès. Je me suis applaudi intérieurement. Mais qu'en serait-il à l'heure de vérité ? J'ai préféré ne pas y songer.

13. Il s'agit du bâton dont le pèlerin se servait pour aider sa marche et aussi pour se défendre.

J'en étais à ce point quand un ami m'a présenté André Fournier, journaliste retraité de Radio-Canada. Je lui ai raconté mon histoire, ce qui l'a emballé. Son réflexe de journaliste a vu tout de suite la « nouvelle ». Il s'est proposé de faire connaître mon projet aux médias. Il allait m'initier à tout un monde.

André a préparé un dossier de presse à partir de documents que je lui ai remis. Il savait qui aller voir, tant dans les journaux que dans les stations de radio ou de télévision. Le résultat a été surprenant. Sur les 16 journalistes qui ont été contactés, 8 ont répondu positivement. Dans les dix derniers jours précédant mon départ, des articles ont paru, notamment dans *Le Devoir* et dans *The Gazette* et j'ai été invité à des émissions à la radio et à la télévision de Radio-Canada. Je n'avais aucunement souhaité médiatiser mon aventure. Mais j'ai joué le jeu, car j'ai compris que mon expérience pourrait être utile pour d'autres.

La réalisatrice de l'émission « Montréal Express », à CBF, m'a même convaincu de communiquer avec elle à quatre reprises durant mon périple pour raconter mon pèlerinage. Mais c'est Robert Blondin, réalisateur de l'émission radiophonique *L'Aventure*, à la même station, qui m'a fait l'offre la plus étonnante. Il m'a suggéré d'enregistrer, au jour le jour sur un petit magnétophone, mon journal de bord, si je puis dire. Il prévoyait l'utiliser à mon retour pour une série d'émissions. J'ai trouvé l'idée intéressante, d'autant plus que ces notes pourraient éventuellement servir soit pour préparer une conférence, soit pour écrire un livre.



DEUXIÈME PARTIE

Journal



Traversée de la France

Dimanche, 30 avril

C'est le jour du départ. Mon avion décolle à 19 h 30. Mon épouse Maryse et ma fille Karine viennent me reconduire à l'aéroport de Mirabel en fin d'après-midi. Nous sommes sur le point de nous séparer pour près de trois mois. Maryse est silencieuse. Même si elle a toujours affirmé qu'elle m'appuyait dans ce projet et qu'elle serait moralement à mes côtés, je sens que quelque chose la tourmente. J'ai le sentiment de trahir les miens en les abandonnant pour si longtemps. Ce sentiment est d'autant plus ancré car je sais que Maryse doit subir une intervention chirurgicale en juin. Il y a plusieurs années, en s'y prenant mal pour soulever Karine dans ses bras, elle s'est donné un tour de reins. Cette blessure mal soignée nécessite aujourd'hui l'ablation d'un disque lombaire. Elle aura besoin d'un appui physique et moral et je ne serai pas à ses côtés. Elle devra trouver réconfort auprès de ses amis et de sa famille. Quand elle a appris le diagnostic, il était trop tard pour que j'interrompe le cours des choses. Mon billet d'avion était acheté et des engagements pour mon hébergement étaient déjà pris avec des collègues français. Ce ne sont pas là des excuses. Je

dois avouer que je n'avais pas envie de reporter mon voyage. Un grand rêve allait se réaliser.

Karine, qui n'a que 10 ans, ne fait pas, pour l'instant, la différence entre une absence de trois jours et une absence de trois mois. Elle va certainement s'ennuyer beaucoup, cette chère petite puce.

Je me donne bonne conscience en me disant que ce n'est quand même pas pour me payer du bon temps que je quitte les miens. Je considère qu'il me fallait absolument un jour faire ce genre de « retraite fermée » qui va me conduire, je l'espère, à la rencontre de l'être qui sommeille en moi. On dirait un étranger sans visage avec qui je vis depuis plus de quarante ans et que je connais peu, faute de lui consacrer le temps qu'il mérite.

Est-ce un bon ou un mauvais présage si, sans m'en rendre compte, j'ai prévu mon vol vers Paris dans la nuit du 30 avril au premier mai : la nuit de Walpurgis ?

Je ne me souviens pas qui m'a souligné ce détail il y a quelques semaines, en me montrant un livre de l'écrivain viennois Gustav Meyrink où il était écrit au dos :

« Selon la tradition, la nuit de Walpurgis a lieu tous les ans le 30 avril – la nuit où tous les fantômes sont libérés de leurs chaînes. De loin en loin, il est des nuits de Walpurgis plus grandioses, plus décisives qui, elles, peuvent libérer l'humanité entière de son asservissement. Alors vient la grande délivrance... »¹⁴

Cela m'a fait dresser les cheveux sur la tête.

Mais à 8000 mètres d'altitude, je suis plus près des anges que des démons ; j'opte pour la délivrance. J'ai fait une petite recherche sur le sujet. Il semble que sainte Walpurgis était une religieuse anglaise du VIII^e siècle, abbesse d'un monastère en Allemagne,

14. Gustav Meyrink, *La nuit de Walpurgis*, Bibliothèque Marabout, Fantastique, Numéro 451, 1973.

où son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage. Sa fête, célébrée le 1^{er} mai, a été associée par la ferveur populaire à d'anciennes légendes du folklore et à des rites païens. Goethe en fait mention dans la scène de la «Nuit de Walpurgis» de son «Faust». Dans plusieurs traditions anciennes, on attachait une importance à cette journée et à la nuit qui la précède. Chez les Celtes par exemple, on célébrait la fête de Beltaine le premier mai.

Je suis confortablement assis dans mon siège. Le va-et-vient des passagers ne me dérange pas. J'ai la sensation d'être ailleurs. Tous les problèmes de logistique que je n'ai pas pu résoudre avant le départ me trottent dans la tête, tout comme les imprévus susceptibles de survenir. Combien de fois ai-je fait et refait mentalement le trajet de Paris à Saint-Jacques-de-Compostelle? Combien de fois ai-je étudié les cartes routières, analysant le choix des étapes? Combien de fois, aussi, ai-je calculé les distances qu'il me faudrait parcourir? Voici donc qu'après avoir accumulé et analysé une multitude de froides données, je passe maintenant à la phase vivante de mon projet.

Mon expérience de policier à la Sûreté du Québec m'a appris à contrôler mes émotions... Un peu trop peut-être. En ce moment, elles remontent à la surface comme pour prendre une bonne bouffée d'air frais. J'apprends petit à petit à ne pas les refouler. J'ai l'impression que mon corps est un mur fissuré et que la vie s'en échappe goutte à goutte. Inutile de tenter de colmater les brèches. Je comprends que les émotions sont l'expression de la vie. En fait, c'est tout le contraire de la mort. Voilà un bon sujet de méditation. Refouler les émotions, c'est emprisonner la vie dans la matière; ça ne peut présager que maladie et mort. Libérer les émotions, c'est exprimer la vie, c'est la créativité.

Le couple assis à mes côtés est originaire de Longueuil, où j'habite. Ils sont tous deux dans la vingtaine et viennent de terminer leurs études à l'Université de Montréal. Ils s'en vont à Istanbul, en Turquie, et feront ensuite une tournée en Europe. Dans l'attente du repas, nous parlons beaucoup de nos projets réciproques. Si je suis surpris de voir que des jeunes sont fascinés

par la Turquie, ils sont encore plus étonnés par mon projet de faire à pied un pèlerinage de 1 800 km entre Paris et Saint-Jacques-de-Compostelle. On dirait qu'à leurs yeux, je ne corresponds pas à l'image que les gens se font d'un pèlerin moyen.

Lundi, 1^{er} mai

Compte tenu du décalage horaire, j'atterris à Roissy – Charles-de-Gaule, vers 8 h. Il fait très beau dans la capitale française. Je prends le train de banlieue, le RER, pour gagner le centre-ville. Mon ami Dominique Prost, archéologue, qui demeure dans le 13^e arrondissement, m'attend chez lui. J'ai comme l'impression que tout se passe au ralenti aujourd'hui à Paris. La plupart des magasins semblent fermés et je constate que la fébrilité habituelle d'un jour de semaine est inexistante. Y a-t-il une grève quelconque qui perturbe le train-train normal ? Mais non ! J'ai tôt fait d'apprendre que c'est aujourd'hui la Fête du Travail ; c'est jour chômé. J'ignorais totalement que la fête des travailleurs était célébrée le premier mai en France.

C'est la raison pour laquelle Dominique est chez lui. Habituellement, il aurait dû être sur un chantier quelque part dans le pays. Je le connais depuis près de cinq ans. Ma passion pour les civilisations anciennes m'a permis de le rencontrer dans des cercles de chercheurs en anthropologie. Il partage plusieurs de mes champs d'intérêt. Malheureusement, Dominique souffre d'une surdité de plus en plus accentuée, ce qui rend nos échanges verbaux difficiles. Souvent, je dois écrire ce que j'ai à lui dire.

Il prend dans sa bibliothèque le classique de Mircea Éliade, « Le sacré et le profane »¹⁵ et me signale un passage :

« La désacralisation du monde en Occident a abouti à vider de son sens spirituel cérémonies et fêtes religieuses, à s'encombrer aussi de tout un fatras magico-religieux dégradé, dégénéré, parfois pervers ainsi qu'à la création d'innombrables petites religions et sectes qui se sont écartées de leurs véritables racines spirituelles et traditionnelles. (...) Le fait que les hommes, et en particulier les jeunes générations des pays occidentaux où la désacralisation du monde a été la plus poussée, s'intéressent de plus en plus au passé, aux civilisations antiques, à l'archéologie, à la préhistoire, est un signe que l'homme est de nouveau à la recherche du sacré. »

Le texte résume bien ce qui nous passionne tous les deux.

Dominique m'étonne par ses remarques sur la situation actuelle dans son pays. Il soutient que les choses ne vont pas bien. Il ne serait pas surpris que les gens descendent dans la rue d'ici la fin de l'année. Les gens se cherchent et ne savent plus où trouver espoir et force. Ils courent en tous sens et sans savoir à quel saint se vouer. Et pourtant... !

Normalement, je devrais m'accorder quelques heures de sommeil pour compenser le décalage horaire. Mais j'ai des choses urgentes à régler. Je tente de rejoindre par téléphone le policier français qui devrait me donner les instructions pour l'aide que j'avais demandée à l'IPA-France. Rien à faire; j'imagine qu'à cause de la fête du Travail, les gens sont sortis; je ne rejoins personne.

Je demande ensuite à Dominique de m'amener dans le coin de Massy et de Palaiseau pour vérifier sur le terrain un endroit névralgique que j'aurai à traverser lors de ma première étape, mercredi. Sur les cartes, il m'est impossible de voir où je pourrais

15. Mircea Éliade, *Le sacré et le profane*, Éditions Gallimard, Collection Idées, 1965

passer, à cause de l'enchevêtrement d'autoroutes et de voies ferrées. Nous nous y rendons en RER et nous nous offrons une petite ballade d'exploration dans les rues de ces deux banlieues. Je résous facilement mon problème.

Au retour, Dominique m'invite à souper au restaurant. Je préférerais aller dormir. J'accepte cependant, car ce sera notre dernier moment ensemble. C'est sa façon de me montrer son amitié et de me transmettre ses encouragements avant mon départ. Nous profitons de ce repas pour régler les modalités de notre rencontre à Compostelle, où il viendra me rejoindre.

Un petit incident m'inquiète pendant le repas. En mordant dans un morceau de pain sec, je ressens une douleur vive à une dent. Aurais-je perdu un plombage ? J'espère que je ne serai pas obligé d'aller courir chez un dentiste avant de partir.

Mardi, 2 mai

Je profite du départ de Dominique pour dormir tard. Ce n'est pas faire la grasse matinée ; j'ai vraiment besoin de rattraper le sommeil perdu. Ma dent me fait beaucoup moins souffrir. Je crois que ça va aller.

Je me retrouve seul. Il faut m'y accoutumer car ce sera comme ça tous les jours pendant tout le périple. Un auteur dont j'ai oublié le nom a donné du silence une définition qui m'est restée en mémoire : « Dans le silence et la solitude, on n'entend plus que l'essentiel. » Une question surgit dans ma tête. Pour aller au bout de moi-même, est-ce essentiel de marcher 1 800 km ? On peut aller au bout de soi-même sans aller à Compostelle. Thérèse de l'Enfant-Jésus y est parvenue sans jamais quitter son jardin de Lisieux. Je n'ai pas de réponse à mon interrogation et je n'en cherche pas non plus. Ce qui est clair, c'est que les choses sont ce qu'elles sont. Je pars pour Compostelle demain matin.

J'ai tenté de nouveau de communiquer avec le collègue de l'IPA. Mes appels sont encore restés sans réponse.

Je passe l'après-midi à me balader, profitant du soleil radieux pour me familiariser avec les rues que j'aurai à emprunter demain matin pour quitter Paris. Je me rends tout d'abord à la Tour Saint-Jacques, qui sera mon point de départ. C'est le seul vestige qui reste de l'ancienne église Saint-Jacques-la-Boucherie. C'est ici que les pèlerins du Moyen Âge, en partance pour Saint-Jacques-de-Compostelle, venaient faire bénir leur bourdon. Ils recevaient alors les lettres de recommandation pour accéder aux hôpitaux et aux prieurés qui hébergeaient les pèlerins tout au long du trajet.

En arrivant devant la tour, je suis navré de ne pouvoir y avoir accès. Une clôture d'acier ceinture complètement le site, car on y effectue d'importants travaux de restauration. Des échafaudages cachent presque toute la structure. Inutile de prendre la photo que j'aurais souhaitée; la beauté du lieu est masquée pour l'instant.

J'emprunte ensuite la rue Saint-Martin et je traverse la Seine pour me retrouver dans l'Île de la Cité, en face de la cathédrale Notre-Dame-de-Paris. J'y entre avec une idée bien arrêtée. Comme je ne pourrai pas me faire bénir demain à mon départ, je vais demander la bénédiction à un prêtre de Notre-Dame, ce qui me permettra de respecter la tradition.

Je me dirige vers le chœur. À la croisée des transepts, je tourne à droite et j'aperçois une chapelle qui contraste avec les autres. Pour une raison que je ne m'explique pas à première vue, la chapelle est complètement fermée par un mur de verre plastique transparent, tout comme la porte qui y donne accès. Curieux, je m'approche de plus près. À l'intérieur, un vieux prêtre, assis derrière un bureau, converse avec un homme. Une pancarte, fixée à côté de la porte, explique tout: « Accueil, discussion, confession ». C'est l'homme qu'il me faut! Je m'assois et j'attends mon tour. Ce ne sera pas trop long, je suis le suivant.



La tour Saint-Jacques, point de départ des pèlerins qui partaient de Paris.

Plusieurs touristes qui visitent Notre-Dame-de-Paris s'arrêtent devant ce confessionnal vitré. Certains sont étonnés, d'autres ne peuvent retenir leur rire. Plusieurs passent outre mais reviennent sur leurs pas comme s'ils avaient raté quelque chose. J'écoute les conversations et j'ai peine à garder mon sérieux. J'entends les remarques: « C'est un zoo, c'est un aquarium ! ». Francement, on y va fort !

Ma rencontre avec le prêtre ne dure que quelques minutes. Je lui explique la raison de ma présence. Il m'écoute attentivement, me souhaite bonne chance et me bénit. Je lui fais part ensuite des commentaires disgracieux que je viens d'entendre. Il hausse les épaules et sourit. « Tu sais Denis, me dit-il, dans cet aquarium, nous recevons des dizaines de milliers d'âmes en peine chaque année. Nous sommes ici les confidents de toutes les espérances et de tous les désespoirs. Nous faisons notre possible pour faire du bien. Le bureau vitré en fait rire plusieurs, mais souvent ce sont eux les prochains à venir s'asseoir à ta place pour trouver une oreille compatissante. »

En remontant la rue Saint-Jacques, j'arrive au coin de la rue de l'Abbé-de-l'Épine. En regardant autour de moi pour m'orienter, j'aperçois une petite église. Son nom est écrit en grosses lettres : Saint-Jacques du Haut-Pas. J'approche de l'entrée principale où je trouve un écriteau : « Sur le chemin des pèlerins de Compostelle, la commanderie des hospitaliers de Saint-Jacques du Haut-Pas avait fondé un hôpital dont la chapelle servait aux paroissiens du faubourg Saint-Jacques. » Pas de doute, je suis bien sur le chemin des pèlerins.

Un peu plus loin, la rue Saint-Jacques change son nom en celui de rue de la Tombe-Issoire. Au Moyen Âge, le pèlerin en route vers Compostelle s'arrêtait à la Tombe-Issoire où il devait jeter une pierre au géant Isoré. Je n'en sais pas plus sur cette vieille légende. Même les gens du quartier que j'interroge ne peuvent m'en dire davantage. On me conseille de m'adresser au service de la toponymie à la mairie. Je n'ai pas le temps de faire cela.

Une fois revenu chez Dominique, je me rends à la petite épicerie du coin m'acheter quelques victuailles pour le souper et surtout afin de me préparer un lunch pour l'étape de demain. Je vérifie une dernière fois tout mon matériel et je jette un dernier regard sur mes cartes. Il n'y a que 22 kilomètres du centre de Paris jusqu'à Palaiseau. C'est parfait pour l'étape initiale.

Je songe à ce qui m'attend tout au long de mon parcours. J'aurai probablement de la difficulté à dormir cette nuit, je suis surexcité.

Mercredi, 3 mai

Je me lève à 6 h 30 et, après un bon déjeuner, je prends le métro pour me rendre à la Tour Saint-Jacques. Sur les trottoirs et dans le métro, c'est la cohue des travailleurs qui courent au boulot. Personne ne me porte attention. Il n'y a que moi qui ne suis pas pressé, je crois. Avant de partir, je jette un coup d'œil à ce vieux monument, seul complice que je trouve en cet instant. Que de marcheurs il a vu partir vers l'Espagne !

En remontant la rue Saint-Jacques, un inconnu du quartier, âgé d'une cinquantaine d'années, m'aborde tout énervé. « Ne seriez-vous pas un pèlerin en direction de Chartres ? » me demande-t-il. Il m'a tout de suite identifié à cause de mon accoutrement : sac à dos, bourdon, etc. Il m'avoue qu'il se rend à Chartres chaque année lors du pèlerinage de la Pentecôte, une marche de trois ou quatre jours. Comme il réside dans le quartier, j'en profite pour lui demander des précisions sur l'histoire de la Tombe-Issoire et du géant Isoré. Il ne sait pas grand-chose. Selon lui, la Tombe Issoire et le géant Isoré font partie d'une légende qui daterait du début de la période mérovingienne et qui se serait perdue dans la nuit des temps.

Je ne sais si c'est à cause du beau temps ou de mon enthousiasme, mais toujours est-il que ma marche se déroule merveilleusement bien. Les kilomètres me semblent moins longs que lors de ma préparation dans les rues de Longueuil. L'adrénaline est à son maximum et mon corps répond bien à l'effort. Il fait sûrement près de 25 °C. J'enlève mon anorak. Il fait assez chaud pour ne

porter qu'un T-shirt à manches courtes. Je prends bien soin d'enduire ma peau de crème solaire et je porte mon chapeau à larges bords.

Vers midi, j'arrête à Antony. Je m'assois sur un banc de parc pour manger le casse-croûte que j'avais préparé chez Dominique. En voulant consulter la carte de mon itinéraire avant de repartir, je me rends compte que j'ai oublié mes lunettes de lecture chez Dominique. C'est contrariant, car je suis presbyte. Je devrai lui envoyer un fax pour lui demander de m'expédier mes lunettes par la poste à Tours, à une adresse que je connais déjà et où je logerai dans 10 jours.

Pour trouver un gîte pour ce soir, j'ai pensé m'informer au commissariat de Palaiseau. Je m'adresse au policier à la réception, à qui je m'identifie avec mon insigne de policier retraité de la Sûreté du Québec. Il me présente à ses collègues et, tous ensemble, nous cherchons une solution à mon problème d'hébergement pour la nuit. Un des policiers a l'idée de téléphoner à la Clarté-Dieu. Il s'agit d'un monastère franciscain situé à Orsay, à cinq kilomètres de Palaiseau, le long de la route qui mène à ma prochaine étape. On accepte de me recevoir avec grand plaisir.

Je parcours avec allégresse les 5 kilomètres supplémentaires. C'est la première fois que les sœurs et les frères reçoivent un pèlerin. Sœur Brigitte, qui m'accueille, qualifie ma venue de bénédiction du Ciel. Je lui réponds que la bénédiction du ciel, c'est plutôt eux qui me la procurent en acceptant de m'héberger. Coïncidence intéressante : Sœur Brigitte entreprendra, elle aussi, le pèlerinage à pied vers Saint-Jacques-de-Compostelle au mois d'août, mais elle partira du Puy. Cette ville, tout comme Paris, est l'un des quatre points de départ traditionnels vers Compostelle. Sœur Brigitte, comme plusieurs pèlerins modernes à qui le temps manque, compte compléter son pèlerinage à raison de 15 jours de marche par année.

La Clarté-Dieu est aujourd'hui un centre d'accueil, de retraites et de congrès. C'est un grand domaine avec un parc et un lac. Un

endroit favorable à la méditation et je ne m'en prive pas. Il n'y a que quatre religieuses et neuf frères pour s'occuper de ce centre. Ils m'invitent à participer à la prière du soir à la chapelle, puis à partager leur souper.

Le repas, quoique végétarien, est copieux et délicieux. Un gros gâteau de fête est déposé sur la table pour l'anniversaire d'un des frères. Je suis un peu gêné, car on attache autant d'importance à ma personne qu'à celle du frère, mais cela ne semble pas l'offusquer, bien au contraire. Sœur Brigitte me demande à brûle-pourpoint si je me conforme à la coutume qui veut que le pèlerin arbore, sur ses vêtements ou sur son chapeau, le symbole traditionnel du pèlerin de Compostelle: la coquille Saint-Jacques. J'avoue que j'ai ignoré ce détail.

Un peu plus tard, mine de rien, elle me glisse dans la main un petit paquet ficelé qu'elle me demande d'ouvrir. Surprise! C'est une coquille Saint-Jacques de belle dimension. Elle me raconte l'avoir reçue en cadeau pour son propre pèlerinage. Elle me l'offre en précisant qu'elle en trouvera bien une autre. Je manifeste le désir de fixer cette coquille bien visiblement sur mon sac à dos. Aussitôt dit, aussitôt fait. Un frère perce la coquille avec une grosse alêne pour qu'une sœur puisse la coudre.

À peine sorti de table, je suis demandé au téléphone, ce qui m'étonne. C'est un collègue de la délégation parisienne de l'IPA qui me cherchait. Il a eu de mes nouvelles in extremis au commissariat de Palaiseau après avoir retourné mer et monde pour me retracer. Il a même appelé Maryse au Québec pour savoir si j'étais bien en route. Maryse l'a informé que la lettre d'IPA-France destinée à me donner les instructions pour mon accueil était arrivée après mon départ. Je n'étais pas au courant. Il m'apprend qu'il avait été désigné pour me recevoir chez lui ce soir et que la table était mise. Je ne sais quoi dire. Tout cela est bien malheureux. Je ne peux pas manger une deuxième fois. Et surtout, il est plus de 21 h 30 et je dois me coucher bientôt pour être frais et dispos demain matin. Je lui fais part de ma situation. Il comprend, mais je sens qu'il est déçu. Il me donne le numéro de téléphone

où je pourrai l'appeler demain midi afin qu'il puisse me mettre en contact avec quelqu'un qui s'occupera de moi pour l'étape de Saint-Arnoult en Yvelines¹⁶.

Avant de m'endormir, je me remémore la légende qui a inspiré l'utilisation de la coquille Saint-Jacques comme symbole du pèlerinage à Compostelle.

« Un jour, un chevalier qui allait en pèlerinage sur le tombeau de l'apôtre, parcourait une plage de Galice. Soudain, il a été happé par un monstre marin qui l'a entraîné dans la mer. Sur le point de se noyer, il a invoqué saint Jacques. Aussitôt, la bête a lâché prise, les eaux se sont entrouvertes et le malheureux a pu aisément regagner la berge en marchant sur le fond sablonneux. Chose étrange, il était complètement recouvert d'une multitude de coquillages typiques de la région. Pour commémorer ce miracle, les mollusques ont été nommés « coquilles Saint-Jacques » et devinrent la marque du pèlerin. »

On connaît quelques variantes à cette histoire.

Jeudi, 4 mai

Je quitte la Clarté-Dieu à 7 h 15. Il fait encore une journée radieuse et le mercure se maintient toujours à 25°. Les automobilistes qui m'aperçoivent doivent bien rire. J'ai accroché du linge à mon sac à dos pour qu'il sèche. Les sous-vêtements et les chaussettes que j'ai lavés hier soir étaient encore humides ce matin. On

16. En août 1995, après mon retour chez moi, j'ai écrit une lettre de remerciement à chacune des personnes qui m'ont aidé, y joignant une photo de moi devant la cathédrale Saint-Jacques-de-Compostelle. Sœur Brigitte m'a fait parvenir un texte qu'elle a composé pour commémorer mon passage à la Clarté-Dieu. Vous pouvez lire le texte en question à l'annexe 4.

dirait de petits drapeaux qui flottent au vent. Mon rythme de marche est normal. Il n'y a rien qui cloche.

Le paysage change peu à peu et devient campagnard. C'est plus agréable. Ici, près de Gometz-la-Ville, je suis ébloui par le décor naturel qui s'offre à mes yeux. Les champs de colza sont en fleurs. Ces plantes cultivées principalement pour l'huile qu'on en tire atteignent près d'un mètre et sont fournies de petites fleurs jaunes. Ça donne l'impression d'un immense tapis jaune qui flotte au-dessus du sol. En arrière-plan se profile un petit village typique de cette région de France avec, évidemment, le clocher de la vieille église du XII^e siècle. La photo à prendre vaut la peine de s'arrêter quelques minutes.



Champ de colza près de Gometz-la-Ville.

Vers midi, je m'arrête dans un garage Citroën à Limoux pour téléphoner à mon collègue de la veille. Il me demande d'attendre sur place et dit qu'il me rappellera. C'est ce qu'il fait au bout d'une heure. Il me donne alors le numéro de téléphone de celui que je devrai contacter à mon arrivée à Saint-Arnoult. Je reprends la route aussitôt.

Le fait de m'être arrêté m'a dérangé. Cet arrêt prolongé a brisé le tempo de ma marche. Difficile ensuite de repartir. J'ai quand même profité de cette pause pour manger. Grâce à la gentillesse du garagiste, j'ai pu envoyer un fax à Dominique Prost concernant mes lunettes.

À Saint-Arnoult, je me rends à la gendarmerie pour téléphoner. Le gendarme qui me répond est déjà venu au Québec avec sa compagne. Celle-ci a deux tantes qui demeurent à Saint-Amable, près de Sainte-Julie, à 15 km de chez moi. Là, la situation s'embrouille. Il doit référer mon cas à l'adjudant, son patron, que j'entends bougonner dans un bureau voisin. Après vérification de mon identité, on consent à me laisser donner un coup de téléphone et un seul. Vous savez les frais d'interurbain... Bon ! La personne que je veux rejoindre est en réunion et elle ne pourra me rappeler que vers 18 h. On me dit que je peux attendre dans le hall d'entrée... Et on m'oublie.

J'ai subitement l'impression d'incommoder mes hôtes. Je demande au gendarme de surveiller mon sac à dos et mes effets personnels pendant que j'irai faire un tour dans le centre-ville. J'avais vu en passant un office de tourisme. L'idée m'est venue de vérifier si je ne pourrais pas trouver une auberge de jeunesse ou, à tout le moins, un petit hôtel pas cher. Rien à faire, il n'y a qu'un seul hôtel et les prix sont trop élevés pour mon budget. Il ne me reste qu'à retourner à la gendarmerie et attendre.

À 18 h 30, j'attends toujours l'appel. Je suis inquiet. Je décide donc de prendre les devants et je rejoins enfin le collègue qui vient tout juste de sortir de sa réunion. Il s'excuse du contretemps et me signale que tout est arrangé. Il demande à parler à l'adjudant qui, soit dit en passant, n'est jamais venu m'adresser la parole pendant tout le temps que j'ai attendu. Après la conversation, il me fait signe de le suivre. C'est lui finalement qui vient me conduire en auto chez mon hôte de ce soir à Greffiers, à une quinzaine de kilomètres de Saint-Arnoult. Pendant le trajet, nous discutons. Je réussis à dissiper sa méfiance à mon égard. Je

comprends très bien cette méfiance instinctive qu'ont les vieux policiers devant des étrangers, surtout les itinérants.

Celui qui me reçoit, Serge Dumont, est capitaine, responsable du groupe des policiers motards du département des Yvelines. Il agit comme garde-chasse dans ses moments libres. Il a préparé pour le souper des brochettes de sanglier, une bête qu'il a tuée lui-même. Deux invités viennent se joindre à nous. L'un d'eux est le policier à qui j'ai parlé au téléphone, celui qui était en réunion. Il a un surnom : J.R. C'est pour parodier le personnage principal de la série télévisée américaine « Dallas ». Il a divorcé à trois reprises et l'une de ses épouses s'appelait Sue Ellen, comme l'épouse de J.R.

Demain matin, un motard du groupe de Serge viendra me prendre vers 6 h, à la fin de son quart de travail. Il me reconduira à Saint-Arnoult-en-Yvelines afin que je prenne la route pour ma troisième étape en direction de Gallardon. Je suis allé me coucher vers minuit. C'est beaucoup trop tard pour moi. Je crois que j'ai un peu abusé du bon vin. Il faudra faire attention à toi, Denis !

Vendredi, 5 mai

Le confrère motard est venu me chercher à l'heure convenue. Dès 6 h 40, j'entreprends les 28 km qui me séparent de Gallardon.

Bien qu'il soit encore tôt, il est facile de prévoir que la journée sera très chaude. Je commence à adopter une cadence de marche qui me plaît. En débutant ma journée à l'aube, je peux terminer mon parcours entre midi et 14 h. J'évite ainsi, dans une certaine mesure, les rayons ardents du soleil et la chaleur souvent excessive de l'asphalte. Cela me donne aussi du temps pour relaxer, visiter un peu et préparer la prochaine étape.

En passant un petit pont près d'Esclimont, mon regard s'arrête sur un paysage de carte postale. Un vieux monsieur pêche à la ligne dans l'eau calme de la rivière. Le soleil qui commence à percer à travers la cime des arbres dessine des jeux d'ombre fascinants sur l'eau et l'ensemble du décor environnant dominé par un vieux château bien conservé. À ma demande, le pêcheur, amusé, se déplace sur la gauche pour me permettre de cadrer parfaitement la photo.

À Gallardon, rien de prévu pour mon hébergement. Je décide d'entrer dans un café pour m'informer. La patronne me dit qu'il y a une auberge de jeunesse dans un village voisin, mais que la saison touristique n'est peut-être pas encore commencée. Le mieux à faire, c'est d'attendre l'ouverture de la mairie. Il est midi et demi, la mairie est fermée jusqu'à deux heures. De midi à 14 h, la France s'arrête. Après avoir siroté une bière, je m'installe sur un banc de parc dans la rue voisine.

J'ai à peine le temps de sortir mon journal de bord pour y consigner quelques notes qu'une auto de la police de Gallardon s'arrête devant moi. L'officier au volant me demande si je suis le policier canadien en route vers Compostelle. Je lui réponds que c'est bien moi. Il m'invite à monter et m'apprend qu'il a accepté de me recevoir ce soir à la demande des collègues de Paris. Je me rends de plus en plus compte que l'IPA-France a fait de grands efforts pour me rendre service. Je n'avais pourtant demandé qu'un soutien minimal, c'est-à-dire que l'on me désigne quelques contacts susceptibles de me renseigner. Je suis étonné de constater qu'ils sont allés beaucoup plus loin. Ils sont en train de tout régler au fur et à mesure de ma progression. C'est stupéfiant !

Jean-François m'amène chez lui. Je dépose mon sac à dos et je prends une douche, après quoi nous allons visiter sa ville. Outre les ruines de la tour féodale, le principal centre d'intérêt est une vieille église médiévale du XII^e siècle. Il me présente au curé qui nous fait faire le tour. Je remarque qu'il a une paire de jumelles à la main. Volubile et fier de son église, le curé me prête ses jumelles pour que je puisse admirer des sculptures qu'il a découvertes

récemment dans le haut de certaines colonnes. Puis, après la bénédiction que je lui ai demandée, il nous invite au presbytère pour... prendre une bière. C'est là qu'il m'apprend que je suis le troisième pèlerin vers Compostelle qui s'arrête ici depuis le début de l'année. L'un d'entre eux, un Belge, était accompagné d'un âne.

De retour chez Jean-François, il m'offre de téléphoner à mon épouse Maryse pendant qu'il prépare le souper. J'apprécie beaucoup cette cordialité qui me permet de donner des nouvelles plus tôt que prévu. Karine était contente de me parler. C'était le premier contact avec ma famille depuis mon départ.

J'ai dit à Jean-François que de Chartres jusqu'à Tours, je n'ai rien de prévu pour mon hébergement. Il connaît quelqu'un à Bonneval, l'étape après Chartres. Il fait un appel; la conversation est courte. Je vois à son sourire que les nouvelles sont bonnes. Le pro-maire de Bonneval m'attend lundi. Au milieu de la soirée, après le repas, le collègue désigné pour m'accueillir à Chartres demain, me téléphone. Il s'agit de Pierre Mugnier, qui ne pourra cependant s'occuper de moi lui-même. Je lui dis de ne pas s'en faire, car Mlle Warcollier de la Société des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle, m'a recommandé de voir le recteur de la cathédrale. Pierre me donne les coordonnées de gens qui vont m'héberger à Cloyes-sur-le-Loir, Vendôme et Château-Renault. Tout est réglé pour les six prochains jours jusqu'à Tours.

Samedi, 6 mai

Avant de partir, j'ai pris le petit déjeuner en famille avec Jean-François, son épouse et leurs deux enfants. Ils demeurent dans une jolie maison à côté de la Salle des Fêtes. Cette demeure leur est fournie par la municipalité. Dans beaucoup de petites villes,

on engage, comme c'est le cas pour Jean-François, un policier qu'on utilise à toutes les sauces selon le bon vouloir de la mairie. La municipalité fait d'une pierre deux coups, car le contrat stipule aussi que sa conjointe doit s'occuper de l'entretien et de la location de la Salle des Fêtes. Il s'agit d'un grand local loué pour diverses manifestations comme des banquets de mariage, soirées de danses, etc.

Je constate que le couple est constamment sollicité par les citoyens pour toutes sortes de petits problèmes et cela à n'importe quelle heure. Ils n'ont aucun répit.

Je ne peux m'empêcher de dire à Jean-François qu'à mon arrivée à Compostelle, je vais prier Monsieur saint Jacques pour eux. Je lui demande de faire un vœu sans me le révéler et j'en demanderai la réalisation. Je pense lui avoir donné un peu d'encouragement en agissant de la sorte.

En marchant vers Chartres, je réfléchis à ce que je viens de proposer. Ce pourrait être pour moi une manière de remercier les personnes qui m'accueillent. Je ne sais pas vraiment si les miracles existent, mais je pense sincèrement que si les gens y croient vraiment, tout est possible. Plusieurs personnes que je rencontre se projettent dans mon personnage de pèlerin. Une lourde responsabilité m'échoit : celle de jouer ce rôle que je n'avais pas prévu, c'est-à-dire d'assumer leurs espérances. Ou bien, je suis égoïste et je garde tout pour moi ? Je n'ai pas le choix : je partage.

Pour me rendre à Chartres, 20 km à parcourir. Je suis parti tôt, car je veux assister à la messe dans la chapelle de la crypte de la cathédrale. Je suis déjà venu à Chartres en touriste à deux reprises et je sais qu'une messe y est célébrée tous les jours à 11 h 45.

Depuis mon départ de Paris, quelque chose m'incommode beaucoup pour l'allure de ma marche. L'accotement des grandes routes que j'emprunte est raboteux. Je dois donc marcher carrément sur la chaussée. Quand la circulation est dense et, surtout, quand je croise des poids-lourds, je suis obligé de me déplacer et

de continuer dans le gazon plein d'aspérités. Mon pas devient alors instable et cela peut provoquer des entorses. Le problème est particulièrement aigu ce matin.

J'aperçois les deux clochers de la cathédrale. Il doit quand même me rester cinq kilomètres avant d'atteindre le centre de la ville. Chartres, c'est Chartres. Pour moi, c'est un endroit très spécial : « Le dolmen des dolmens » comme l'écrit Henri Vincenot dans « Les étoiles de Compostelle ». Mais là, je ne veux pas m'embarquer dans la polémique concernant les origines celtiques et druidiques du site. Je tenais absolument à passer par ici plutôt que par Orléans comme le faisaient la plupart des pèlerins partis de Paris. Ne me demandez pas d'expliquer pourquoi, c'est du « ressenti ». J'ose même affirmer que, secrètement, je considère que le véritable départ de mon pèlerinage, c'est Chartres.

En arrivant à la cathédrale, que je trouve toujours plus impressionnante d'une fois à l'autre, je me rends au rectorat près du porche sud. La secrétaire m'informe que mon confrère policier Pierre Mugnier m'a précédé de peu. Tout est arrangé avec le recteur, le chanoine François Legaux, pour mon accueil. Elle m'invite à me délester de mon fourbi et à aller rencontrer le père Legaux à la sacristie après la messe qui va commencer bientôt. Quel curieux hasard, c'est justement lui qui célèbre l'office auquel je tiens absolument à assister.

C'est la troisième fois que j'ai l'occasion d'assister à la messe à Notre-Dame-sous-Terre, la chapelle de la crypte de la cathédrale. On a l'impression d'être dans une caverne et l'atmosphère est empreinte d'un je ne sais quoi qui me fait vibrer de la tête aux pieds. Aujourd'hui, contrairement aux visites précédentes où seulement une quinzaine de personnes étaient présentes, la nef est envahie par plus de 200 fidèles. Exceptionnellement, le célébrant est assisté d'un diacre. Au début de la célébration, il le présente à tous comme étant un laïc qui occupe cette fonction depuis peu. Le père Legaux dédie ensuite sa messe à François de Montmorency Laval, premier évêque de Québec. Pour moi qui

suis très sensible à tout ce qui concerne mes origines, c'est très flatteur. Je soupçonne le recteur d'avoir pesé son choix; il se doutait de ma présence dans l'assemblée.



La cathédrale de Chartres.

À la fin de l'office, après avoir béni la foule, le père Legaux annonce qu'il doit y avoir dans l'assistance un pèlerin québécois en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Il m'invite à venir le retrouver dans la sacristie. Les gens se retournent et tentent de repérer parmi eux cet oiseau rare. Je suis très gêné et pour ne pas être l'objet du spectacle, je fais comme tout le monde et « je me cherche ».

Pendant que les gens quittent la chapelle, je me faufile tranquillement à contre-courant pour aller à la sacristie derrière l'autel. J'y retrouve le recteur, un homme d'une grande gentillesse et d'une simplicité étonnante. Je m'attendais à un tout autre genre d'individu. Je ne suis pas habitué à fréquenter les dignitaires de la hiérarchie religieuse. Bref, je m'étais fait à l'idée d'être mis en présence d'un personnage pincé. Je lui avoue ma faiblesse par rapport à ce préjugé et il en rit de bon cœur. Il me présente le diacre qui assiste à la conversation. Surprise et étonnement, celui-ci est policier et père de famille. Il est le 10^e policier en France à avoir accédé au diaconat.

Sur ces entrefaites, Pierre Mugnier vient nous rejoindre et nous retournons au bureau du père Legaux. Ce dernier m'explique qu'il aurait souhaité m'héberger dans son presbytère, mais que ce soir, exceptionnellement, il reçoit des amis venus de l'extérieur qui vont occuper toutes les chambres disponibles. Il confie à Bruno, un préposé à l'accueil des visiteurs, le soin de contacter un hôtelier de la ville afin de prendre des arrangements pour qu'il me loge et me nourrisse. Le rectorat va régler la note. Je n'en reviens pas ! Il demande aussi à Bruno de me faire visiter la crypte et de me guider dans la tournée réservée aux dignitaires. C'est la visite des endroits de la cathédrale où le touriste n'a pas accès.

Le père Legaux se rappelle soudain qu'il reste peut être une chambre vacante au presbytère. Après vérification auprès de sa bonne, c'est effectivement le cas. Il m'invite donc à transporter mon bagage à sa résidence privée. Il sera heureux de me compter parmi ses invités pour le repas du soir, m'affirme-t-il avec chaleur.

Avant de nous quitter, il m'offre un cadeau spécial. Il s'agit de la réplique d'une médaille ancienne dont le modèle a été trouvé au Pont Notre-Dame, à Paris, en 1862, lors de travaux de dragage de la Seine. Elle était fabriquée à l'époque pour les nombreux pèlerins qui venaient prier Notre-Dame à Chartres ou encore pour ceux qui se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle en passant par Chartres. On devait la porter cousue sur son chapeau ou en pendentif.

Après le déménagement de mes affaires, Pierre et moi allons prendre une bière dans un café sur la grande place. Il m'apprend qu'il est le cousin germain de Jacques Houde, qui a animé longtemps « Second regard » à la télévision de Radio-Canada. Une dame que Pierre connaît vient le saluer et s'assoit pour discuter avec nous. Elle a une boutique de souvenirs à côté du parvis central de la cathédrale. D'une chose à l'autre, je parle de la médaille que j'ai reçue. Elle s'offre à la coudre sur mon chapeau pour que j'aie vraiment l'air de mes ancêtres pèlerins du Moyen Âge. J'accepte son offre et, un peu plus tard, je vais la voir à sa boutique.

Vers 15 h 30, je rejoins Bruno déjà entouré d'une vingtaine de personnes pour la visite de la crypte. Je l'avais déjà effectuée lors de mes précédents voyages, mais on découvre des choses nouvelles à chaque fois. Quelques heures plus tard, c'est Violaine, une autre employée, qui me guide dans des endroits inaccessibles pour les visiteurs. Cela consiste essentiellement à accéder à des passages tant intérieurs qu'extérieurs, qui me permettent par exemple de voir les vitraux de très proche, assez même pour les toucher. Au niveau du toit, nous passons sous les arcs-boutants et entrons dans l'entre-toit pour marcher au-dessus de la voûte du transept et de celle de la nef. À cet endroit, il est possible de soulever un couvercle de bois d'environ un mètre de circonférence, ce qui me permet d'apercevoir par le trou, 37 mètres plus bas, le fameux labyrinthe tracé à même les dalles de pierre à l'entrée de l'église. L'effet est vertigineux.

Violaine me fait ensuite monter à l'intérieur de la flèche gothique. Rendus tout au bout, nous grimpons à une échelle abrupte et branlante. Là, en étendant les mains, je peux toucher à tous les côtés du clocher, qui se rejoignent en ce point précis. Un peu plus haut, et c'est le Ciel! Par une fenêtre, j'admire le clocher sud juste à côté: la flèche irréprochable, considérée comme l'une des constructions humaines les plus parfaites de toutes. Il me faut du temps avant de revenir sur terre, et cela dans les deux sens du terme.

Pour la soirée, je suis attendu par le père Legaux pour le souper. Nous sommes sept à table. Ses amis sont tous des chanoines, je crois, et, comme lui, ils occupent des fonctions importantes. L'un d'entre eux, un ministre anglican, est venu d'Angleterre. Je pense qu'il s'agit de son meilleur ami. Pas de collet romain, pas de soutane ; chacun porte un habit de ville sans cravate. L'atmosphère est à la détente. Je me sens dans le coup. La conversation est animée : le mariage des prêtres, l'ordination des femmes, l'avortement, le contrôle des naissances. Tous les sujets de l'heure y passent et sont abordés avec une grande ouverture d'esprit. J'écoute et je participe pleinement à la conversation.

Nous sortons de table vers 22 h. Le repas était succulent, raffiné et bien arrosé, à la mode française. Pendant que les autres invités se dirigent vers le salon, je m'excuse auprès de mon hôte de leur fausser compagnie, car j'ai besoin d'aller dormir. Je dois partir à 6 h demain matin. Je les salue tous et, surtout, je remercie chaleureusement le père Legaux pour tout ce qu'il a fait pour moi. Je crois sincèrement que des liens d'amitié viennent de se tisser et que nous nous reverrons.

Dimanche, 7 mai

Je prends la route à 6 h 30 en direction de Bonneval. J'ai quitté ma chambre sans faire de bruit pour ne pas réveiller les invités du recteur. J'ai récupéré au passage, dans le réfrigérateur de la cuisine du presbytère, ce que la bonne du père Legaux m'avait préparé : quelques gros sandwiches au jambon, des bananes, des biscuits et ma gourde remplie d'eau froide.

C'est ma première étape de plus de 30 kilomètres, plus précisément 32. Ça ne devrait pas poser de problème, puisqu'à l'entraînement, à Longueuil, je marchais facilement 30 kilomètres. Ce

matin, j'ai les muscles ankylosés. Mais plus j'avance, mieux ça va. Le temps est très chaud et, comme je le disais hier, l'accotement de la route constitue mon gros handicap. Au cours des deux prochaines semaines, ce sera comme cela, car je cheminerai essentiellement sur la Nationale 10, l'équivalent chez nous de l'autoroute 20 entre Québec et Montréal.

Je me remémore une partie de la conversation que j'ai eue hier soir durant la réception. Je racontais les circonstances de ma bénédiction à Notre-Dame-de-Paris avant mon départ. Selon la description que j'ai faite du prêtre qui m'a béni, on a déduit que ce devait être « le Marquis ». Il s'agit d'un prêtre qui détient réellement ce titre de noblesse par sa descendance familiale. Le chanoine Legaux m'a révélé d'ailleurs qu'un titre de comte est attaché à la fonction de recteur de la cathédrale de Chartres. Il est comte, lui aussi. « Pur symbolisme » précise-t-il. Toute l'histoire de la France de l'époque des grands pèlerinages refait surface dans ces confidences. En ce temps-là, la noblesse et la hiérarchie religieuse se côtoyaient étroitement.

Un événement très spécial se déroule en France aujourd'hui. Il s'agit du second tour de scrutin de l'élection présidentielle. Ce soir, après le dépouillement du vote, on connaîtra le nouveau président de la République. Dans une petite ville comme Bonneval, la mairie a la responsabilité de l'organisation et de la surveillance du bon déroulement de l'événement. C'est pourquoi Bernard Letouzé, premier adjoint au maire, mon hôte ce soir, est de service à la Salle des Fêtes de Bonneval. La population va voter à cet endroit. Lors de notre conversation téléphonique, hier, il m'avait prévenu de venir le rencontrer là.

J'y arrive en fin d'après-midi et je dois attendre un peu plus d'une heure avant qu'il termine son service de surveillance. Je m'assois dans un coin de la salle, à l'écart du va-et-vient des électeurs, ce qui me permet d'observer comment les choses se passent. La procédure semble quelque peu différente de la nôtre. Bernard se libère enfin et nous rentrons chez lui, mais pas pour longtemps

cependant. Nous devons retourner à la Salle, car j'ai oublié ma gourde sous ma chaise. Je suis très content, j'ai pu la récupérer.

Les Letouzé habitent une très belle maison dans une petite rue tranquille. Bernard est principal dans une école de la ville où sa femme enseigne également. Il assume à temps partiel la fonction d'adjoint au maire, semblable à celle d'échevin chez nous. Ils sont venus au Québec en 1992, un voyage au cours duquel ils se sont faits de bons amis au Cap-de-la-Madeleine. Ils ont l'intention bien arrêtée de renouveler l'expérience au mois d'août cette année.

Je fais la connaissance de leur fille Corinne. Elle est médecin itinérant avec « Médecins sans frontière ». Elle revient tout juste du Rwanda suite aux événements sanglants qui viennent de s'y produire. Durant le souper, nous avons écouté le résultat des élections à la télévision. Jacques Chirac, l'ex-maire de Paris, l'a emporté de justesse.

Lundi, 8 mai

Je viens à peine de quitter Bonneval en direction de Cloyes-sur-le-Loir qu'une auto s'arrête à ma hauteur. C'est Bernard Letouzé qui, en sortant de sa voiture, brandit ma gourde d'eau que j'avais oubliée sur la table. Je ne m'en étais pas encore rendu compte. Le dicton dit : « Jamais deux sans trois ». Je devrai surveiller ça.

Je reprends la route allègrement, tout va bien. Je repense à la cathédrale de Chartres. Décidément, ce monument m'impressionne énormément. Non seulement pour son architecture ; mais aussi et surtout pour le livre qu'il constitue, ouvert sur tant de connaissances anciennes dans tous les domaines. Les paroles de Bruno, prononcées dans un élan d'exaltation lors de la visite de

la cathédrale, tournent dans ma tête: « Tu sais Denis, Chartres, c'est un lieu magique ! »

Après quelques heures de marche, j'arrive en vue de la ville de Châteaudun. La Nationale 10 contourne l'agglomération par la gauche. En consultant ma carte, j'évalue que je pourrais sauver un kilomètre si je bifurquais vers le centre-ville. Je pourrais ainsi voir la ville et les gens, ce qui va me changer de la monotonie de la grande route. Un peu plus loin, un écriteau m'indique que Châteaudun est jumelée avec la municipalité du Cap-de-la-Madeleine au Québec !

En arrivant sur la grande place, je m'informe auprès de deux policiers, en patrouille à pied, de la bonne rue à prendre pour rejoindre la Nationale 10 sans me perdre. Je m'identifie comme policier, ce qui m'amène à converser pendant 15 minutes avec mes confrères. C'est rare qu'ils voient un cousin canadien, comme ils disent ; pèlerin itinérant vers Compostelle en plus, ça, c'est du jamais vu !

À Cloyes-sur-le-Loir, je me rends directement à la gendarmerie. J'y rencontre mon contact d'aujourd'hui, l'adjudant Metz, qui commande ce détachement. Il m'apprend qu'il a reçu ce matin la visite du père Legaux, accompagné de son ami le chanoine anglican. L'adjudant Metz connaît bien le père Legaux, car celui-ci a exercé son ministère à Cloyes pendant plusieurs années. Il y possède encore une résidence où il vient à l'occasion ; ce qui était le cas aujourd'hui. Le père Legaux lui a parlé de moi et lui a fait promettre de m'accueillir avec le plus grand soin.

La Gendarmerie Nationale en France joue à peu près le même rôle que la Sûreté du Québec chez nous. Elle effectue le travail de police dans les secteurs hors des villes. La grande différence qui existe cependant, c'est que la gendarmerie française est un organisme militaire qui relève du Ministère de la Défense. Les gendarmes vivent et logent dans des casernes. Ceux qui sont mariés occupent avec leur famille des appartements appropriés.

Les gendarmes sont continuellement en service et sont susceptibles de partir en mission au moindre appel, comme les soldats.

Ce soir, je partage la chambre d'un jeune de 20 ans qui fait son service militaire obligatoire. Il m'invite à aller visiter le voisinage. Accompagnés d'un autre gendarme, nous montons dans l'auto patrouille pour aller voir d'abord la petite chapelle d'Yron. C'est tout ce qu'il reste d'un monastère beaucoup plus grand construit au XII^e siècle. Certains prétendent que c'est ici qu'Étienne de Cloyes a prêché ce qui est connu comme la « Croisade des Enfants » qui s'est terminée en catastrophe.

Mes confrères m'amènent ensuite à l'église Saint-Georges où je découvre une superbe statue de saint Jacques sculptée dans la pierre et mesurant plus d'un mètre de haut. Je le reconnais facilement par la coquille à son chapeau. J'en déduis, à première vue, que cette sculpture doit être très très ancienne.

Je manifeste à mes collègues mon intérêt pour en savoir davantage sur ces deux vieilles églises. Le hic, c'est qu'en ce 8 mai, les Français commémorent l'armistice de 1945; tout est fermé. Ne reculant devant rien pour me satisfaire, mes confrères décident d'aller au domicile du responsable de l'office du tourisme, qui est aussi un historien chevronné. Celui-ci se fait un honneur de me renseigner, allant même jusqu'à faire des photocopies de documents d'archives afin que j'aie quelques écrits officiels pour satisfaire ma curiosité. Il y est mentionné que l'église Saint-Georges est du XI^e et la statue de saint Jacques, du XII^e. Ceci démontre bien que le mythe de Compostelle avait imprégné très tôt les mœurs de cette région. Me sachant Québécois, l'historien m'apprend que monseigneur François de Montmorency-Laval, de même que le marquis de Lévis, compagnon de Montcalm, sont tous deux originaires de ce coin de pays.

De retour à la caserne, je manifeste l'envie de rester seul pour les prochaines heures. J'en profite pour retourner tranquillement à la chapelle d'Yron où je passe un long moment à méditer. J'avais ressenti, lors de notre passage, un quelque chose de vibrant en cet endroit.

Je rejoins ensuite mon co-chambreur qui m'amène souper. La gendarmerie a un contrat avec une résidence de personnes âgées, qui sert les repas des gendarmes. Nous mangeons dans la cuisine, hors de la vue des résidents pour ne pas être dérangés. Au menu : une succulente omelette aux champignons. Je le dis, parce que depuis trois jours, j'ai le goût de manger des œufs et du bacon comme j'y suis habitué au Québec. Encore une fois, le Ciel satisfait mes désirs. Avant de quitter la résidence, je prépare un casse-croûte pour demain avec ce qu'il y a dans le réfrigérateur.

Mardi, 9 mai

Je quitte la gendarmerie de Cloyes-sur-le-Loir à 6 h. Il y a de la brume et il fait froid. Le thermomètre devrait tout de même atteindre les 25°, comme c'est le cas tous les jours depuis mon départ de Paris. Je marche allègrement, perdu dans mes pensées qui vagabondent parmi des idées étranges concernant encore la cathédrale de Chartres.

Des termes comme : conscience de Soi, conscience Chrétienne, moi intérieur, source de vie, origine de l'homme et d'autres concepts abstraits du genre, se bousculent dans mon esprit. Je me complais à imaginer la cathédrale comme un symbole gigantesque qui renferme des clés susceptibles d'aider à la compréhension de plusieurs de ces abstractions. Cela pourrait contribuer à susciter chez l'homme la prise de conscience de certains états d'être encore latents. Je ne peux pas être plus précis dans ma formulation, je n'y vois pas assez clair.

Supposons que la cathédrale représente le corps d'un homme étendu sur le dos, la tête du côté du chœur et les bras étendus en croix dans les transepts. J'en déduis que la chapelle de la crypte, Notre-Dame-sous-Terre, pourrait représenter l'être intérieur de

l'homme, son moi profond. Ce maître invisible, parfait « connaissant » du devenir de l'individu mais qui est condamné à l'isolement par l'intellect, l'ego, qui trop souvent n'est à l'écoute que du monde extérieur. Celui qui parvient à faire silence et à tourner sa conscience vers l'intérieur est susceptible de rencontrer ce Maître. S'il se laisse guider, il pourra plonger encore plus profondément en lui-même, aller à la source, découvrir ses vraies origines et, ensuite, remonter, instruit de la route à suivre pour sa réintégration dans l'absolu.

Dans la crypte de Chartres, près de la sacristie de Notre-Dame-sous-Terre, où j'ai rejoint le père Legaux, se trouve le fameux puits celtique que les touristes visitent. Ce puits plonge dans les entrailles de la terre pour rejoindre une source d'eau. Les druides, dit-on, vénéraient ce lieu bien avant l'avènement du christianisme, car il était un canal par lequel se manifestait avec puissance l'énergie de la Vouivre. Tout est symbole ! Chartres indique la voie. De la source au fond du puits, jusqu'au Ciel dans le prolongement de la flèche des clochers. Dieu au fond de moi en relation avec Dieu dans l'univers. Hermès Trismégiste affirmait : « Il en est en haut comme il en est en bas ! » Où est le puits dans l'homme et où est son ciel ? Sont-ce des endroits physiques ou bien des états de conscience ? Est-ce à l'intérieur ou à l'extérieur ? Le véritable pèlerinage se fait-il sur la route de Chartres ou de Compostelle ou bien dans l'immobilité d'une saine méditation ? Voilà quelques-unes des questions qui me tracassent pendant ces longues heures de marche.

En arrivant à Vendôme, je ressens de la fatigue pour la première fois depuis mon départ. Je me dirige au commissariat de la police nationale où je dois rejoindre le collègue Claude Chausson, qui me recevra. Je me retrouve subitement pris dans un mouvement d'agitation que je ne pouvais prévoir. Aujourd'hui, comme on le fait chaque année, on commémore les policiers qui sont morts en service, tout comme hier c'était la commémoration des soldats morts à la guerre. J'arrive à la fin de la cérémonie, au moment où on s'apprête à servir un buffet aux invités. Il y a là les

notables de la ville dont le maire et le préfet à qui on me présente. Je suis quelque peu embarrassé, mais je tente de jouer de mon mieux le rôle improvisé d'ambassadeur du Québec.

Après avoir trinqué au champagne, pourquoi pas, une journaliste sollicite une entrevue. Elle était venue faire un reportage sur la cérémonie aux morts mais, informée de ma présence à Vendôme, elle a tenu absolument à écrire un article. Là encore, je me prête à l'exercice avec bonne grâce, non sans une petite pointe d'orgueil et de fierté. Elle a même pris une photo où j'apparais minuscule, je ne fais que 1 m 72 et je pèse 72 kg, entouré de mon hôte et de quelques autres collègues, tous des géants de plus de 1 m 80 et « légèrement enveloppés » comme dit Obélix.

Après la réception, nous nous rendons chez Claude où, je me déleste de mon bagage avant d'aller faire une ballade en ville. Mais, comme je l'ai déjà dit, je ressens de la fatigue et je coupe court aux visites. Je n'ai fait que passer devant l'Abbaye de la Trinité où, en principe, j'aurais dû m'arrêter.

L'itinéraire des pèlerins de Senlis, en 1690, indique aux pèlerins : « N'oubliez pas de voir la Sainte-Larme de Notre-Seigneur, qui est en l'église de la Trinité ». Il semblerait que le visiteur achetait, à la Trinité de Vendôme, une ampoule de la Sainte-Larme qui représentait, en étain grossier, la sainte relique. Cette coutume a disparu avec le temps.

Mercredi, 10 mai

Je pars plus tard que d'habitude. Mon hôte de ce soir à Château-Renault ne pourra me recevoir avant 18 h 30. Il s'agit d'Alain Trie, policier lui aussi, ici à Vendôme. Il est en fait le supérieur immédiat de Claude Chausson, qui vient de me recevoir. Alain, qui voyage de Château-Renault à Vendôme soir et matin, est en

service jusqu'à 18 h. Il ne pourra s'occuper de moi qu'à son retour du travail.

Je suis en pleine forme et la fatigue a complètement disparu. Je démarre plus lentement. Hier matin, j'ai l'impression que c'était le cas contraire. J'avais décollé à un rythme marathonien et j'ai dû en subir les conséquences. Un autre facteur m'a demandé passablement d'énergie : la bataille contre les poids-lourds. Après le long week-end de trois jours, en raison du congé férié de lundi, le trafic lourd a repris avec une intensité accrue, ce qui m'a obligé à marcher continuellement sur l'accotement. À chaque fois qu'un poids-lourd me croise, je dois mettre ma main sur mon chapeau et résister au phénomène de succion engendré par cette masse qui me frôle à plus de 100 km/h. Ce n'est pas de tout repos.

Après une heure et demie de marche, une auto-patrouille des collègues de Vendôme me rejoint. Alain Trie et Claude Chausson, accompagnés de deux acolytes, viennent s'assurer que tout se passe bien pour moi. Depuis mon départ, mes confrères prennent vraiment à cœur le rôle de protecteurs qu'ils se sont donné à mon égard. Cela me touche profondément. En fait, je suis un parfait inconnu pour eux. La seule chose que nous ayons en commun, c'est d'avoir embrassé la même carrière. Je me sens ingrat de profiter ainsi des avantages de la fraternité professionnelle, car, je dois l'avouer, durant mes 25 années à la Sûreté du Québec, je me suis plutôt tenu à l'écart du groupe. J'étais un marginal qui ne se mêlait pas aux autres, qui n'exigeait rien des autres et qui ne donnait rien non plus.

Vers midi, comme c'est le cas à chaque jour, je commence à chercher un coin pour manger à l'abri du soleil. Je traverse une très petite agglomération, Villethiou, au centre de laquelle pointe un clocher. Je choisis comme oasis la pelouse à l'ombre d'un mur de l'église. Pendant ces trois quarts d'heure de relaxation, j'en profite pour entrer à l'intérieur, la porte étant ouverte. Je suis immédiatement conquis par la sérénité du lieu où trône, derrière l'autel, une magnifique statue de la Vierge. Je ressens des vibrations spéciales. Je lis sur le document posé sur un lutrin, à l'entrée,

qu'on y vient en pèlerinage depuis plus de 2 000 ans. Il y avait ici, est-il écrit, à l'époque des Celtes, une source miraculeuse. On prétend que l'église a été construite sur cette source et que, depuis lors, de nombreuses guérisons ont été opérées. Jusqu'à tout récemment, on pouvait encore voir en ex-voto des béquilles et autres prothèses abandonnées par les miraculés. J'ai prié pour Maryse qui devra subir son intervention chirurgicale prochainement. Je ne serai pas présent pour la soutenir et j'espère que le Ciel compensera. Je souhaite que tout aille bien et, si possible, qu'il n'y ait pas d'opération du tout.

J'arrive à Château-Renault à 15 h 30; j'ai trois heures à attendre. J'en profite pour trouver un cordonnier afin de faire recoudre la sangle qui me permet de bien tenir mon bourdon; elle s'est brisée à cause du frottement. Je flâne quelque temps dans les rues du centre-ville avant de monter jusqu'à la terrasse du château qui surplombe toute la ville. Là, je déniche un banc dans un coin tranquille. Je m'allonge et je fais un somme. À l'heure convenue, je suis de retour sur la place centrale où Alain me trouve. Il demeure à la campagne à quelques kilomètres à l'extérieur de Château-Renault. C'est un endroit idéal pour bien me reposer.

Jeudi, 11 mai

Alain Trie me laisse au même endroit où il est venu me chercher hier. Il continue ensuite vers Vendôme pour prendre son quart de travail. Il est 8 h et je prends le départ pour Tours; j'ai une trentaine de kilomètres à parcourir. Après huit jours d'un temps superbe, aujourd'hui la température commence à changer. Il fait plus froid. Trois heures de marche sous une pluie fine, ce n'est pas rigolo. Il y a cependant un peu moins de circulation et je peux marcher plus souvent sur l'asphalte. Je sens que mon corps s'endurcit et que ma résistance augmente; tout va pour le mieux. J'ai

prévu une journée de relâche à Tours ; mes hôtes ont accepté de m'héberger durant deux nuits.

Il m'arrive parfois d'avoir à demander des renseignements à des personnes que je rencontre. C'était le cas hier après-midi dans le centre-ville de Château-Renault. Je ne sais si c'est une particularité de ce coin du pays, mais je sursaute à chaque fois lorsque des gens qui répondent à ma question, au lieu de dire « vous » ou « tu », utilisent la troisième personne. Par exemple, si je demande la route à suivre pour aller à tel endroit, ils vont me dire : « Alors, « il » va continuer tout droit, puis « il » va tourner à droite sur la petite route, « il » va franchir le petit pont, etc. » Cela sonne curieux à mon oreille.

Je suis arrivé au centre-ville de Tours après avoir franchi la Loire, le fleuve des demeures royales, le plus long de France. Je m'arrête à un café à côté de l'église Saint-Julien, d'où je téléphone à Gérard Lachaud, mon contact à Tours. Il viendra me chercher dans trois quarts d'heure. J'ai le temps de prendre un café sur la terrasse.

La foule est grouillante. J'aperçois tout à coup, dans la cohue, un couple dans la cinquantaine qui s'en vient en roulant à bras chacun sa bicyclette. Ils semblent chercher quelque chose. Je comprends que, tout comme moi, ce sont des étrangers qui viennent d'arriver dans la ville. Un détail me frappe instantanément : la dame arbore sur la sacoche fixée au guidon de son vélo une magnifique coquille Saint-Jacques semblable à celle qui est sur mon sac à dos. Je leur fais signe au passage. Ce sont effectivement des pèlerins en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle ; les premiers que je croise. Ce sont des Hollandais partis de leur pays, il y a quelque temps. Ils ne sont pas pressés. Ils roulent en moyenne 80 km par jour et prennent le temps de visiter. Ils sont en quête d'un petit hôtel pour la nuit.

Je n'ai pas ce problème. Gérard arrive sur les entrefaites. J'ai l'impression de le connaître depuis longtemps, car il a été le premier responsable de l'IPA-France à m'écrire pour me dire

qu'en Touraine, je n'aurais pas à m'inquiéter. Gérard est le responsable de l'IPA, section Touraine. J'avais reçu sa lettre au début de février. Lui et sa conjointe, Marie-Thérèse, habitent un immeuble dans la proche banlieue. C'est là mon «chez moi» pour les deux prochains jours. Ce sont des gens très actifs. Outre l'IPA, Gérard a comme hobby la fabrication de modèles réduits de voitures de police. Il confectionne aussi des meubles miniatures pour les maisons de poupées. Sa compagne, Marie-Thérèse, qui est responsable du personnel dans un institut psychiatrique, collectionne les poupées anciennes et les ours en peluche.

Arrivé chez lui, il me remet un petit colis qu'il a reçu par la poste à mon intention. Ce sont mes lunettes de lecture que Dominique me faisait parvenir avec un petit mot d'encouragement.

Vendredi, 12 mai

Gérard a bien fait les choses. Dans une deuxième lettre au début d'avril, il m'avait déjà prévenu qu'une surprise m'attendait. Avisé de mon vif intérêt pour les choses du Moyen Âge, il a pensé mettre à contribution son ami Michel Manoury. Michel est un membre actif de l'Union Compagnonique des Devoirs Unis, chaudronnier de son métier et décoré «Meilleur ouvrier de France» dans son domaine. Imaginez ma surprise : un véritable Compagnon, héritier de la grande tradition des constructeurs de cathédrales !

Le Compagnonnage se rattache aux corporations ouvrières qui, depuis le Moyen Âge, ont regroupé des corps de métier : tailleurs de pierres, maçons, charpentiers, couvreurs, ébénistes, menuisiers, etc. Les cathédrales, palais, châteaux et monuments que l'on peut admirer un peu partout en Europe, et qui ont résisté à l'usure des siècles, témoignent de la qualité professionnelle de

ces artisans. Certains font remonter l'origine du Compagnonnage à la construction du Temple de Salomon.

Gérard, Michel et quelques collègues policiers ont organisé une petite fête en mon honneur. Le tout a débuté par une visite du Musée du compagnonnage de Tours. Que nous propose ce musée ? Des gravures, des documents et des objets rarissimes de cette tradition, mais surtout, une quantité impressionnante de « chefs-d'œuvre » réalisés par des compagnons de tous métiers, à différentes époques.

Dès notre entrée au musée, Michel nous montre une représentation des fondateurs du compagnonnage : Salomon, le Père Soubise et Maître Jacques. Cette imagerie ressemble à celles que j'ai vues, sculptées dans la pierre à Notre-Dame de Paris et à Chartres, à une différence près. Dans le tympan de l'entrée centrale de Notre-Dame et dans celui de l'entrée sud de Chartres, c'est le Christ que l'on aperçoit, flanqué de saint Jacques et de saint Jean. Le symbole est frappant de ressemblance. Le conservateur du musée prend la relève et nous guide dans les salles d'exposition.

La visite terminée, une réception nous attend au commissariat. Au moment culminant, Michel Manoury s'approche de moi. Gérard Lachaud, que je n'avais pas vu venir, se tenait derrière moi, portant deux étuis faits de tissu épais. Sur un ton solennel, on me demande d'ouvrir les deux étuis. J'ai le souffle coupé. On m'offre en cadeau deux objets symboliques et significatifs. Le premier : une canne comme celle qu'utilisait le Compagnon d'antan en guise de bâton de marche ou bourdon. Il s'agit d'une œuvre d'art fabriquée par Michel Manoury et tournée dans du bois de pêcher. Le pommeau est fait en bois d'amourette. Différents symboles sont gravés, y compris dans le métal martelé qui ceinture des parties de la pièce. Le deuxième cadeau est unealebasse séchée et évidée comme celle dont se servaient les pèlerins et les Compagnons du Moyen Âge pour conserver leur réserve d'eau. C'est l'ancêtre de la gourde. Laalebasse est ornée de deux

symboles martelés dans une feuille de métal : la coquille Saint-Jacques et la patte d'oie.

Michel me souligne que ces deux symboles de même que celui de la fleur de lys représentent un seul et même concept traditionnel. Les compagnons s'en servaient pour signer leurs œuvres. C'est pourquoi on les retrouve gravés discrètement dans le bois et la pierre des constructions moyenâgeuses. On me demande de dire quelques mots. Que puis-je dire ? Les mots s'étranglent dans ma gorge. Un simple merci suffit. J'ai la larme à l'œil. On me dit de ne pas m'inquiéter, qu'on me fera parvenir tout cela au Québec par un collègue qui y viendra à l'automne.

Après ces émotions, le groupe se disperse. Michel, Gérard, son épouse Marie-Thérèse et moi nous nous retrouvons sur le trottoir. Alors, Michel, encore lui, nous accorde un privilège particulier. Il nous amène visiter la « cayenne », ce lieu très fermé où se déroulent les activités privées des Compagnons. Quand Michel parle du compagnonnage, il s'emballe et les mots pleuvent. Qu'a-t-il voulu dire quand il me confie que la tradition des Compagnons remonte aux Atlantes?... Et que la civilisation celte provient des Atlantes, tout comme c'est le cas pour le peuple basque actuel ? Je crois qu'Henri Vincenot, dans son livre « Les Étoiles de Compostelle », que j'ai lu dans ma période de préparation, effleure également ce sujet. Balivernes... Ou quoi ?

Je manifeste mon intention de visiter la basilique Saint-Martin, notamment la crypte où se trouve son mausolée. Le pèlerin d'antan s'arrêtait obligatoirement pour prier sur les restes de saint Martin. L'histoire raconte qu'il serait né dans une famille païenne en 336, à Pannonie, dans l'actuelle Hongrie. Il était encore jeune officier dans l'armée romaine quand il s'est converti au christianisme. Il est entré dans la légende le jour où il a partagé son manteau avec un pauvre aux portes d'Amiens. Il avait à peine 35 ans quand il a été nommé évêque de Tours. Il s'est dévoué toute sa vie à la propagation de sa foi en Gaule.

En soirée, Marie-Thérèse et Gérard m'invitent à souper dans un petit restaurant fort sympathique. Michel Manoury se joint à nous. Pour la première fois de ma vie, je mange du canard. Je ne me souviens pas si c'était du magret ou du confit, mais chose certaine, c'était délicieux.

Samedi, 13 mai

Il a plu toute la nuit. Fort heureusement, il ne pleut plus à mon lever. Il est 7 h 45 et j'entreprends la prochaine étape qui m'amène à Sainte-Maure-de-Touraine. Il fait froid, le ciel est nuageux et le mercure indique 8°. Je marche quatre heures sans m'arrêter. J'ai de la chance aujourd'hui, l'accotement de la route est meilleur.

J'ai le temps de réfléchir à tout ce que m'a raconté Michel Manoury, hier soir, pendant le souper, sur la tradition compagnonique. Ce qui m'emballle le plus, c'est l'invitation qu'il m'a faite. Il veut me guider, lors d'un prochain retour en France, jusqu'à la grotte de Marie-Madeleine, dans le massif de la Sainte-Baume. Il m'a appris que ce lieu, situé dans la région de Marseille, est sacré pour les Compagnons. Un texte, sur lequel j'ai mis la main, fait dire à l'un d'eux : « Nous, Compagnons du Devoir, venons accomplir ce pèlerinage comme nos Ancêtres le firent et comme le feront nos suivants, afin de puiser à la source de notre histoire la force nécessaire pour maintenir et transmettre notre patrimoine spirituel et continuer la mission du Compagnonnage. »

Puiser aux sources de l'histoire pour trouver la force d'accomplir ma mission, c'est exactement ce pourquoi je suis sur la route en ce moment.

Deux légendes des plus intéressantes se rapportent à la Sainte-Baume. La première raconte qu'à l'époque des persécutions des premiers chrétiens après la mort de Jésus, Marie-Madeleine, la

pécheresse de la Bible, Lazare son frère, Maximin et quelques autres, durent fuir dans une barque livrée aux caprices des flots. Ils auraient échoué sur les rivages de Provence, à l'embouchure du Rhône au lieu-dit Les-Saintes-Marie-de-la-Mer¹⁷. Maximin et Madeleine ont pris la route vers Marseille. Après y avoir prêché l'évangile quelque temps, Marie-Madeleine se retira dans le massif de la Sainte-Baume pour vivre en ermite dans une grotte qu'elle avait découverte.

L'autre légende enseigne que mille ans avant Marie-Madeleine, l'un des fondateurs du Compagnonnage, Maître Jacques, s'y retira également. On dit qu'il était originaire de France, fils d'un tailleur de pierre provençal. Après s'être perfectionné en Grèce, il serait venu travailler à la construction du Temple de Salomon à Jérusalem. Son œuvre accomplie, il serait revenu en Provence, accompagné de Soubise, où ils se seraient employés à transmettre leurs connaissances en formant des constructeurs. À la fin de sa vie, Maître Jacques se serait retiré dans cette même caverne de la Sainte-Baume. Cela se passait en 950 avant Jésus-Christ.

On m'avait recommandé de m'arrêter à Notre-Dame-de-Fierbois pour visiter l'église. On prétend que Jeanne d'Arc y est venue et que c'est ici qu'on lui aurait remis son épée. L'histoire rapporte que cette épée aurait appartenu à Charles Martel, grand-père de Charlemagne, le héros qui a écrasé les Arabes à Poitiers au début du VIII^e siècle. Pour certains, ce serait celle de Robert Du Guesclin.

La porte de l'église est verrouillée. Je m'adresse au petit café voisin. On m'indique où me procurer les clés. La dame gardienne du trousseau me les laisse sans même m'accompagner. Je fais donc une visite en solitaire. J'ai le temps de regarder, de m'asseoir et de me recueillir. Je ne sais pas pourquoi, mais une pensée me vient à l'esprit. Il ne s'agit pas de dire dans les moments difficiles « j'ai

17. Les Saintes-Marie-de-la-Mer est le lieu de pèlerinage annuel des gitans. C'est aussi un des rares lieux sédentaires des Tsiganes.

confiance en moi » mais bien « j'ai confiance en Soi ». Il y a toute une nuance entre l'ego et l'être.

Avant de poursuivre ma route, je retourne au café. Le patron et la patronne, habitués à voir passer à l'occasion des pèlerins vers Compostelle, m'offrent un verre de vin. Ils me font promettre de leur envoyer une carte postale du Canada.

J'arrive à Sainte-Maure-de-Touraine après une marche de 35 km, ma plus longue distance depuis mon départ de Paris. Malgré le temps frais, tout va très bien.

Mes hôtes, Anne-Marie et Joseph Kittel, demeurent à Descartes, une petite ville un peu à l'écart de mon trajet et à mi-chemin entre Sainte-Maure et ma prochaine étape, Dangé-Saint-Romain. Le philosophe René Descartes est né dans cette ville à une époque où elle s'appelait La Haye. Il a été amené à affirmer : « Je pense, donc je suis ». Cela se rapproche beaucoup de « J'ai confiance en Soi ».

Au souper, Anne-Marie et Joseph m'offrent le plaisir de goûter à un plat typique de Touraine : de la chèvre apprêtée avec une sauce au vin.

Dimanche, 14 mai

Parfois, l'occasion s'est présentée où les gens qui m'ont hébergé m'ont offert d'aller me reconduire plus loin pour m'épargner des kilomètres de marche. Ils sont surpris lorsque j'exige qu'on me ramène exactement à l'endroit où l'on m'a cueilli la veille. La raison en est bien simple. Voulant vivre aussi précisément que possible l'expérience du pèlerin d'autrefois, il n'est pas question de sauter un seul pas. Si j'accepte de faire en auto ne serait-ce qu'un seul petit kilomètre, mon pèlerinage n'aurait plus aucun

sens pour moi. Il aurait mieux valu tout interrompre et prendre l'autocar ou le train pour Saint-Jacques-de-Compostelle.

C'est encore le cas ce matin avec Joseph. Demeurant à mi-chemin entre deux de mes étapes, il m'offre de me conduire en auto à Dangé-Saint-Romain, ce qui ne fait aucune différence pour lui, mais ce qui m'aurait épargné 22 km. Je refuse poliment son offre. Joseph est impressionné par ma détermination et me ramène face à la petite église de Sainte-Maure-de-Touraine où il était venu me chercher la veille. Sachant que je n'ai aucun hôte prévu pour me recevoir à Dangé-Saint-Romain, cet après-midi, il me propose de m'héberger chez lui de nouveau. Je n'aurai qu'à lui téléphoner dès mon arrivée là-bas et il viendra me chercher. Quelle fraternité !

Il fait très froid ce matin, à un point tel que les voisins de Joseph craignent de perdre leurs plants de tomates mis en terre dernièrement. Il a fait 0°C durant la nuit. Je revêts gilet chaud et coupe-vent et je reprends la Nationale 10.

Je repense au Compagnonnage et à la Sainte-Baume. En 1986, lors de l'Année internationale de la jeunesse, le maire de Montréal, Jean Drapeau, a répondu à quelqu'un qui lui proposait d'engager la ville dans quelques projets concrets pour marquer cette année : « Travaillez donc plutôt à implanter une maison des Compagnons à Montréal et faites vous aider par les Caisses Populaires. Ce projet coïncidera avec les préoccupations sociales et éducatives du Mouvement Desjardins ».

Aussitôt dit, aussitôt fait. La Maison des Compagnons de Montréal a ouvert ses portes dans l'ancienne école Plessis, sur la rue du même nom. Les locaux ont été fournis par la ville et le Mouvement Desjardins a contribué financièrement à l'implantation de la maison. Plusieurs jeunes Québécois y ont été formés dans les métiers traditionnels du Compagnonnage. Mon fils Christian était de ceux-là. Il y a travaillé durant deux étés tout en terminant son secondaire V. En 1991, une fois ses études terminées, il est allé vivre en France pendant deux ans. Il avait alors

18 ans et il était apprenti maçon. Il vivait dans une maison de Compagnons en banlieue sud de Paris et faisait partie d'une équipe itinérante. Même s'il n'a pas terminé sa formation et qu'il a choisi une autre voie, il reconnaît avoir vécu une expérience inoubliable. Quand il travaillait sur un chantier près de Marseille, son patron l'a amené à la Sainte-Baume. Malheureusement, je crains que différents problèmes aient ralenti le développement du Compagnonnage au Québec. Je ne suis pas certain que la maison de la rue Plessis représente encore ce qu'elle était.

Cet avant-midi, je suis tombé en plein folklore : j'ai croisé sur la route nationale deux charrettes de gitans tirées par des chevaux. Je croyais que ces éternels itinérants ne se déplaçaient plus qu'en super caravanes motorisées. Nous nous sommes salués de la main. À chacun son pèlerinage !

Je suis arrivé assez tôt à Dangé-Saint-Romain, ce qui a permis à Joseph et Anne-Marie de m'amener visiter un musée acadien des environs. Ce petit musée très sobre m'a ému en me rappelant mes origines acadiennes. Mon ancêtre Daniel LeBlanc est arrivé à Port-Royal, en Nouvelle-France, vers 1650. Encore une fois, mes origines refont surface en des lieux qui me surprennent.

Vous aurez remarqué l'orthographe du nom « LeBlanc » caractérisée par le « B » majuscule. Mon père m'a toujours dit que c'était la caractéristique propre à la souche acadienne de ce nom. Il y a d'ailleurs, pas très loin d'ici, une petite ville du nom de LeBlanc, orthographié de cette même manière.

Lundi, 15 mai

En me réveillant ce matin, j'ai en tête la légende de Marie-Madeleine qui a soi-disant fui Jérusalem dans une barque livrée aux caprices de la mer. Je vois une analogie avec le mythe de saint

Jacques. Aimery Picaud, dans le troisième volume de son *Liber Sancti Jacobi*, rapporte les événements qui ont donné naissance au culte de saint Jacques le Majeur en Espagne. Il raconte qu'après la mort de Jésus, il aurait été confié à l'apôtre Jacques la mission d'évangéliser l'Espagne. Il s'y serait rendu effectivement, remontant même jusque dans le nord du pays. Mais pour des raisons inconnues, il a dû revenir à Jérusalem où il a été décapité sous les ordres du roi Hérode Agrippa, dans l'an 44.

Pour se sauver de la persécution romaine, quelques disciples de l'apôtre se seraient embarqués sur un bateau, emmenant avec eux le corps du supplicié. Sans voile et sans gouvernail, l'esquif, guidé par un ange, serait venu s'échouer sur une plage d'Iria Flavia sur la côte atlantique du nord de l'Espagne. Saint Jacques aurait été inhumé dans les environs. Après huit siècles d'oubli, en l'année 813, un ermite nommé Pélage a retrouvé la précieuse relique grâce aux informations qu'il a reçues d'un ange qui lui était apparu. La nouvelle de la découverte est parvenue rapidement aux oreilles du pape Léon III. Dans un message diffusé dans toute la chrétienté, il a incité fortement les fidèles à venir vénérer Monseigneur saint Jacques à Compostelle. Quelques miracles survenus sur les entrefaites et attribués au saint, ont eu pour effet de faire le reste. Les pèlerins sont accourus.

Cette idée de voyage en bateau « À la grâce de Dieu ! » se retrouve également dans un passage du conte médiéval « Tristan et Iseult ». Un jour, Tristan s'est rappelé les anciens récits celtes qui montraient des héros malheureux se confiant au hasard des courants et tempêtes, et qui abordaient des îles magiques. De même, Tristan s'est fait dériver sur une barque sans rames, voile ou gouvernail et aboutit en Irlande.

Pour le moment, je marche vers Naintré. Il fait 0°. Les maraîchers surveillent leurs récoltes. Un confrère policier, Daniel Bettembourg, qui a fait à deux reprises le pèlerinage à bicyclette vers Saint-Jacques-de-Compostelle, m'a trouvé une place pour loger ce soir : chez sa belle-mère, Mme Brunet. Il m'a donné aussi le nom des gens qui me recevront au cours des prochains jours :

un gendarme, un curé et un dentiste chez qui il viendra me rencontrer dans trois jours.

J'espérais pouvoir me reposer chez Madame Brunet étant donné qu'elle demeure en pleine campagne. Mais le long de la grande route c'est très bruyant, car voitures et poids-lourds y circulent jour et nuit. J'ose croire qu'elle y est habituée. Moi, je n'y parviens pas. Malgré l'utilisation de bouchons dans les oreilles, le bruit m'empêche de dormir.

Je repense au drôle de rêve que j'ai fait la nuit dernière. Ma sœur, mon frère et moi étions dans la vieille Pontiac 52 de mon père. Ma mère conduisait, elle qui n'a jamais conduit une voiture de sa vie. Nous circulions sur une route en surplomb de la Baie des Ha! Ha!, le long d'une falaise escarpée. La voiture a quitté soudainement la route et a piqué dans le vide. Nous plongeons lentement comme un avion qui descend vers la piste d'atterrissage. Personne n'a été pris de panique. J'ai dit: «Ouvrez chacun les vitres pour que l'on puisse sortir une fois submergés.» La voiture est entrée dans l'eau sans choc brutal et a été complètement engloutie. J'ai immédiatement été aspiré par la fenêtre. Je suis remonté lentement vers la surface tout en retenant mon souffle. J'ai ensuite nagé jusqu'à la rive où les secouristes venaient d'arriver. Ma mère, ma sœur et mon frère étaient déjà sur la rive, sains et saufs, le sourire aux lèvres.

J'ai beau réfléchir et chercher une explication à ce rêve, je ne trouve rien. C'est peut-être mon subconscient qui tente de me dire quelque chose... Mais quoi? Ce qui m'intrigue le plus, c'est qu'habituellement je ne me souviens jamais de mes rêves. Mais cette fois, quelle clarté et que de détails!

Mardi, 16 mai

Je quitte Naintré vers 7 h 30, sous une pluie froide, pour prendre la route vers Poitiers. Je crains fort qu'il pleuve toute la journée. Après un départ plutôt lent, je retrouve mon rythme habituel de marche. La pluie et un léger vent de face m'obligent à redoubler de prudence. Heureusement, la circulation automobile n'est pas très dense.

J'arrive à Poitiers à 12 h 45. Il pleut toujours. Christian Chaignon, mon contact, doit venir me prendre à 14 h en face de la gare. J'en profite pour téléphoner à une vieille dame que je connais depuis plusieurs années et qui demeure à environ 55 km d'ici. Il s'agit de Mme Yvette Grugeau, la veuve de l'écrivain français Robert Charroux, reconnu pour sa quête inlassable des énigmes de l'univers et pour l'œuvre littéraire magistrale qu'il nous a laissée. Je suis passionné par les mystères des civilisations anciennes et je m'intéresse particulièrement au patrimoine fabuleux de l'ancien Pérou. Avant son décès en 1977, Robert Charroux s'était penché sur certains aspects archéologiques du passé péruvien, d'où mon intérêt pour ses travaux. De fil en aiguille, j'ai pris contact avec son épouse que j'ai rencontrée à quelques reprises et avec qui je me suis lié d'amitié. Je ne voulais que lui dire « bonjour », car je n'avais pas envisagé la possibilité de lui rendre visite en raison de la grande distance qui nous sépare.

Poitiers est devenue, sous l'impulsion de son premier évêque saint Hilaire, l'un des grands centres religieux de la Gaule. Hilaire est né vers l'an 300 à Poitiers même, dans une famille païenne. Il était riche et instruit. Il s'est marié et il a même eu une fille qui est devenue sainte Abre. Plus tard, il s'est converti et il a été sacré évêque de sa ville en 350.

Le pèlerin vers Compostelle se devait obligatoirement d'arrêter ici et de se recueillir sur son tombeau, dans la crypte de l'église qui porte son nom. Il s'agit d'une belle église romane provençale du XI^e siècle, très bien conservée. Christian me l'a fait

visiter. C'est aussi dans la région de Poitiers que Charles Martel, grand-père de Charlemagne, arrêta l'invasion des Arabes et leur infligea une cuisante défaite. Cette guerre entre chrétiens et arabes n'est pas étrangère à la création du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Le catholicisme était fortement établi quand les arabes, de religion musulmane, ont envahi l'Espagne au début du VIII^e siècle et déferlèrent jusque dans le centre de la France. L'influence arabe s'est affirmée de plus en plus, ce qui a poussé les chrétiens d'Espagne à fuir vers le nord du pays pour s'établir dans des petits royaumes comme la Galice, les Asturies et la Cantabrie. Tout de suite, l'idée de reconquête a surgi.

Une alliance très forte s'est créée entre la papauté et la monarchie franque (française) pour repousser l'envahisseur qui menaçait tant le pouvoir politique que le pouvoir religieux. Charles Martel les a vaincu à Poitiers, mais c'est Charlemagne qui a contribué le plus à les refouler jusque dans le centre de l'Espagne. Le pape Léon III eut une grande influence sur ce dernier pour le motiver à partir en croisade contre les infidèles.

Ceci a eu pour effet de protéger le mince couloir demeuré chrétien dans la partie nord de l'Espagne. Le roi Alphonse II des Asturies qui régnait sur ces territoires, était un allié de Charlemagne et du pape Léon III. De là à imaginer que ces trois personnages ont pu se concerter pour créer le mythe de la découverte des restes de saint Jacques en Galice, il n'y a qu'un pas¹⁸. Certains historiens pensent qu'il en a été ainsi. L'idée de mettre en mouvement des foules considérables en pèlerinage pour vénérer un saint personnage de la chrétienté aurait eu pour but de faire perdre confiance aux fervents de Mahomet et de donner du courage aux croisés du Christ.

18. Ces trois personnages régnaient, chacun à son poste respectif, quand le tombeau de saint Jacques fut découvert par Pélage en l'an 813.

Nous allons ensuite rencontrer le frère directeur de l'école située juste à côté de la cathédrale, qui est un ami de Christian. À notre arrivée, nous le trouvons en classe, en plein enseignement avec ses élèves. Il me prend vraiment au dépourvu en m'invitant à les rencontrer et à leur expliquer mon pèlerinage. J'accepte non sans un peu de gêne. Je n'ai pas beaucoup l'habitude de parler de moi, encore moins aux enfants. Mais là encore, en y réfléchissant après coup, n'avais-je pas un rôle à jouer ?

L'instant suivant fut pour moi moins stressant. Pendant la récréation, le directeur nous conduit à la cave de l'école. Le plafond est bas, nous traversons un dédale de couloirs sombres avant d'entrer dans une petite pièce où il nous fait asseoir sur des caisses de bois poussiéreuses. Il prend trois coupes dans une armoire puis nous sert un « petit coup de rouge » puisé à même la barrique. Ah, l'hospitalité française !

Le hasard a fait aussi que Christian demeure à une quarantaine de kilomètres de Poitiers, tout près de chez Mme Grugeau. Je la rappelle et nous allons la voir. Son fils Joël, collectionneur et expert en instruments de musique mécaniques anciens, me demande de lui faire parvenir une carte postale représentant les grandes orgues de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Mercredi, 17 mai

Je suis parti vers Lusignan à 8 h 40, une heure que je considère trop tardive, mais je n'avais pas le choix. Christian demeure assez loin de Poitiers et je devais compter sur lui pour me reconduire à la gare, où il m'a cueilli hier. Ce matin, je suis vraiment fatigué. Le problème, c'est que je ne dors pas bien la nuit. C'est un peu normal, je ne couche jamais deux soirs de suite au même endroit. Parfois, comme c'était le cas hier soir, nous soupçons trop tard. Je vais me coucher l'estomac plein, ce qui ne m'aide pas.

La route ressemble à des montagnes russes, ça monte et ça descend. Et, pour ajouter à la difficulté, j'ai un fort vent de face et il pleut. Je réussis quand même à marcher pendant 4 heures avant de m'arrêter pour prendre un café. Je le sirote lentement en pensant à l'automobiliste qui s'est arrêté près de moi peu après mon départ. Il voulait juste me dire qu'il était allé à Compostelle l'an dernier. Lui, il l'a fait à cheval. Il m'a serré la main et m'a souhaité bonne chance. Ce simple geste m'a réconforté. C'est étonnant la complicité qui existe spontanément entre de purs étrangers, qui n'ont en commun que le fait d'avoir vécu ce pèlerinage.

J'arrive enfin à Lusignan en milieu d'après-midi. Deux petites contrariétés surgissent. J'ai oublié ma soie dentaire chez un hôte précédent. J'entre dans une pharmacie pour m'en procurer. C'est 49F50, soit près de 15 \$, le triple de ce qu'on paie chez nous... Non, merci ! Ensuite, j'ai voulu retirer de l'argent d'un guichet automatique avec ma carte de crédit. Au Québec, les touches servant à composer le code d'accès affichent des nombres mais aussi des lettres ce qui donne la possibilité de choisir comme combinaison des chiffres correspondant à un mot de cinq lettres. Surprise ! Ici, il n'y a pas de lettres. Ne sachant pas les nombres qui correspondent au mot code de cinq lettres que j'ai mémorisé, je ne peux opérer. Je vais devoir téléphoner à Maryse pour me dépanner.

Je me rends au presbytère où le curé Limousin m'accueillera ce soir. Il a aménagé une pièce à peine plus grande qu'une chambre à coucher, qu'il appelle son « oratoire » et qui peut recevoir une vingtaine de personnes. Il y célèbre la messe à 19 h. Nous ne sommes qu'une dizaine à y assister.

La simplicité de la célébration du Saint-Office correspond à la façon de vivre du curé de Lusignan. Il vit seul. Une femme de ménage vient l'aider quelques heures par semaine et quelqu'un de l'extérieur lui apporte son dîner quotidien. Pour le souper, il se débrouille lui-même.

Aujourd'hui, il a fait une exception. Il a inversé la routine. Prévenu de ma visite, il a conservé la nourriture qui lui avait été préparée pour son diner. Nous la partageons pour le souper. C'est une drôle de scène. Nous sommes seuls tous les deux dans la cuisine. Le curé met la table, réchauffe les plats et fait le service. Le repas terminé, il lave la vaisselle et je l'essuie. C'est différent du festin offert par le recteur de la cathédrale de Chartres, mais chacun, selon ses moyens, a été d'une générosité totale.

Jeudi, 18 mai

À mon réveil, vers 6 h 15, j'entends la pluie qui déferle dans la fenêtre. J'ouvre les rideaux : c'est le déluge ! Que faire, sinon attendre que ça diminue. Je crains toutefois devoir attendre toute la journée. J'ai 35 km à faire, l'une des plus longues étapes jusqu'à maintenant. Je n'ai pas le choix, je fonce. Est-ce du courage ? Est-ce de la folie ? Une demi-heure après mon départ, j'ai les pieds complètement mouillés. Heureusement, mon poncho imperméable tient le coup, mais je ressens quand même l'humidité qui me traverse le corps de part en part. De plus, il fait très froid. Mes doigts sont tellement gelés que je ne peux fermer ma main pour tenir la banane que je voulais manger en guise de petit déjeuner.

Chenay, l'endroit le plus proche où je pourrai me reposer, est à 4 heures de marche. En arrivant, je me réfugie dans un petit restaurant. J'ai si froid aux mains que je dois demander à la serveuse de déboucler mon sac à dos pour m'en délivrer. Je prends un café corsé et très chaud tout en continuant de me frotter les mains l'une contre l'autre. Au bout d'une demi-heure, j'ai encore de la difficulté à tenir mon crayon pour écrire mon journal.

Avant de repartir, je téléphone à Maryse afin d'avoir le code numérique pour le guichet automatique. Il est 6 h 30 au Québec. Je l'ai réveillée. Pour moi, c'est toujours un moment très doux de pouvoir entendre la voix de Maryse. Je l'aime beaucoup.

Quand je quitte le restaurant, la pluie a cessé. Le dernier tronçon vers Melle se passe bien. Les forces me reviennent rapidement avec le soleil qui commence à percer en fin d'après-midi.

Mes hôtes d'aujourd'hui, un dentiste et son épouse, sont originaires du Bénin. Notre rencontre est très intéressante. Nous discutons longuement des pratiques spirituelles de leur pays : les cultes animistes venus d'un lointain passé. Nous parlons des griots, des gris-gris et Maurice m'apprend que le vaudou pratiqué en Haïti fut importé du Bénin par les esclaves noirs.

En plus des légendes et des mythes de son pays, il me raconte une vieille histoire médiévale qui marque encore ce coin de France. C'est celle de la fée Mélusine, condamnée par un mauvais sort à se transformer tous les samedis en femme-serpent. Les noms des villes de Melle et de Lusignan sont d'ailleurs dérivés du mot Mélusine. Plus tard, en soirée, Daniel Bettembourg vient se joindre à nous comme il me l'avait promis. Tous ces échanges sur les mythes anciens m'ont rapproché de celui qui me préoccupe davantage : le mythe de Saint-Jacques, auquel mes pensées s'arrêtent avant de m'endormir.

Il n'existe aucune preuve que saint Jacques soit venu prêcher en Espagne et encore moins de la translation de son corps en Galice après sa mort. Mais peu importe que l'histoire soit vraie ou non, le fait est que le pèlerinage à Compostelle au Moyen Âge a eu pour résultat de transfigurer l'Europe. Tous les pèlerins qui ont affronté la route et ses dangers dans un élan sacré ont contribué, grâce à l'expérience de chacun, à introduire dans leur petit coin de pays une parcelle des nouvelles cultures qu'ils avaient côtoyées. Chacun est revenu changé dans son for intérieur. La marche difficile, la prière, les oraisons jaculatoires répétées à satiété de même

que le jeûne ont contribué à les rendre plus sensibles et plus ouverts aux autres. Par l'apport des pèlerins, l'Europe s'est débarbarisée progressivement.

C'est en Espagne que les chrétiens se sont initiés à la culture musulmane et, à travers elle, à la science et à la philosophie de la Grèce antique. Les moines bénédictins de Cluny ont compris très tôt l'importance de ce métissage de culture. C'est probablement pourquoi ils ont été les artisans de l'essor incroyable du pèlerinage compostellan au XII^e siècle. Le principal outil de propagande a été sans contredit le «*Liber Sancti Jacobi*» et son guide du pèlerin.

Vendredi, 19 mai

Aujourd'hui, une étape de 29 km me mène à Aulnay. C'est une journée de véritable tourisme comparativement à celle d'hier, car il fait très beau.

En arrivant à Aulnay, je me dirige vers la gendarmerie. On m'a conseillé de m'adresser à l'adjudant Bourland, qui s'occupera de moi. Il est absent, mais il a laissé des instructions au gendarme en service. Celui-ci m'informe que le curé d'Aulnay me logera. Il ajoute que l'adjudant viendra me chercher plus tard, car il tient à me recevoir à souper chez lui avec sa famille.

Au presbytère, on m'installe dans une grande chambre à l'étage. Le curé Oré est absent et je ne le verrai que demain matin. C'est sa sœur, Thérèse, qui m'accueille. Elle est religieuse et demeure avec lui.

Jusqu'à maintenant, quand j'arrive chez des gens, on s'occupe toujours de laver mon linge sale. Je traîne dans mes bagages un

peu de savon en cas de besoin, mais je ne m'en suis servi qu'une fois je crois, puis j'ai dû le perdre quelque part.

Par la fenêtre de ma chambre, je vois sœur Thérèse en train de faire la lessive à la main dans la cour. Comme elle est très occupée, je suis plutôt gêné de lui demander de s'occuper de mes affaires. Je regarde comment elle s'y prend avec un gros savon de Marseille, puis, je descends la rejoindre. J'emprunte son savon et je m'exécute : ce n'est pas difficile ! Je lui demande où je peux me procurer un savon semblable. Elle me donne le sien.

Avant de partager le souper chez lui, Claude Bourland m'amène visiter l'église Saint-Pierre d'Aulnay, chef-d'œuvre exemplaire de l'art roman.



L'église Saint-Pierre d'Aulnay, chef-d'œuvre exemplaire de l'art roman.

Il me raconte que c'est la deuxième fois qu'il accueille chez lui un policier-pèlerin en route vers Compostelle. La première fois, c'était il y a deux ans. Un jour, une espèce de vagabond, se disant pèlerin de Compostelle, se présente à la gendarmerie d'Aulnay. Il

réclamait de la nourriture et un coin de grange pour dormir. Il semblait en grande détresse physique et surtout morale. Il s'est avéré que ce « vagabond » était un gendarme français qui venait de vivre une expérience terrible. Il était membre d'une escouade spécialisée dans les interventions tactiques. Lui et son groupe avaient été dépêchés en Martinique pour une mission d'urgence, mission qui consistait à tenter de cerner et de capturer des mutins évadés de prison. Au cours des manœuvres, il s'est retrouvé coincé dans une caverne pendant plus de 24 heures à la merci des insurgés, avec un de ses compagnons abattu à ses pieds. Il est ressorti de l'expérience complètement déprimé et psychologiquement détruit. On a dû le soustraire de son groupe d'affectation, ce qui lui a fait perdre toute estime de lui-même. Pour tenter de se retrouver, il a décidé de faire le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, mais à la dure, dormant dans des granges ou même simplement à la belle étoile. Claude a eu des nouvelles de lui dernièrement. Il semble que ça va bien.

Samedi, 20 mai

Avant de partir, je déjeune avec mon hôte, le père Emmanuel Oré. Il m'apprend qu'il a été missionnaire au Togo durant plusieurs années. Des problèmes de santé l'ont forcé à rentrer en France. Il était un bon marcheur, me raconte-t-il, et le pèlerinage à pied vers Compostelle ne lui aurait pas fait peur. Mais, aujourd'hui, ses jambes ne le portent plus.

Je me sens particulièrement euphorique en quittant Aulnay ce matin. J'ai aimé cet endroit. Aujourd'hui, je suis attendu à Saint-Jean-d'Angély, à 19 km d'ici. C'est ma plus courte étape jusqu'à maintenant. J'arriverai tôt, soit vers 12 h 30; je prends donc mon temps. Avant de rejoindre la Nationale 10, une auto s'arrête et le conducteur m'invite à monter. Il me dit que c'est la

première fois qu'il offre à un itinérant de faire un bout de chemin avec lui. Il reste stupéfait devant mon refus catégorique. Il n'a pas compris que je suis un pèlerin et qu'un pèlerin marche. Quelques explications suffisent pour le renseigner. Il continue alors sa route non sans m'avoir souhaité bon courage.

Au Moyen Âge, Saint-Jean-d'Angély était une étape importante sur la route de Compostelle. Selon le Guide du Pèlerin, on y conservait une relique peu orthodoxe : le crâne de saint Jean-Baptiste. Il est cependant très peu vraisemblable que la véritable tête de saint Jean-Baptiste ait échoué ici après sa décapitation. L'erreur n'est pas grave. Le pèlerin du Moyen Âge ne se posait pas de question ; c'est le symbole qui comptait. D'ailleurs, on n'est pas sûr non plus de la présence réelle des restes de saint Jacques à Compostelle.

Le collègue policier qui m'accueille m'amène faire le tour de la ville. Après quelques heures, je lui demande de rentrer à la maison, car je me sens tout étourdi et j'ai des haut-le-cœur. Je crois que j'ai davantage besoin de me reposer que de me promener en auto.

C'est samedi soir et mes hôtes reçoivent un couple d'amis pour souper. Le repas débute à 21 h 15, une heure encore bien tardive pour moi. Je vais à nouveau me coucher l'estomac trop plein, à une heure déraisonnable. Il y a au menu comme entrée, un mets que je n'ai jamais goûté : de l'anguille. C'est bon, mais je préfère le saumon ou la truite.

Je me couche un peu après minuit, conscient que ma nuit sera courte. Mon sommeil est agité. Ces nausées qui m'affectent par moment sont un indice de mon manque de sommeil.

Demain, je serai à Saintes où on venait prier saint Eutrope. Parmi les saints personnages à vénérer sur la route de Compostelle, saint Eutrope est un cas particulier. Contrairement à Hilaire de Poitiers ou Martin de Tours, qui ont vécu tous les deux au IV^e siècle, Eutrope est réputé être un contemporain du Christ, qu'il aurait rencontré pour la première fois à l'occasion du miracle

de la Multiplication des pains. On prétend qu'il aurait reçu, avec les autres disciples, le Saint Esprit le jour de la Pentecôte. Après la mort de Jésus, il aurait été envoyé par saint Pierre pour évangéliser la Saintonge. Il est mort lapidé après avoir converti la propre fille du roi de Saintes.

Dimanche, 21 mai

Je quitte saint Jean d'Angély vers 7 h 15. J'ai 27 km à faire pour arriver à Saintes. Je me sens beaucoup mieux qu'hier soir. Il fait doux ce matin, le soleil brille. C'est stimulant pour la marche.

Peu de temps après mon départ, j'aperçois un cycliste venant à ma rencontre. Il s'arrête et me demande si je ne serais pas Denis LeBlanc. Je suis extrêmement surpris de me faire appeler par mon nom par un étranger. Il se présente : Didier Viroulaud, mon hôte de ce soir. Il est venu faire un petit bout de chemin avec moi. Et comme ça, durant plus de trois heures, nous avons marché tout en bavardant. Je n'ai pas vu le temps passer. Après avoir pris un café avec moi, Didier me quitte en me disant de lui téléphoner dès mon arrivée à Saintes pour qu'il vienne me chercher.

Avant d'appeler Didier, j'ai pris le temps d'aller visiter la crypte de Saint Eutrope. En comparaison avec les tombeaux de saint Hilaire et de saint Martin, tout d'or décorés, celui de saint Eutrope n'est qu'un simple sarcophage de pierre lisse, sans sculpture. On découvre aussi dans cette crypte un puits d'origine celtique comme à Chartres.

Didier m'amène ensuite visiter quelques lieux historiques d'importance dans sa ville. On y trouve des vestiges très bien conservés de l'époque romaine, en particulier des thermes, un arc de triomphe de même qu'un magnifique amphithéâtre. Nous passons aussi par l'Abbaye aux Dames, un monastère habité et

dirigé à l'époque par des moniales et où, dit-on, les pèlerins de passage étaient hébergés.

J'apprends que la ville de Saintes, après être tombée aux mains des Anglais par le traité de Brétigny, fut reconquise par Bertrand Du Guesclin en 1371. À l'évocation de Du Guesclin, mes fibres sensibles ont vibré. Je ne sais pas précisément ce que ce personnage évoque en moi, mais je sens quelque chose de viscéral. Je me souviens, quand j'avais sept ou huit ans, avoir vu à la télévision un film racontant son épopée. Je suis resté marqué par les exploits valeureux de ces chevaliers en armures à l'assaut des châteaux forts, se battant courageusement pour libérer la terre de France. Du Guesclin précurseur de Jeanne-d'Arc? Il me semble que j'aurais aimé vivre à son époque et me battre à ses côtés. J'ai l'impression très nette d'être en pays connu ici : c'est comme si j'y avais déjà vécu.



Église Saint-Eutrope de Saintes vue des ruines d'un amphithéâtre datant de l'époque romaine.

J'ai fait part à Didier que je n'avais pas d'hébergement prévu pour un certain nombre d'étapes à venir. À Pleine-Selve, par

exemple, où je serai dans deux jours, il n'y a même pas d'auberge et je ne connais personne à qui m'adresser. J'ai de la chance ! Didier possède une propriété à Pleine-Selve, où il procède à certaines rénovations. C'est une petite maison qui appartenait à un oncle décédé. Comme Didier est en vacances cette semaine, il avait prévu s'y rendre et prendre une journée pour effectuer de menus travaux. Il fera coïncider cette journée avec celle de mon passage, et me recevra de nouveau.

J'ai aussi un problème pour Belin, quelques jours après Bordeaux. Didier a une tante qui demeure là. Il lui téléphone et elle consent à m'accueillir. Didier fait ensuite une série de démarches auprès de commissariats et de gendarmeries pour régler une ou deux autres de mes prochaines étapes. Le destin est à l'écoute de mes besoins...

En ce dimanche soir, nous allons souper chez les parents de Didier, qui demeurent dans un petit village tout près de la mer : une soirée avec des gens de la campagne, des bons vivants. On se croirait à un réveillon du jour de l'An. Il ne manque que les cadeaux sous le sapin. En guise d'entrée, on nous sert des huîtres en écailles. Ce n'est pas étonnant puisque je suis au pays des huîtres. Ici, il y en a à longueur d'année. Didier se les procure chez un ami ostréiculteur du voisinage, qui fournit d'ailleurs plusieurs grands restaurants parisiens.

C'est aussi le pays du cognac. La ville de Cognac est à peine à 20 km. Dire que les gens s'en privent serait un affreux mensonge. Et que dire du petit Pineau des Charentes, fait maison par François, le père de Didier.

Je contrôle cependant ma consommation d'alcool autant que faire se peut. Je me limite à prendre un peu de vin en mangeant mais ce n'est pas toujours facile ! Si j'acceptais tout ce que l'on m'offre, je serais dans un état lamentable. Il faut avoir beaucoup de volonté et de tact pour refuser poliment. Mais, en général, les gens comprennent bien, parce que j'ai encore beaucoup de chemin à faire et que je dois garder la forme.

Lundi, 22 mai

Je suis sur la route qui mène à Pons. C'est une petite marche de 23 km. Le premier adjoint du maire de Pons, Marc Simon, m'attend. J'avais ses coordonnées avant même mon départ de Montréal.

Je lui téléphone dès mon arrivée vers 12 h 30. Il me dirige vers un foyer pour personnes âgées, un immeuble moderne récemment construit par la municipalité. La préposée m'attribue une belle chambre avec salle de bain. C'est comme une chambre d'hôtel. Je prends quelques heures pour me reposer avant que Marc Simon vienne me chercher pour une visite de la ville.

Marc est président d'un organisme qui s'appelle « Amitié Saintonge – Québec ». Ces gens se sentent très proches de nous. Ils sont fiers de parler des liens qui unissent cette vieille province française, la Saintonge, à la Nouvelle-France. Marc m'apprend que je suis l'invité officiel d'« Amitié Saintonge – Québec », qui défraiera mon hébergement au foyer.

Pons est une petite ville d'un peu plus de 5 000 habitants, jumelée à la ville de l'Assomption, au Québec. C'était une ville fortifiée. Il ne reste plus que quelques ruines des fortifications et un vieux donjon. Il subsiste aussi l'une des portes de la forteresse dite « porte de l'Hôpital-Neuf » par où entraient les pèlerins en route vers Compostelle. Au Moyen Âge, le mot « hôpital » n'avait pas tout à fait le même sens que nous lui donnons aujourd'hui. On entendait par « hôpital », un lieu où on offrait l'hospitalité, principalement aux pèlerins. Sous l'arche de la « porte de l'Hôpital-Neuf », on peut voir encore aujourd'hui deux portes, une de chaque côté. L'une donnait accès à une église et l'autre, au réfectoire et à l'auberge des pèlerins.

Après la visite de la ville, je prends le temps d'écrire à Maryse. C'est ma quatrième lettre depuis mon départ de Paris. Essentiellement, je lui fais parvenir mes notes de voyage et quelques souvenirs qu'on m'a remis. Il est entendu entre nous que je l'appelle

tous les mardis matins, à 6 h, heure du Québec, avant qu'elle ne parte pour son travail.

Je prends ensuite mon souper au foyer. Je mange au réfectoire avec les vieux, comme les vieux. Je me sens observé de près, car je suis un inconnu pour eux. Personne cependant n'ose me questionner. Le repas n'est pas un festin. C'est correct, mais j'ai l'impression que tout est compté et rationné.

Je garde de ce foyer de personnes âgées un étrange souvenir. J'ai essayé de ressentir les choses. Je ne sais pas comment expliquer. Le personnel est compétent, les résidents ne manquent de rien, mais tout semble tellement dirigé. Je me sentirais malheureux de finir mes jours dans un tel endroit. J'apprécie tellement ma liberté. Mais quand le corps ne suit plus...

Marc m'incite à me rendre à la mairie vers 19 h, pour assister à la dernière réunion du conseil municipal, avant sa dissolution en prévision des élections municipales du mois prochain. Lors de la petite réception qui suit, on me présente au maire et aux conseillers présents. Tous sont très heureux de rencontrer un Québécois, pèlerin vers Compostelle par surcroît. Ils en font même tout un plat: signature dans le livre de la ville, remise d'épinglettes et d'autres souvenirs dont un magnifique poster commémoratif d'une activité relié au pèlerinage de Compostelle qui a eu lieu ici l'an dernier. On va me le faire parvenir directement chez moi. Je joue le jeu. Je prononce un petit discours de remerciement et tout le monde est satisfait. Le photographe fait son travail et un journaliste m'interroge pour rédiger un reportage pour l'hebdomadaire régional.

Mardi, 23 mai

Je quitte Pons très tôt en direction de Pleine-Selve, une étape de 30 km. Hier, avant le souper, j'ai téléphoné à la recherchiste de l'émission « Montréal-Express » de la radio de Radio-Canada. Avant mon départ, on m'avait invité à venir expliquer mon projet de pèlerinage à la radio. Nous nous sommes entendus ensuite pour une série de quatre interventions par téléphone, à des dates prédéterminées, ce qui permettrait aux auditeurs de suivre mon pèlerinage. Hier, c'était la première des quatre interventions.

Je marche à peine depuis une heure que je me sens envahi par des crampes à l'abdomen. C'est la première fois que cela m'arrive depuis mon départ. J'ai le pressentiment qu'au foyer, ils ont peut-être mis un laxatif dans la nourriture. Quand j'étais dans l'armée de réserve et que nous allions dans les camps militaires, il était bien connu qu'on mettait une substance laxative dans les aliments pour prévenir la constipation. Je ressens les mêmes effets ce matin. Heureusement que j'ai prévu le coup. Je traîne toujours dans mon sac à dos un rouleau de papier hygiénique.

Un calembour me vient à l'esprit en pensant à Marc Simon qui me parlait du jumelage entre Pons et l'Assomption. Il me disait que depuis que la ville de l'Assomption a intégré le canton environnant, la nouvelle équipe à la mairie a négligé beaucoup ses contacts avec Pons. Je constate donc que le pont a été coupé avec Pons.

Revenons à des choses plus sérieuses. Quelques kilomètres plus loin, deux gendarmes à bord d'une camionnette du service m'interpellent et me demandent mes papiers d'identité. Je leur dis qui je suis, et je leur montre mon passeport de même que ma carte d'identité de policier à la retraite. Ils deviennent plus doux et m'expliquent qu'un vol à main armée a eu lieu dans un village voisin. Ils participent à une opération de ratissage et un itinérant sur la grande route, sac au dos, est un suspect potentiel. Cela m'a fait rire.

En arrivant à Pleine-Selve, je retrouve Didier Viroulaud. Il m'attend à la fourche de la petite route qui mène à la maison qu'il est en train de rénover. On dirait un coin perdu. D'ailleurs, le mot Pleine-Selve vient du latin « plena selva » qui signifie « en plein bois ». Mais malgré la modestie de cette commune, son passé est glorieux, en raison surtout de l'abbaye qui y a été érigée au XII^e siècle sur une voie de passage importante. J'aperçois au coin de la rue, la vieille église de Sainte-Marie-Madeleine où le pèlerin s'arrêtait.

Je donne un coup de main à Didier pour cueillir des cerises, puis nous allons souper chez sa tante qui demeure juste à côté. C'est elle qui me fera mon sandwich demain matin. Didier retourne à Saintes dans la soirée, me laissant seul. En explorant les pièces, je suis tombé sur une boîte contenant une dizaine de bouteilles de cognac de fabrication maison, toutes entamées. J'ai fait une petite dégustation, pas pour m'enivrer, mais disons que cela a facilité mon sommeil.

Mercredi, 24 mai

Je reprends la route à 7 h en direction de Blaye; une étape de 27 km. Tout va bien moralement et physiquement. Il fait très beau temps par surcroît.

Dans ce coin de la France, les héros du vieux conte épique « La Chanson de Roland » étaient vénérés par les pèlerins au même titre que les saints de l'Église. Le Guide du pèlerin recommandait de venir prier sur la tombe de Roland exposée en l'église Saint-Romain, à Blaye. On faisait de même pour celles de ses compagnons d'armes qui, elles, se trouvent à Belin où je serai dans quelques jours.

À mon arrivée, je me résigne à dépenser les 45 F pour me procurer de la soie dentaire. Je m'achète aussi un petit réveille-matin, car j'ai brisé celui que j'avais. Il est tombé en bas de la table de chevet au cours de la nuit dernière. Je ne visite pas la ville de Blaye. Ce que j'en vois en traversant le centre-ville, a une certaine similitude avec la ville de Québec. Il y a même une forteresse semblable à la Citadelle.

Je suis l'hôte de Max, un gendarme qui habite, avec sa femme et son fils de 17 ans, un des logements de la gendarmerie. Plus de 60 gendarmes avec femmes et enfants résident à la caserne de Blaye.

Je ne serais pas capable de vivre dans cette promiscuité. La femme de Max, d'ailleurs, me dit que c'est malsain ici. Je crois qu'elle aimerait bien se trouver du travail à l'extérieur mais elle n'y arrive pas. En fait, elle a la nostalgie du Vénézuéla. La famille a vécu trois ans au Vénézuéla où Max travaillait à l'ambassade de France à Caracas. Max, son épouse et son fils ont adoré ce pays. Ils ne font que parler du jour où ils y retourneront. L'appartement tout entier regorge de souvenirs et de décorations du Vénézuéla.

Avant de quitter Blaye, j'ai un sérieux problème à régler. J'envisageais, comme le pèlerin du Moyen Âge, de traverser la Dordogne à la hauteur de Bayon-sur-Gironde pour atteindre le Bec d'Ambès, au confluent de la Dordogne et de la Garonne. À cet endroit, le fleuve fait près d'un kilomètre de largeur. À l'époque, le pèlerin payait des passeurs pour traverser. Aujourd'hui, il n'y a ni bac, ni pont, ni passeur. Que faire ? J'en parle à Max qui téléphone aussitôt à des pêcheurs de la région pour tenter d'en convaincre un de me traverser. C'est la sourde oreille partout, à l'exception d'un vieux pêcheur de crevette, Raymond Sanguigne. Il refuse d'abord comme tous les autres, mais, quand Max lui dit que je suis un pèlerin vers Compostelle, il se ravise aussitôt. Il me donne rendez-vous pour demain matin au quai de Bourg entre 10 h 30 et 11 h. Je suis béni ! Tout s'arrange toujours à la dernière minute.

Jeudi, 25 mai

Je quitte Max et sa famille à 7 h pour prendre la route vers Bourg. Il pleut à boire debout, mais je me sens bien et mon pas est allègre. Le paysage change. Un immense champ de vignes s'étend à perte de vue avec, comme toile de fond, la Gironde. Une auto me rejoint. C'est Max et les siens qui me disent adieu encore une fois. Je savais qu'ils passeraient ici, car ils partent en vacances dans le sud-ouest de la France. Ils ont une résidence secondaire dans les environs de Biarritz.

J'arrive au quai de Bourg à l'heure convenue et Raymond Sanguigne est au rendez-vous. On traverse de Bourg à Ambès, 4 kilomètres sur la Dordogne à la pluie battante. À l'arrivée au quai d'Ambès, Raymond Sanguigne refuse l'argent que je lui offre. Je lui serre la main et je l'embrasse. Je n'en reviens pas de la générosité dont il a fait preuve à mon égard.

La veille, j'avais contacté le maire de Saint-Louis de Montferrand, Michel Blaise, qui me reçoit ce soir. Montferrand est une petite ville de la banlieue de Bordeaux, mais située sur l'autre rive de la Garonne. À partir d'Ambès, il ne me reste que 10 km pour m'y rendre. En montant sur le débarcadère, un homme se dirige vers moi avec un parapluie. Il a été informé de mon arrivée par Michel Blaise. C'est le maire d'Ambès, qui m'invite à une petite réception organisée en mon honneur à la mairie. J'accepte avec plaisir à condition que l'on m'attende pendant 20 minutes, le temps de m'y rendre à pied. Ça le fait sourire, mais il comprend.

Pendant que je profite d'un café pour me réchauffer, Michel Blaise vient nous retrouver. C'est ensuite tout le « tralala » cérémonieux : un reporter et son photographe m'attendent et je dois signer le grand livre de la mairie. Je ne suis pas habitué à ce genre de chose. Qui suis-je pour susciter cet intérêt ? Enfin... ! J'insiste auprès du journaliste pour qu'il mentionne surtout le nom de Raymond Sanguigne et ce qu'il a fait pour moi. Je salue mes hôtes

et je reprends la route pour les 10 km qu'il me reste. Je n'aime pas interrompre comme ça mon étape de marche, car par la suite, il n'est pas toujours facile de repartir. Mais ce midi, c'est encourageant car la pluie a cessé.



M. Raymond Sanguigne me faisant traverser la Dordogne avec son bateau, entre Bourg et Ambès.

Michel est un ex-gendarme. Comme hobby, il se passionne pour l'archéologie, notamment ce qui a trait à l'époque gallo-romaine. Il est détenteur d'une licence qui l'autorise à effectuer des fouilles. Il a repéré dernièrement, dans un vignoble des environs, un site gallo-romain d'importance grâce à des photos aériennes. Il m'explique que vues du haut des airs, les vignes qui poussent au-dessus des ruines anciennes ont une teinte plus foncée. Une photo aérienne permet de voir des lignes droites et des formes dessinées par ces vignes plus foncées. Cette teinte correspond, dans le sous-sol, aux murs des bâtiments. Dans six ans, quand on cessera d'exploiter ce vignoble, Michel pourra commencer ses fouilles. Il y a déjà trouvé des pièces de monnaie datant de l'époque romaine.

Au souper, l'épouse de Michel nous apprête un poisson local : l'alose. C'est un poisson de mer qui vient pondre dans la Garonne et que l'on prend au filet quand il redescend, au cours du mois de mai. Habituellement, je ne suis pas friand de poisson. J'ai cependant été surpris par la qualité de la chair de celui-là.

Je n'ai pas une longue route à faire demain, 20 km pour aller à Bordeaux. J'y resterai deux jours, car j'y ai prévu une journée de repos.

Vendredi, 26 mai

Durant le trajet de Saint-Louis-de-Montferrand à Bordeaux, je me surprends à fredonner la chanson de Jacques Labrecque, « Jos Montferrand » : « Le cul s'ul bord du cap Diamant, les pieds dans l'eau du Saint-Laurent (...) on a parlé du vent, de la pluie et du beau temps et pis Ti-Jos dis-moi comment tu es devenu un géant ». Je suis sur le bord de la Garonne. La pluie, le vent et le beau temps, c'est mon quotidien. Cependant, je me sens tout petit. J'espère que mon expérience va me faire grandir.

Je retrouve mon contact à Bordeaux, Jacques Pucheu, en face de l'église Saint-Seurin. Jacques travaille au commissariat de la ville. Il est responsable d'un groupe spécial chargé de faire respecter la loi sur les normes de fabrication et de mise en marché des vins. Tant qu'à y être, il me fait visiter la basilique de saint Seurin. C'est un autre des lieux ciblés par le Guide du Pèlerin du Moyen Âge.

L'histoire de saint Seurin, qui a vécu au V^e siècle, ressemble à celle de Martin de Tours : il est né riche et païen. Un ange lui serait apparu pour lui annoncer qu'il serait évêque. « Quand ? » a-t-il demandé. « Dès que le bâton que tu as en main aura fleuri »,

répondit l'ange. Le bâton fleurit sur le champ. Seurin de Bordeaux est connu comme l'évêque au bâton fleuri.



Vue de la cathédrale Saint-Michel, en entrant à Bordeaux.

Au cours de la visite, nous rencontrons une religieuse qui travaille ici et qui s'offre à nous guider. Elle nous parle des fouilles archéologiques qui se font dans la crypte de la basilique. On vient d'y découvrir une dizaine de sarcophages qui dateraient du VI^e siècle. L'endroit n'est pas encore ouvert au public, mais elle accepte quand même de nous y conduire. Parmi les sépultures, il en est une dont la sculpture est plus soignée que les autres. On prétend que c'est le tombeau de saint Fort qu'on vénère ici depuis des siècles. La sœur me dit qu'on ne sait pas exactement qui est ce saint Fort, ce qui fait douter de l'authenticité des restes. Mais le personnage est mythique et cela suffit pour entretenir le culte. Il semble qu'on venait à l'époque asseoir les nouveau-nés sur ce tombeau pour que le saint leur communique sa force.

Encore une fois, je vois dans cette légende un métissage de culture entre les Celtes, les Gaulois, les Romains et les Chrétiens. La sœur me montre aussi, enchâssée dans le mur derrière une colonne, une sculpture en bois représentant deux personnages côte à côte. Le premier est saint Fort et le deuxième, chose curieuse, me semble saint Jacques. Quel rapport peut-il y avoir entre ces deux personnages ? Mystère !

On m'avait informé avant mon départ de Montréal que la date de mon passage à Bordeaux coïncidait avec la tenue d'un congrès national de l'IPA. Jacques, qui en est membre, m'apprend que les organisateurs m'invitent au souper de gala et à la soirée qui suivra. Il faut toutefois y aller avec chemise et cravate. Deux raisons m'incitent à décliner l'offre : la première, je n'ai évidemment pas dans mon attirail des vêtements de ville ; la seconde, c'est que j'y vois encore une occasion de faire bombance, de me coucher tard et de mal dormir. J'en parle à Jacques qui préfère lui aussi rester à la maison. Nous passons la soirée devant un bon souper.

Samedi, 27 mai

Pendant le petit déjeuner, un collègue me téléphone et m'invite à me joindre à un groupe de congressistes qui visitent, cet après-midi, la foire de Bordeaux et les installations viticoles des environs. Marcher ? Boire ? Je préfère m'abstenir. J'apprends, par la même occasion, que le souper d'hier soir s'est terminé à 3 h du matin. Mon intuition m'a bien servi en restant bien sagement chez mes hôtes. Aujourd'hui, repos total ! Je vais en profiter pour écrire quelques lettres.

Au cours de l'après-midi, Jacques et moi faisons une tournée du centre-ville. Puis, nous nous rendons à Gradignan en banlieue sud de Bordeaux. Nous visitons les ruines du prieuré de Cayac où les pèlerins étaient hébergés à l'époque.



Les ruines du prieuré de Cayac, en banlieue sud de Bordeaux.

Avant le souper, je me retrouve seul pour quelques heures et je pense au maire Michel Blaise. Il m'a raconté que sa carrière de gendarme s'est terminée tragiquement. Il était alors pilote d'hélicoptère. Il faisait partie d'un équipage de cinq membres affectés à la surveillance routière quand l'appareil s'est écrasé. Michel a été le seul survivant. Il s'en est tiré sans fractures, mais il a perdu la vue après avoir été aspergé d'un produit chimique corrosif. Il a été hospitalisé pendant deux ans avant de subir une greffe de la cornée aux deux yeux. Cette opération lui a rendu la vue. Depuis, il a quitté les forces armées et, tout en étant maire de sa ville, il travaille maintenant dans une grande entreprise qui fabrique du matériel pour la défense nationale. Michel a connu son épouse lors de son hospitalisation. Elle était son infirmière !

Dimanche, 28 mai

Sur la route qui me mène à Cestas, un cycliste s'arrête pour me raconter que, l'an dernier, il s'est rendu à Compostelle à bicyclette. Nous échangeons quelques mots sur le trajet et chacun reprend ensuite sa route. Tous ces gens qui prennent le temps de me parler me reconnaissent évidemment à la coquille Saint-Jacques cousue sur mon sac à dos.

Mon hôte à Cestas, Guy Letiers, ne peut me recevoir avant 16 h. L'étape Bordeaux – Cestas n'étant que de 15 km, nous nous entendons pour qu'il me rejoigne à une dizaine de kilomètres plus loin que prévu. Ce sera 10 km de plus aujourd'hui, mais 10 km de moins pour demain. Élémentaire mon cher Watson ! Et cela me sert bien, car l'étape de demain, 32 km, sera ainsi réduite à 22 km.

Dès notre rencontre, Guy et Michèle, sa conjointe, me proposent une tournée des environs. Nous visitons deux petites églises un peu isolées dans la campagne par où, présume-t-on, passaient les pèlerins. Il s'agit de l'église Saint-Pierre-de-Mons et de celle de Saint-Michel-du-Vieux-Lugos. Cette dernière, bâtie en pleine forêt, vibre d'une façon particulière. L'autre, l'église de Saint-Pierre-de-Mons, est caractérisée par la source miraculeuse qui se trouve à 100 mètres. Cette source est dédiée à saint Clair. Le jour de la fête de ce saint, on vient s'y laver les yeux et y puiser de l'eau qui, dit-on, a la propriété de conserver la vue. C'est un lieu de pèlerinage assez fréquenté et c'est probablement, à ce qu'on me dit, un ancien site druidique.

Guy et Michèle m'invitent à souper chez « Campanile », une chaîne de restaurants que l'on retrouve surtout le long des autoroutes. Ce concept de restauration diffère de ce à quoi nous sommes habitués chez nous et le rapport qualité-prix est supérieur.

Guy et Michèle ont des amis français qui vivent à Montréal et de qui ils louent, en hiver, un chalet en Martinique. J'ai pris note du nom de ces gens, on ne sait jamais ! Michèle est coiffeuse

et son salon est attenant à la maison qu'elle habite. Elle a remporté de nombreux prix et fut jugée « Meilleur ouvrier de France » dans sa profession. Sa réputation professionnelle l'amène souvent à voyager autant dans son pays qu'à l'étranger. Je trouve intéressante cette formule qui consiste à organiser annuellement une olympiade des corps de métier et à valoriser les lauréats. Cela tend à inciter au dépassement de soi.

Lundi, 29 mai

Une journée légère et agréable s'annonce. Je suis à 22 km de Belin-Belier. Je profite du beau temps et de la douceur du matin pour marcher à un rythme plus lent qu'à mon habitude. Le moment est propice à la réflexion.

Au Moyen Âge, il y avait trois catégories sociales de pèlerins qui se rendaient à Compostelle. D'abord, des nobles riches et des rois qui se déplaçaient bien escortés et accompagnés d'une partie de leurs courtisans. En guise de pénitence, ils distribuaient souvent des largesses à tout le monde sur leur passage. Ils étaient reçus chez des seigneurs de leur rang. À l'inverse, la masse des pèlerins, plutôt pauvre, vivait de la charité, quémandant nourriture et logement dans les prieurés et les hôpitaux ou chez le paysan. Enfin, on retrouvait sur les routes les membres des corporations de métiers (compagnons itinérants bâtisseurs de cathédrales), qui se déplaçaient en profitant du soutien des membres de leur corporation. C'est exactement l'expérience que je vis pour l'instant. Je suis un policier retraité qui voyage en terre étrangère et mes collègues mettent tout en œuvre pour me venir en aide et m'encourager. Je suis en plein XX^e siècle et je constate que rien n'a changé : la fraternité humaine est éternelle.

J'ai déjà franchi les trois-quarts de mon itinéraire en territoire français et tout va bien. Peut-être qu'en Espagne, ce sera plus

difficile. Ce que j'appréhende pour la partie espagnole du trajet, c'est que le parcours soit plus accidenté : ascension et descente des Pyrénées, petits sentiers rocailleux tortillant à travers champs et bois, etc. Il paraît aussi que dans les sierras de la Castille, un climat semi-aride accompagné d'une chaleur suffocante sévit pendant l'été (35°C).

À quelques kilomètres de Belin, un automobiliste s'arrête sur l'accotement de la route et me fait signe qu'il veut me parler. Il se présente comme le conservateur responsable du patrimoine au parc naturel régional des Landes de Gascogne, à Belin. Il m'explique qu'il travaille actuellement à la conception d'un itinéraire pour les pèlerins de Compostelle qui passent par cette région des Landes. Il m'invite à le retrouver à son bureau pour me montrer son travail. J'accepte son invitation et je reprends ma marche toujours à un rythme lent.

En arrivant à Belin, je rejoins le conservateur à son bureau. Je n'ai pas grand-chose à redire sur ce qu'il me montre, car je ne connais pas la région. Je remarque toutefois que le tracé tient compte de la dénivellation du terrain et semble favoriser, le plus possible, des sentiers déjà utilisés ou des petites routes de campagne.

En ce qui concerne mon hébergement pour ce soir, c'est l'oncle et la tante de Didier Viroulaud qui me reçoivent. Didier n'a pas manqué de me téléphoner pour prendre de mes nouvelles.

Mardi, 30 mai

Ce matin il y a alternance de pluie et de percées de soleil et 26 km me séparent de Pissos. Pour la première fois, tout le trajet se fera sur une petite route de campagne. C'est un des trajets les plus agréables depuis mon départ. L'absence presque totale de

véhicules crée un grand calme. Je peux méditer au son du chant des oiseaux.

Deux cyclistes surgissent soudain derrière moi. Ils ont reconnu évidemment la coquille sur mon sac à dos. Il s'agit d'un homme et d'une femme âgés d'environ 35 ans. Ils sont partis d'Anvers, en Belgique, et sont en route eux aussi vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Leur rythme est bien différent du mien. Ils roulent en moyenne 200 km par jour. De véritables athlètes ! Ils mettront moins de 15 jours pour y arriver. Un train d'enfer ! Moi, je préfère la marche. Mais je comprends que le choix du moyen de déplacement peut dépendre du temps dont on dispose. Ce n'est pas tout le monde qui peut se permettre de se libérer d'obligations familiales ou professionnelles pendant deux ou trois mois pour partir à l'aventure.

Une heure plus tard, un autre couple de cyclistes me rejoint. L'homme et la femme sont dans la soixantaine. Ce sont des Anglais partis de Londres. Ils roulent 40 milles par jour et comptent faire le trajet en un mois. Décidément, cette petite route fait l'unanimité des pèlerins. Ça me fascine de voir comment le contact est facile entre pèlerins. Il suffit d'une simple coquille bien en vue sur le sac à dos, sur le chapeau ou ailleurs, pour établir la communication.

Mes hôtes aujourd'hui seront Martine et Jacques Chastel. Je ne me souviens plus qui a téléphoné à la mairie de Pissos pour me trouver de l'hébergement. Je crois que c'est Michel Blaise. Ils ont été pris au dépourvu par cette requête mais Martine, qui travaille à la mairie, s'est proposée pour me recevoir. Les instructions qu'on m'avait données étaient de téléphoner à la mairie de Pissos au cours de l'avant-midi pour m'entendre avec cette personne.

Un peu avant midi, je m'arrête dans un café à Moustey, à 6 km de Pissos, pour téléphoner à la mairie. Martine ne travaille qu'à 13 h 30. On me donne son numéro chez elle. Je la rejoins. Elle me dit qu'elle ne m'attendait pas si tôt et me donne rendez-vous pour plus tard à la mairie de Pissos. Je profite de ma halte au café pour me restaurer un peu.

Je suis attablé depuis dix minutes, quand une dame entre en coup de vent, regarde partout et se dirige vers moi. C'est Martine, qui, en fait, demeure à 1 km d'ici à Moustey même. Elle me propose de me conduire immédiatement chez elle ; je serai seul cependant pour l'après-midi, car elle et son mari travaillent. Je fais un calcul rapide : 6 km de moins aujourd'hui, 6 km de plus demain. L'étape de demain n'est que de 18 km ; quel hasard, la plus courte distance jusqu'à date. Donc, ça ne fera que 24 km. Un moins ici, un plus là et le tour est joué, ça s'équilibre. Il n'y a pas de problème et j'accepte l'offre de Martine.

Je me repose tout l'après-midi. Jacques, son mari, revient du boulot vers 16 h 30. Il est le patron d'une petite entreprise de bois de construction, qu'il est fier de me faire visiter. La main-d'œuvre se compose de deux bûcherons, qui opèrent dans des forêts de pins avoisinantes louées des propriétaires. Les arbres sont acheminés vers le moulin à scie, qui occupe neuf autres personnes. Jacques me souligne que Moustey a un protocole de réciprocité avec la ville de Saint-Prosper, dans le comté de Dorchester, au Québec. J'ai visité Saint-Prosper il y a plusieurs années et cette ville m'avait impressionné justement par ses moulins à scie ultramodernes.

Mercredi, 31 mai

Hier, après la visite de son moulin à scie, Jacques Chastel m'a conduit à une petite église des environs, située à l'orée d'un boisé. C'est l'église du Muret, qui s'inscrit dans la même foulée que les deux précédentes, celles de Saint-Pierre-de-Mons et de Saint-Michel-du-Vieux-Lugos. Ces trois petites églises devaient sûrement être reliées par le même sentier que les pèlerins utilisaient en traversant les forêts. Jacques me précise que chaque été, les gens de son village organisent un spectacle son et lumière et

montent une pièce de théâtre basée sur les légendes des pèlerins de Compostelle qui passaient par Moustey. Jacques et Martine sont des passionnés de ce patrimoine local, ce qui les amène à participer activement à la préparation de cet événement. Ils y jouent aussi le rôle de personnages médiévaux. Pour eux, accueillir un vrai pèlerin de Compostelle fait force de symbole. Notre rencontre n'est peut-être pas fortuite, finira par dire Jacques.

Je parle de forêts, mais cette région qui s'étend du sud de Bordeaux jusqu'au pied des Pyrénées et qui est connue sous le nom des Landes de Gascogne n'a pas toujours eu l'aspect actuel. Au Moyen Âge, ce coin de pays était une zone de marécages. De nombreux pèlerins s'y sont égarés et plusieurs s'y sont même noyés. Au cours des siècles, on a graduellement transformé le paysage en plantant des pins. Cet exercice a eu pour effet d'assécher toute la zone et de créer une forêt que l'on exploite aujourd'hui pour le bois de construction. Brillant !

J'achète une carte postale que je poste à ma fille Karine. Elle représente des enfants montés sur des échasses et portant sur le dos des peaux de moutons. C'est une façon de montrer que les bergers d'antan devaient monter sur des échasses pour ne pas s'enliser.

Depuis que j'ai quitté Belin-Belier, j'ai commencé à prier ou, pour le moins, à méditer davantage. C'est sûrement le fait d'avoir quitté la grande route et de marcher en milieu plus calme qui favorise cette méditation. Il ne s'agit pas d'une prière avec des mots mais d'un laisser-aller dans le Tout, une communication mystique et presque permanente. Je me sens bien, moralement et physiquement. Je ne doute plus de mes capacités à me rendre jusqu'au bout; seulement un accident ou la maladie pourraient m'incommoder. Je caresse du bout du doigt la petite croix en argent que j'ai trouvée sur la route entre Bordeaux et Cestas et que j'ai cousue sur la sangle qui sert de poignée à mon bourdon. Peut-être a-t-elle été perdue par un pèlerin passé avant moi et dont la chaînette a dû se rompre? Ah l'imagination! Enfin pour moi, c'est un symbole. Pourquoi ne pas en faire une amulette?

Le temps est doux, le ciel est bleu et la route traverse de jolis coins. Je marche vers Labouheyre. Jacqueline Duport, une amie de Martine Chastel, m'accueille. C'est une veuve de 55 ans, qui s'occupe de sa mère de 88 ans.

Je m'inquiète à un certain moment de savoir que la vieille dame est partie toute seule depuis près de 4 heures. Jacqueline me rassure ; sa mère est très lucide pour son âge et en pleine forme. Elle s'absente régulièrement pour aller se balader dans la ville et même en forêt. Jacqueline ne s'inquiète pas, même si son absence se prolonge souvent. C'est son pèlerinage à elle.

Je suis allé visiter l'église Saint-Jacques de Labouheyre avec Jacqueline. Un des attraits de cette église réside dans la porte centrale. On y voit, sculptée, une chaîne de coquilles Saint-Jacques entrelacée avec une chaîne de fleurs de lys. Ce sont deux symboles importants respectés par les Compagnons bâtisseurs de cathédrales, selon ce que m'a dit Michel Manoury à Tours. J'approfondirai sûrement cette question un jour.

Jeudi, 1^{er} juin

Depuis deux jours, je récupère beaucoup. Je fais attention à ce que je mange et surtout, je mange bien. Ce matin, je suis debout à 8 h mais je pourrai me reposer encore, car je ne partirai que vers 11 h. La raison en est que le curé de Morcenx, qui me reçoit, ne sera pas disponible avant 19 h. Il pleut par intervalles depuis mon réveil. Je suis porté à croire qu'il en sera ainsi pendant toute la journée.

Une chose me dérange quand je marche sur certaines petites routes : les bornes kilométriques. À tous les kilomètres, une borne indique le nombre de kilomètres qu'il reste à franchir avant d'atteindre tel ou tel village. Cela m'incite à surveiller chacune des

bornes pour voir quelle distance j'ai parcourue et combien de kilomètres il me reste à franchir. J'ai l'impression d'obéir à une machine qui m'impose un rythme de marche. C'est peut-être un peu enfantin de réagir ainsi, mais je n'y peux rien. Le temps me paraît plus long et il m'est plus difficile de faire le vide et de méditer. À bien y penser, je devrais plutôt en rire. Je ne vais quand même pas me rebeller contre des panneaux indicateurs. Cela me démontre combien je deviens sensible à des détails qui, autrement, n'auraient aucune conséquence.

En arrivant à Morcenx, vers 17 h 30, j'arrête chez le coiffeur pour une coupe de cheveux et j'en profite pour m'acheter de la crème à barbe. Après la toison, ce sera le tour du menton !

Je me rends ensuite au presbytère rencontrer le curé, Michel Lauhlé. C'est un homme de 45 ans à la carrure athlétique. Il fait ses 30 minutes de jogging tous les matins, me dit-il. Ça me ressemble un peu. Je pratique aussi le jogging quotidiennement et j'ai 47 ans. Cependant, lui, il est plus grand et plus costaud. Il me conduit en auto au village voisin, Arangosse, à 10 km de Morcenx. Il m'explique en chemin qu'il y a là un autre presbytère où il n'y a plus de curé, mais qu'on utilise pour des réunions ou pour loger des invités. J'y serai seul et j'aurai à me débrouiller moi-même pour me faire à souper. Pourquoi pas !

Je discute avec lui de mon itinéraire des prochains jours. J'ai quelques incertitudes quant à la route à prendre de Dax vers Saint-Palais. Sur les cartes que j'ai consultées, je me suis rendu compte qu'on était dans une région montagneuse, traversée par une multitude de petites routes toutes plus sinueuses les unes que les autres, d'où l'ambiguïté pour moi de choisir la meilleure. Il me suggère de passer par Peyrehorade, ce qui me permettrait de visiter les ruines de deux sites importants sur la route des pèlerins du Moyen Âge : l'abbaye de Cagnotte et celle de Sorde. Comme il connaît le curé de Peyrehorade, il va lui téléphoner et régler mon hébergement là-bas. J'accepte la suggestion avec plaisir.

Michel est pressé par d'autres obligations. Il me laisse donc chez des gens voisins du presbytère, qui s'occupent du ménage et qui détiennent la clé. Daniel Darangosse et son épouse Lucienne, de vieux campagnards d'environ 70 ans, se montrent très accueillants. Ils aiment discuter et m'invitent à prendre un pastis avant le souper. Ils partagent avec moi un terrible secret. Ils n'ont eu qu'un seul enfant, une fille décédée il y a 15 ans dans un accident d'auto en rentrant d'une soirée avec des copines. Ils en parlent avec la larme à l'œil et je les comprends.

Ils me remettent la clé du presbytère et je m'y rends. Je mange un peu, mais je n'ai pas très faim. Puis, je me couche et m'endors en priant saint Jacques pour eux.

Vendredi, 2 juin

Michel m'avait proposé, hier, deux possibilités : venir me chercher avant d'aller dire sa messe prévue à 7 h, ou après. J'ai préféré le plus tôt. Il vient me prendre à Arangosse à l'heure convenue, 6 h. Nous prenons le café chez Daniel Darangosse, en passant comme nous l'avions promis la veille. Daniel Darangosse m'avait dit que le curé Lauhlé était très apprécié dans la région. On prétend même qu'il sera appelé à succéder à l'évêque, qui doit bientôt prendre sa retraite ; ou pour le moins, c'est ce que l'on souhaite.

À 6 h 45, Michel me laisse sur la grande place de Morcenx où je suis arrivé la veille. Je reprends la route pour une étape normale : 26 km vers Laluque. Mes hôtes demeurent à Pontonx-sur-Adour, à la campagne, à une quinzaine de kilomètres de Laluque. Il s'agit d'un couple de personnes âgées, Marcel et Simone Charbonnier. Marcel a 75 ans, il est retraité de la police parisienne et secrétaire

de l'IPA, section départementale des Landes. Il m'amène visiter la maison où a vécu saint Vincent de Paul et nous rentrons pour le souper. Un autre couple du même âge vient nous rejoindre : Jean Mouton et son épouse. Jean est lui aussi retraité de la police de Paris et agit comme vice-président de l'IPA locale.

Je suis attentif à ce que dégagent ces gens. Un malaise s'installe en moi et je ne peux deviner pourquoi sur le fait. À première vue, ils me semblent tous très heureux : retraités, pas de problème d'argent, des activités de bénévolat à l'IPA et ailleurs. Ici, c'est la maison la plus luxueuse que j'ai fréquentée depuis mon départ. Et les deux hommes sont exubérants à démontrer leur bonne forme et leur joie de vivre... Pourtant ?

Une fois à table, quelque chose me met la puce à l'oreille. J'observe que le couple d'invités a apporté une petite mallette. Au début du repas, ils y sélectionnent un nombre appréciable de pilules qu'ils s'empressent d'avalier. Ce rituel se répète à la fin du souper et il en va de même pour mes hôtes. Avant même le dessert, Simone, l'épouse de Marcel, a un malaise. Elle se sent tout étourdie et doit s'allonger sur le canapé. Marcel est nerveux et l'inquiétude le ronge. J'apprendrai plus tard que l'ami de Marcel, Jean Mouton, a subi trois pontages cardiaques et que sa femme a subi l'ablation de l'estomac.

C'est une bonne leçon pour moi qui fulmine contre les bornes kilométriques. J'ai honte de me lamenter pour mes petits maux de pieds ou encore contre la pluie froide qui tombe à l'occasion ou contre le soleil de plomb. Ce n'est rien, comparé à ce que vivent mes hôtes. Si je devais comme eux me bourrer de médicaments pour rester en vie, où en serais-je ? J'ai la chance d'être en excellente santé et de pouvoir réaliser ce rêve de pèlerinage à Compostelle. Que puis-je demander de plus ? J'ai 47 ans, retraité, en possession de tous mes moyens. Je me sens privilégié. Je pense sincèrement que le mieux que je puisse faire pour eux, c'est de prier.

Ils ont vécu des choses terribles, notamment la dernière guerre mondiale et l'occupation allemande. Marcel Charbonnier

et Jean Mouton sont même entrés dans la police à Paris non pas par vocation, mais strictement pour échapper au service du travail obligatoire, instauré par les Allemands. À l'époque, les jeunes Français étaient obligés d'aller travailler à tour de rôle dans les usines de guerre en Allemagne. Imaginez la torture morale qu'ils ont subie. Il n'est pas surprenant que cela ait entraîné des problèmes cardiaques provoqués par un stress incroyable.

Samedi, 3 juin

Marcel Charbonnier me ramène à Lалуque en face de la cabine téléphonique où il est venu me quérir hier. Je le salue et avant de partir, je regarde cette cabine et le fou rire me prend. Quand je suis arrivé ici hier, j'avais au moins une demi-heure à attendre avant l'arrivée de Marcel. Je devais téléphoner à Maryse au Québec. En France, depuis plusieurs années, les cabines téléphoniques fonctionnent toutes avec une carte à puce ; on ne peut plus utiliser de monnaie. J'entre dans cette cabine avec ma carte en main et, surprise, vestige des temps passés, cette antiquité résiste au modernisme et exige de la monnaie. Je n'en ai pas. À plus tard le téléphone !

Autre pays, autres mœurs ! Il y a quelques jours, je disais à Jacqueline Duport, mon hôtesse à Labouheyre, que je ne comprenais pas le système qui régit les heures d'ouverture des commerces ; particulièrement les cafés où j'aime bien casser la croûte et me reposer sur l'heure du midi. Je lui ai raconté qu'un mardi, vers midi, je traversais un petit village où il n'y a qu'un seul café sur la place. Un écriteau indique « Fermé le mardi ». Le lendemain, dans un autre petit village, l'unique café affiche ; « Fermé le mercredi ». Il faut que la mentalité ici soit différente, car s'il fallait au Québec qu'un restaurant affiche « Fermé » un midi dans le milieu de la semaine, ce serait la faillite assurée.

Pour ajouter à la cocasserie, quand je suis parti de chez Jacqueline vers 7 h 30 à Labouheyre, je lui ai demandé s'il y avait une boulangerie où je pourrais acheter des petits pains au chocolat. Elle m'en signale deux qui ouvrent à 6 h. Je passe devant les deux boulangeries ; elles sont fermées toutes les deux. J'avais comme un pressentiment... !

Mon étape d'aujourd'hui vers Dax n'est que de 21 km. C'est Pierre Aubineau, un policier de l'endroit, qui me reçoit. Il est fier, lui aussi, de me faire visiter sa ville. Dax était à l'époque un carrefour important sur le chemin des pèlerins. Plusieurs aboutissaient ici, ce qui avait nécessité la construction de deux hôpitaux pour les accueillir. Malheureusement, il ne reste plus rien de ces monuments, sauf un bout de mur que nous n'avons même pas pu repérer.

Pierre est membre de la société historique « Borda ». Il pense donc m'intéresser en m'amenant rencontrer le président de cette association, un vieil historien âgé de 80 ans. Je trouve l'idée excellente, m'imaginant que j'apprendrai beaucoup sur la dynamique du pèlerinage vers Compostelle dans cette région. Mais je dois avouer à regret que je suis déçu. Cet historien est particulier. Même s'il a écrit des livres et qu'il possède une renommée prestigieuse pour ses travaux sur la période gallo-romaine, il semble avoir des préjugés négatifs à l'égard du phénomène des pèlerinages au Moyen Âge. Il soutient qu'il s'agissait là d'un phénomène marginal qui n'intéresse pas les historiens modernes. Il croit qu'il y a actuellement une « mode » vers Compostelle mais que les vrais pèlerinages se font vers Lourdes et Rocamadour. Il prétend qu'au Moyen Âge, il n'y avait pas autant de gens qu'on le dit qui prenaient la route et que les « hôpitaux » étaient réservés surtout aux personnes âgées. Il contredit donc tout ce que j'ai lu et étudié ; c'est étonnant. Je sens qu'il en a peut-être contre la religion pour occulter ainsi une partie fondamentale de l'histoire de sa ville. Son attitude me démontre la mentalité bornée de certains scientifiques. Je ne l'ai pas contredit mais, intérieurement, j'ai préféré me concentrer sur ma propre vision des choses.

Pour faire diversion, Pierre me fait visiter l'arène des combats de taureaux, ce qui est un signe : j'approche de l'Espagne. Olé !

Dimanche, 4 juin

Je disais que plusieurs pèlerins s'étaient égarés durant la traversée des Landes. Ce matin, en partant de Dax, je me suis moi-même trompé de route. J'avais demandé à Pierre de m'indiquer la route de Peyrehorade, ce qu'il a fait. Mais je n'avais pas précisé laquelle parce qu'il y en a deux d'égale importance. Je voulais prendre celle qui passe par les ruines de Cagnotte, la D-29, mais Pierre m'a indiqué l'autre, la D-6. Je me rends compte que je fais fausse route au bout d'une demi-heure de marche. Je pourrais continuer, ce chemin conduit à Peyrehorade quand même et n'est pas plus long. Mais mon entêtement à passer par Cagnotte m'oblige à rebrousser chemin vers Dax pour repartir sur la D-29. Je perds une heure, ajoutant ainsi 5 km à la distance prévue pour la journée.

Une fois la bonne route retrouvée, un cycliste s'arrête près de moi et s'emballe en me confiant qu'il part pour Compostelle dans 15 jours. Il a fait le même périple l'an dernier, toujours à bicyclette. Nous souhaitons nous revoir, peut-être quelque part sur la route pour prendre un café, mais c'est peu probable.

Cagnotte s'avère finalement un peu décevante, car il ne reste que des ruines qui servent de grange à un fermier du coin. Cependant, l'église d'époque est toujours debout et sert encore au culte. Je suis tout de même content, car le vrai chemin traditionnel passait ici et les pèlerins s'y arrêtaient. Pour moi, c'est une question de principe.

J'ai comme instruction de me rendre au presbytère de Peyrehorade. En entrant dans la cour, je remarque une vieille Citroën

2 CV, stationnée près de la porte d'entrée. La religieuse qui est au volant m'appelle par mon nom. Elle m'attendait. Elle m'invite à monter et me conduit chez les gens qui ont accepté de m'héberger.

Je deviens étonné quand nous franchissons la grille d'un immense domaine entouré par un mur de maçonnerie qui se perd dans les frondaisons. La maison, d'un certain âge, est imposante. C'est presque un petit château. Je suis chez René et Jeannine Serres. René, un juge à la retraite, est très lucide malgré ses 85 ans. Jeannine a 20 ans de moins que son mari et elle est en pleine forme. Cela me fait penser que Maryse et moi avons 16 ans de différence. Jacqueline me confie qu'elle n'a jamais regretté d'avoir épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Elle a épousé René il y a 45 ans et n'a jamais eu l'impression de vivre avec un vieillard. Je crois que c'est pareil pour Maryse et moi.

Mon hôtesse m'amène visiter l'abbaye de Sorde. Saint-Jean-Baptiste-de-Sorde était un des points de ralliement les plus connus des pèlerins du Moyen Âge à cause de sa situation au carrefour de plusieurs routes convergeant vers Ostabat un peu plus loin. Il s'agit d'un ensemble colossal érigé au XVIII^e siècle sur les ruines de l'abbaye originale, bâtie par les bénédictins au X^e siècle en bordure du gave d'Oloron. C'est un endroit très impressionnant à visiter. On peut encore apercevoir le vieux barrage, construit dans l'an mille, qui canalisait les eaux pour faire tourner un moulin et permettait aux bateaux de ravitaillement d'accoster à l'intérieur de l'abbaye en empruntant une porte aménagée dans le mur. En effectuant des fouilles dans le sol d'une des ailes de l'abbaye, on a découvert récemment des vestiges de l'époque romaine datant du premier siècle et comprenant des sépultures, des thermes et surtout, des mosaïques très bien conservées.



L'abbaye Saint-Jean-Baptiste de Sorde.

Durant le trajet de retour, Jeannine me raconte le cauchemar qu'elle et René ont vécu. Il y a quatre ans, leur propriété a été rasée par un incendie. Le feu s'est déclaré la nuit, dans un fauteuil, probablement à cause d'un mégot de cigarette. En tentant d'éteindre les flammes, Jeanine a subi des brûlures au 2^e et 3^e degré sur les trois quarts de son corps. La chaleur qui se dégageait du brasier était telle, que six de ses dents ont éclaté. Au cours des deux mois où elle a été soignée en isolement total à l'hôpital, René a subi deux arrêts cardiaques dont il ne s'est jamais complètement remis.

Encore une confidence qui ne me laisse pas indifférent. Je me rends compte que je me sens de plus en plus humain et à l'écoute des autres.

Lundi, 5 juin

La distance qui me sépare de Saint-Dos, ma prochaine étape, est courte. C'est une très petite ville où j'ai eu de la difficulté à trouver un refuge. Après plusieurs démarches, Pierre Aubineau, de Dax, avait hésité avant de téléphoner au curé de l'endroit, le père Gracian. On nous avait prévenus d'éviter de le déranger, car c'est un vieux curé, à moitié sourd et ayant la réputation d'être plutôt bourru. En dernier recours, Pierre l'a appelé. En apprenant que j'étais Québécois, le curé Gracian demande à me parler. Il m'explique qu'il a une cousine vivant à Montréal et dont le mari enseigne à l'Université de Montréal. Il est enchanté de me recevoir. Il ne faut donc pas se fier aux apparences, n'est-ce pas ! Je crois que je vais rencontrer un curieux personnage.

Je frappe à la porte du presbytère, le père Gracian m'attendait. En passant par le petit salon, mon regard est attiré par certains objets exotiques, typiques de la jungle amazonienne. Ayant voyagé au Pérou et en Équateur, j'ai l'œil exercé à reconnaître ce qui vient de ces régions. Je lui fais part de mon étonnement. Il ne répond pas et me conduit à la chambre qu'il m'a réservée au 2^e étage et me laisse m'installer. Je jette un coup d'œil sur les livres placés sur une étagère près de la porte de la chambre. Seconde surprise, j'y trouve les livres de Robert Charroux et d'autres titres ésotériques que je possède chez moi. Décidément, j'ai de quoi discuter avec mon hôte.

Je descends le retrouver et, sans perdre une minute, il m'entraîne dans une visite des endroits par où passaient les pèlerins. Très alerte malgré ses 75 ans, le père Gracian prend le volant de son auto et nous voilà partis. Nous nous arrêtons devant une vieille grange isolée en pleine campagne, tout près du gave d'Oloron. Il me raconte que les pèlerins en route vers Compostelle, après s'être arrêtés à l'abbaye de Sorde, franchissaient ici cette rivière. Ce sont des passeurs avec des petits bateaux qui les faisaient traverser. Parfois, certains abusaient du pèlerin et lui faisaient payer cher le transport. Il ajoute que nous sommes

devant ce qu'il reste de l'hôpital d'Ordios, construit au XII^e siècle. À l'intérieur de la grange, un vieux document jauni rapporte la légende suivante.

Artérius, un brigand, et ses complices, avaient tué trois nobles pèlerins normands sur la route de Compostelle et avaient jeté les corps dans le gave d'Oloron. L'ange Gabriel est apparu alors au curé de Saint-Dos (Sendos à l'époque) pour lui demander de repêcher les corps et de les inhumer convenablement. Lors d'une seconde apparition, l'ange a demandé au curé d'élever un sanctuaire à cet endroit. Avec l'assentiment de son évêque et l'aide du vicomte de Béarn, qui lui a donné le terrain, le curé a fait construire un hôpital et une chapelle pour les pèlerins. L'acte de donation est daté de mai 1151.

Le père Gracian n'est pas bavard sur lui-même. Il m'a fallu un peu de temps pour gagner sa confiance. Il me fait la faveur de visiter « sa » bibliothèque, la caverne où il s'isole pour étudier et méditer. C'est sa chambre : des livres, encore des livres, biens classés sur des rayons. Un véritable trésor littéraire ! Il m'avoue que ce sont là les compagnons qu'il préfère. Pour le reste, il aime la solitude.

Il m'invite à souper au seul restaurant du village et là nous entretenons une belle conversation. Il m'apprend qu'il a été missionnaire pendant 11 ans dans le Matto Grosso brésilien, à la frontière de la Bolivie. Ce goût lui est venu à l'âge de 50 ans. Il me raconte les choses étranges qu'il a vécues là-bas, dont une anecdote cocasse. Il a eu connaissance, à deux occasions, que dans des endroits éloignés, des imposteurs faisaient office de prêtres, baptisant, mariant et célébrant la messe. C'était peut-être d'anciens sacristains, soupçonne-t-il, qui connaissaient les rituels. Ils profitaient ainsi de la naïveté des gens. L'éloignement et l'absence de moyens de communication leur assuraient le secret.

Il me confie aussi qu'il s'intéresse aux phénomènes psi. Il me raconte avoir eu connaissance d'au moins deux cas de lévitation. Le cas le plus étonnant s'est produit quand il était prisonnier dans

un camp allemand durant la dernière guerre, avant même d'être missionnaire. Un de ses amis prêtre a été appelé auprès d'un mourant. En approchant du lit, le prêtre leva les yeux et vit le corps qui flottait à un mètre au-dessus du lit. L'autre cas est survenu au Brésil où semble-t-il, un prêtre parvenait à la lévitation par le seul pouvoir de sa volonté.

Il prétend aussi avoir lui-même été témoin de cas de fantômes, d'esprits troublés et d'autres manifestations du genre. Le Père Gracian ne crie pas au diable. Il attribue tout cela à des phénomènes naturels qui ont rapport avec l'énergie. Il a beaucoup lu et étudié sur le sujet et, selon lui, la science devrait s'y intéresser sérieusement.

Je comprends maintenant pourquoi le Père Gracian passe pour un marginal et une personne bizarre. Que dirait-on si on le voyait faire sa sieste l'après-midi, étendu dans un hamac rapporté du Brésil ? Je dois avouer que je me suis découvert beaucoup d'affinités avec lui. C'est une autre preuve que l'on ne doit pas juger les gens sur leur apparence ou leurs habitudes. Si j'avais écouté les conseils de ceux qui le dénigraient, je me serais privé d'une rencontre étonnante avec un homme hors du commun.

Mardi, 6 juin

Je me lève à 6 h 30. J'entends des bruits en bas ; mon vieux curé est déjà debout. Je descends le rejoindre. Il est encore en pyjama et s'affaire à préparer le déjeuner et à faire le café. Au moment de mon départ, je lui demande de me bénir. Je n'oublierai jamais cette scène pittoresque du pèlerin à genoux au bout de la table, se faisant bénir par le vieux mystique en pyjama.

J'en suis, aujourd'hui, à mon avant-dernière étape en territoire français. J'ai contacté hier soir mes hôtes qui viendront me

chercher le long de la route à Uhart-Mixe. C'est un nom curieux pour un village. Je remarque depuis quelques kilomètres que le nom des villes et villages est pour le moins étrange ici. Je prends conscience que je viens de pénétrer en pays basque. Les Basques forment un peuple particulier, qui parle une langue bien spécifique et dont l'origine est inconnue. C'est pour cette raison que le nom de plusieurs villes ne me semble pas français.

Avant d'arriver à Uhart-Mixe, je traverse Saint-Palais où, à l'époque, plusieurs hôpitaux et prieurés accueillaien la foule des pèlerins. Un monastère de Franciscains pratique encore cette hospitalité pour les pèlerins modernes, qui vont à pied comme moi. Je ne m'y arrête pas, car j'ai déjà quelqu'un pour m'héberger. Un médecin de l'endroit a créé dans le centre-ville un petit musée dédié au chemin de Compostelle. Je ne m'y suis pas arrêté non plus.



Pont moyenâgeux entre Saint-Palais et Uhart-Mixe.

À la sortie de la ville, alors que je marche tout bonnement sur le trottoir, un gros molosse noir aux crocs sortis surgit derrière moi en aboyant. Je me sens vraiment menacé. Je tente de le tenir à distance avec mon bourdon. Mais dès que je me retourne pour continuer ma route, il fonce sur moi de nouveau. Je lève mon

bâton et je le laisse s'approcher. Quand il est assez près de moi, je lui fauche les deux pattes de devant et sa gueule heurte l'asphalte. Je relève mon bâton au cas où il attaquerait de nouveau. Il fait demi-tour et s'enfuit, hurlant de douleur. Je crois que j'ai dû lui fracturer une patte. Je ne suis pas fier d'avoir fait cela, mais je n'avais pas le choix. On m'avait prévenu de me méfier des chiens.

Mes hôtes, Christine et Arnaud Etchegoin, sont des fermiers basques qui demeurent à Beyrie-sur-Joyeuse. Ils élèvent des vaches et des volailles pour la boucherie. Arnaud m'amène visiter les collines environnantes et me fait découvrir, près de la vieille église d'Harambeltz, le sentier original qu'empruntaient les pèlerins de Compostelle avant d'arriver à l'abbaye d'Ostabat. Ce sentier est encore utilisé aujourd'hui. Il se confond avec le GR 65, sentier bien balisé faisant partie du réseau français des sentiers de grandes randonnées pédestres, connu encore sous le nom de « Chemin historique de Saint-Jacques-de-Compostelle ».

Nous allons ensuite visiter ce qui reste de l'abbaye d'Ostabat. Ostabat était le point précis où se rejoignaient les trois principales routes décrites dans le « Guide du pèlerin » d' Aimery Picaud, soit celles qui partent de Paris, de Vézelay et du Puy-en-Velay. Les ruines qui subsistent appartiennent à un propriétaire terrien qui s'en sert comme étable et comme fenil. C'est la troisième vieille abbaye que je visite et qui est transformée en grange à bestiaux.

Au souper, je suis en compagnie de dix personnes : la mère d'Arnaud, un vieil oncle en fauteuil roulant, six membres de la parenté, Christine et Arnaud. C'est, encore une fois, un accueil familial. Les Basques ont un sens inné de la famille. Ce sont des gens fiers et très accueillants.

Avant de m'endormir, je pense à Armand Vignau, un concitoyen de Longueuil, qui m'a contacté juste avant mon départ. Il avait lu l'article à mon sujet dans « Le Courrier du Sud ». Armand est un Français d'origine basque âgé de 71 ans, établi au Québec depuis près de 50 ans. Il est originaire d'Orègue où il a grandi. Cette ville est située à 15 km d'où je suis en ce moment.



En bas, à droite, l'abbaye d'Ostabat au pied des Pyrénées en pays basque.

Il m'a raconté l'anecdote suivante. Quand il avait onze ou douze ans, donc juste avant la dernière guerre mondiale, il allait au catéchisme prêché par le curé d'Orègue. Ce dernier aimait entretenir les jeunes de l'histoire typique des Basques, de leur langue et de leurs coutumes. Un jour, il leur a expliqué que grâce aux noms que portent les maisons des habitants¹⁹, on pouvait dresser une topographie du village tel qu'il était lors de sa fondation au XVII^e siècle. Armand, curieux, lui a demandé s'il savait pourquoi la maison de ferme où est né son père s'appelait « l'Hôpital ». Le curé, excellent conteur, leur a raconté la grande et fascinante aventure des milliers de pèlerins qui, jadis, passaient ici en Basse-Navarre pour se rendre à pied à Saint-Jacques-de-Compostelle, tout au bout de l'Espagne. En cours de route, a-t-il ajouté, les éclopés étaient soignés dans des hôpitaux et des refuges avant d'entreprendre la rude traversée des Pyrénées. L'énigme

19. Il est fréquent, dans la campagne française, que les propriétés rurales soient identifiées par un nom qui les caractérise. C'est une coutume qui doit exister depuis fort longtemps. Ex. la Frelonière, la Marmaudière, la Dheune, etc.

était résolue. Mais quand le curé a dit qu'on voyait encore à l'occasion passer de pieux pèlerins, sac aux dos, suivre ces anciens chemins en direction de Compostelle, Armand s'était mis à rêver : « Un jour, quand j'aurai assez de temps et d'argent, je le ferai ». Armand a réalisé son rêve en 1987, à partir du Puy, alors qu'il avait 63 ans.

Mercredi, 7 juin

Arnaud me ramène tôt ce matin à Uhart-Mixe. Le trajet vers Saint-Jean-Pied-de-Port est plus difficile, car à l'approche des Pyrénées, la route commence à monter et il fait très chaud.

Mon hôte, Laurent Biscaichipy, un Basque lui aussi, est un policier. Il est responsable du CILEC d'Arneguy, le village voisin juste à la frontière espagnole. CILEC signifie « Contrôle de l'immigration et de la lutte contre l'emploi des clandestins ». C'est un peu comme la police de l'immigration chez nous. Il me logera durant deux jours dans une résidence secondaire qu'il possède à Saint-Jean-le-Vieux, petit village que je viens de traverser avant Saint-Jean-Pied-de-Port. Il rénove cette maison pour venir éventuellement l'habiter. Je vais y passer deux jours, car j'ai prévu un repos avant de franchir les Pyrénées.

Même si je viens de passer en face de mon lieu d'hébergement, je continue jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. C'est là que débute l'ascension des Pyrénées pour atteindre le col de Roncevaux. Ceci donne l'explication des mots « pied de port », qui qualifient la ville de Saint-Jean. Ici, dans les Pyrénées, le mot « port » est synonyme de col. Nous sommes au pied du col ou port de Roncevaux. C'est simple !

« Biscai », c'est son surnom, me laisse seul dans la maison pour l'après-midi. Il me signale qu'il reviendra avec son épouse et des victuailles vers 19 h pour souper avec moi. Cela me convient et me donne du temps pour mettre de l'ordre dans mes affaires et dans mes idées.

Voilà que se termine la partie française de mon périple. Les choses se sont mieux passées que je ne l'espérais. J'ai été en mesure de suivre exactement l'itinéraire que je m'étais tracé. Les distances évaluées correspondaient bien à la réalité sur le terrain. Grâce à mon bon conditionnement physique, j'ai pu aisément franchir les quelque 28 km (c'est une moyenne) que j'avais à marcher chaque jour. Mais ce qui m'a impressionné, c'est le soutien de mes collègues de l'IPA, tout au long du trajet, et de toutes les autres personnes qui m'ont encouragé et hébergé. Je n'en reviens pas. Je me rends compte que je viens de traverser la France à pied en un peu plus de 30 jours et je n'ai pas eu à payer une chambre d'hôtel un seul soir. Encore mieux, les gens qui me recevaient m'ont toujours fourni la nourriture qu'il me fallait pendant ma marche, donc pas de repas au restaurant. En fait, je n'ai pas dépensé plus de 300\$ durant le mois.

La partie espagnole sera différente. Avant mon départ, j'ai écrit aussi à l'IPA en Espagne. On m'a répondu, mais je n'ai eu les noms que de deux ou trois membres ici et là que je pourrais rejoindre en cas de besoin. Toutefois, je sais qu'en Espagne, ce sera différent pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la portion espagnole du Chemin de Compostelle traverse le nord du pays, un territoire où les villes d'importance sont assez éloignées les unes des autres, d'où la difficulté de joindre des collègues à tous les 30 kilomètres. D'un autre côté, je sais qu'à partir de Saint-Jean-Pied-de-Port, il faudra délaissier la route asphaltée pour emprunter un sentier pédestre qui traverse champs et forêts et qui est balisé sur près de 800 km jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle.



La croix de Galzadaburua, près de Uhart-Mixe.

Je sais aussi que depuis quelques années, différentes instances comme le gouvernement d'Espagne, des monastères, des mairies, différents organismes et même des mécènes, se sont concertés pour établir un réseau d'hébergement pour les pèlerins à pied. On m'avait dit que je n'avais qu'à suivre le balisage à partir de

Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu'à l'abbaye de Roncevaux et que là, je pourrais me procurer le plan du sentier et les coordonnées des auberges. Donc, j'aurai moins besoin et, peut-être pas besoin du tout, de l'aide des collègues espagnols. J'en parlerai avec Biscai demain matin.

Je n'ai pas oublié, à chacune des étapes, de faire tamponner mon document d'accréditation.

Jeudi, 8 juin

Je me lève à 7 h, après un sommeil profond qui a duré jusqu'au matin. C'est ma meilleure nuit depuis longtemps. Ma journée de repos commence bien, j'ai l'avant-midi pour flâner.

Vers 9 h 30, je reçois un coup de fil du responsable de l'IPA de la délégation départementale Pyrénées-Atlantiques. Ce collègue d'Hendaye m'avait écrit un mois avant mon départ de Montréal pour me dire qu'il s'occuperait de moi lors de mon passage ici. C'est lui qui a contacté ses amis Arnaud Etchegoin et Biscai pour me recevoir. Étant donné que j'avais son adresse à Hendaye avant mon départ, j'avais dit à Maryse que, si elle voulait m'écrire un mot, elle pourrait adresser sa lettre à cet endroit et on me la ferait parvenir à Saint-Jean-Pied-de-Port. Le collègue m'apprend qu'il a effectivement reçu une lettre pour moi. Comme je repars demain, il ne sait pas comment me la faire parvenir. Hendaye est quand même à plus de 100 km de Saint-Jean Pied-de-Port.

Je lui demande donc d'ouvrir la lettre et de me la lire au téléphone. Il commence à lire : « Cette lettre sera pour toi un grand choc ». Et il s'arrête. Le silence se fait et il me dit : « Je suis mieux de te la faxer ». Bon, qu'est-ce que c'est que cette affaire ? Il me propose de transmettre la lettre par télécopieur à Biscai, à son bureau d'Arneguy, où je dois le rencontrer cet après-midi.

Vers 11 h, un confrère policier de Laurent (Biscaï) vient me chercher. Il a en main le fax, qu'il s'empresse de me remettre. Avant de partir avec lui, je prends le temps de lire attentivement la missive. Je n'ai pas laissé transparaître la nervosité qui s'est emparée de moi pendant ma lecture. Je fais mine de rien et nous sortons pour effectuer les petites courses que j'avais prévues avant de gagner le poste du CILEC d'Arneguy. J'avais surtout besoin de me procurer des devises (pesetas) avant d'entrer en Espagne.

Durant le trajet, j'ai la tête complètement dans les nuages ou plutôt en enfer. Dois-je abandonner mon pèlerinage et rentrer chez moi, ou continuer malgré tout ? Maryse m'annonçait qu'elle voulait que nous entreprenions des procédures de divorce à mon retour. Il était déjà prévu que je lui téléphone à 12 h 30 du bureau de Laurent, ce que je fais. Pendant la conversation, qui a duré trois quarts d'heure, elle m'a avoué qu'elle avait un amant et qu'elle voulait refaire sa vie. J'ai compris que même si je précipitais mon retour, cela ne changerait rien.

Je rejoins Laurent pour le dîner. J'ai le cœur gros, mais je ne parle de rien. Laurent est dans ses petits souliers. Il finit par me dire qu'il n'a pas lu le fax que j'ai reçu et que le collègue d'Hendaye l'a rappelé pour m'assurer qu'il avait détruit la lettre originale. Je comprends que tout le monde sait ce qui vient de m'arriver et qu'on sympathise silencieusement avec moi.

Je vais avec Biscaï repérer le balisage du sentier qui monte à Roncevaux. Et ça monte ! Je m'inquiète un peu de ce trajet en terre espagnole qui est très accidenté et qui comporte quelques étapes de plus de 40 km. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas encore fait l'expérience d'étapes aussi longues. Mais comme on dit : « On passera le pont quand on arrivera à la rivière. » Je suis fermement décidé à poursuivre jusqu'au bout. Peu m'importent les épreuves physiques ou morales. Je me réconforte en pensant que je marche sur les traces de ceux qui, avant moi, ont fait de ce pèlerinage un acte de foi, d'espérance et de charité.



Traversée de l'Espagne

Vendredi, 9 juin

La traversée du col de Roncevaux n'est pas une affaire d'enfants d'école : une montée de cinq heures et demie suivie d'une descente de deux heures et demie. Après deux heures de marche en altitude, je dois mettre mon coupe-vent, car il fait froid. À un croisement, je prends le mauvais embranchement. Je fais fausse route sur $\frac{1}{2}$ kilomètre avant de comprendre que j'ai perdu le balisage et de décider de revenir sur mes pas. L'effort physique fait que je marche dans un état de torpeur presque permanent. C'est pourquoi il est facile de rater une bifurcation du sentier, si je ne porte pas attention au chemin.

Le paysage est à vous couper le souffle. Je traverse des hauts pâturages où paissent moutons et chevaux. Je suis encore attaqué, cette fois par deux chiens en même temps. Je n'ai cependant pas eu besoin de les frapper. Ils déguerpissent quand je lève mon bâton. Ils doivent deviner ce qui peut leur arriver. Plus j'approche du sommet, plus il fait froid et plus l'absence de végétation

devient remarquable : une vision de science-fiction, un sol lunaire parcouru par des filets de brume. Une trentaine de vautours perchés sur des rochers s'envolent précipitamment quand je tente de les approcher pour les photographier.

Puis, c'est la descente qui s'amorce vers Roncevaux où je serai accueilli dans la première auberge de pèlerins en Espagne. Cette auberge est située dans l'abbaye cistercienne, qui perpétue cette tradition depuis les débuts du pèlerinage au Moyen Âge. Je trouve la descente plus difficile que la montée. C'est très à pic. En freinant mes pas, cela a pour effet de solliciter des muscles qui normalement travaillent peu ; la douleur est presque insoutenable. Mais je ne m'inquiète pas, car je sais que ce n'est que musculaire et que je ne risque pas de me blesser. Un bon massage des muscles des jambes et demain je serai frais et dispos.

J'arrive enfin vers 15 h. L'abbaye de Roncevaux est immense. Près de l'entrée principale, j'aperçois les autocars qui ont amené ici les touristes venus pour visiter ce lieu historique moyenâgeux. C'est justement à proximité de cette ville de Navarre, précisément en franchissant le col de Roncevaux, que l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne a été massacrée le 15 août 778. Charlemagne revenait d'une campagne en Espagne à la poursuite des Sarrasins (nom donné au Moyen Âge par les Occidentaux aux musulmans). Roland, le neveu de l'empereur, y trouva la mort. Cet épisode est à l'origine de « La Chanson de Roland », la plus ancienne des chansons de geste françaises, écrite au XII^e siècle. Une controverse historique persiste encore, à savoir si l'armée de Charlemagne a été décimée par une embuscade des Sarrasins ou bien par une attaque surprise des Vascons (les Basques), les habitants de ce pays.

« L'hospitalero » de l'auberge me reçoit. C'est ainsi qu'on appelle en Espagne la personne bénévole qui s'occupe d'une auberge de pèlerin. Il me conduit au dortoir où je choisis un lit. Ce sont des lits superposés comme ceux des casernes militaires. Il y a de la place ici pour plus de 100 personnes, car plusieurs pèlerins entreprennent leur marche à partir de Roncevaux. C'est

donc un point de départ populaire. Nous sommes environ 35 ce soir, randonneurs pédestres et cyclistes confondus.

L'endroit est bien aménagé. Outre la partie dortoir, il y a une section de douches avec eau chaude et le nécessaire pour laver son linge. L'essentiel quoi ! Pour ce qui est des repas, les choses vont changer. N'ayant plus d'hôtes qui me reçoivent à souper et qui me préparent des sandwiches pour la route, je dois m'organiser seul. J'ai décidé de souper au restaurant. Pour l'équivalent de 12 \$, j'ai un repas complet. Pour la route, je vais acheter ce qu'il me faut dans de petites épiceries : pain, viandes froides, fromage, fruits frais, etc. Ce soir, pour la première fois, je prends mon repas avec d'autres pèlerins.

Les gens que je vais maintenant côtoyer sur les sentiers et dans les auberges seront tous des pèlerins. La partie espagnole s'annonce complètement différente de celle de la France, tant par la géographie de l'itinéraire que par le mode d'accueil et le contact humain. À 20 h, les moines célèbrent une messe à laquelle les pèlerins sont conviés pour recevoir une bénédiction particulière. Je prie pour être éclairé quant aux événements que j'aurai à vivre à la suite de la lettre de Maryse.

Samedi, 10 juin

Je quitte Roncevaux l'esprit tranquille. Hier, le responsable de l'auberge, l'hospitalero, m'a consacré plus d'une demi-heure pour m'aider à déterminer mes points de chute en fonction des auberges qui existent sur le sentier. Il m'a recommandé de faire un don de 300 à 500 pesetas (plus ou moins 5 \$) à chaque auberge pour contribuer à leur entretien. Certaines ont dû fermer leur porte, ne pouvant plus assumer les frais d'électricité. Je trouve que ce don n'est pas exagéré.

Il a conclu en disant que les pèlerins à pied ont priorité sur ceux à bicyclette, qui n'ont pas droit à l'accès aux auberges avant 18 h. Décidément, je n'aurai pas besoin des collègues espagnols à moins d'une extrême urgence. Tout baigne dans l'huile.

Nous étions plus de 30 à Roncevaux. Il y avait parmi nous une Canadienne de Vancouver avec qui j'ai soupé hier, en compagnie d'un Allemand de mon âge et de quelques autres pèlerins. On communiquait en anglais. Je pouvais aussi échanger avec les Espagnols car je me débrouille bien dans cette langue, même mieux qu'en anglais.

En quittant l'abbaye, je m'arrête devant la petite chapelle Saint-Jacques. Je peux y voir la cloche que les moines faisaient sonner jour et nuit au Moyen Âge, par temps de brume, pour guider le pèlerin vers l'abbaye. Sinon, il s'égarait à coup sûr dans la montagne. C'est là que l'Allemand me rejoint. Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais eu de compagnon de marche. J'ai tenté l'expérience de parcourir l'itinéraire d'aujourd'hui avec lui. Je me suis vite rendu compte qu'il n'avait pas la même endurance que moi, je devais l'attendre souvent. Mais nous sommes restés ensemble jusqu'à Larrasoña, l'étape de la journée. Le trajet n'a pas été difficile, car, après une heure de montée, nous entreprenions la descente de l'autre versant des Pyrénées.

L'auberge de Larrasoña est accueillante. Après m'être douché et avoir lavé mes vêtements, je m'étends sur mon lit et je revis les deux jours passés. Je n'arrête pas de penser. Je tourne et retourne la question dans ma tête sous tous ses angles. J'aime Maryse et je ne souhaite absolument pas voir ma famille se volatiliser. Je remets tout cela dans les mains de Dieu afin que les choses s'arrangent. J'espère qu'il n'est pas trop tard.

En fin d'après-midi, je décide de lui téléphoner pour lui faire part de mes réflexions. Mes paroles semblent l'ébranler mais je la sens très ferme dans sa décision. Cela m'a quand même fait du bien de pouvoir échanger avec elle.

Dimanche, 11 juin

Mon itinéraire de la journée me conduit jusqu'à Pampelune, qui était à l'époque la capitale de la Navarre. L'Allemand prend encore le départ avec moi. Il trouve que je suis en très bonne forme. Durant le trajet, mon compagnon commence à avoir des problèmes d'échauffement aux pieds. Je m'aperçois qu'il n'est pas très bien chaussé, qu'il n'a pas d'imperméable pour se protéger de la pluie, car nous avons eu un petit orage. Bref, il est mal équipé. Je lui fournis une crème pour ses pieds et je lui prête une paire de bas en tissus synthétique, qui fait comme double peau à l'intérieur de ses bas de laine : cela réduira l'échauffement.

Demain, je partirai seul, car je me suis rendu compte que le fait de ne pas marcher au même rythme entrave les deux marcheurs. Je ralentis le pas pour l'attendre et lui l'accélère pour me rattraper, ce qui fait que ni l'un ni l'autre ne trouve la marche agréable. À l'entrée de Pampelune, nous nous séparons. Il a décidé de s'accorder une journée de repos. Il prend la rue qui mène à l'auberge des pèlerins tandis que je bifurque vers le centre-ville. J'ai décidé de continuer jusqu'à Cizur Menor, une dizaine de kilomètres plus loin.

Chemin faisant, je passe devant la cathédrale. C'est dimanche, il est midi moins cinq, et la foule entre pour la grand-messe. J'ai du temps devant moi et j'entre aussi. Durant le beau rituel ponctué de musique d'orgue et de chants liturgiques, je songe à mon mariage. Hier, quand j'ai téléphoné à Maryse, je ne voulais pas jouer sur ses sentiments. Je lui ai simplement dit ce que je ressentais et je lui ai manifesté mon étonnement de ce qui arrivait. Je ne me suis jamais douté de rien. Il faut que je fasse tout ce qui est possible pour ne pas laisser détruire, par la première tempête qui survient, ce qui a été construit petit à petit, avec des joies et des peines, pendant 13 ans, 13 ans de bonheur. Et Karine, notre fille ? Nous sommes probablement au seuil des plus belles années à vivre ensemble, si l'on sait faire le point, si on laisse la tempête s'apaiser et si notre bateau retrouve son cap. Une rupture

définitive serait dure à vivre pour chacun de nous trois, compte tenu des si grands espoirs qui nous ont animés. Ce dont je suis sûr, c'est que cela me fera très mal. Je ne dis pas cela par égoïsme. Je suis très conscient que, peu importe l'issue, j'aurai à faire un sérieux examen de conscience. Si les choses en sont là, j'ai certainement ma part de torts. Enfin, je remets tout ça entre les mains des forces divines et, si le divorce est inévitable, je comprendrai et je ne ferai pas d'histoire.

À la fin de la messe, j'ai voulu visiter le cloître attendant à la cathédrale. Il s'agit du plus beau cloître de style gothique d'Europe. Malheureusement, l'entrée, qui se trouve à l'intérieur même de la cathédrale, est fermée. Je savais qu'il y a un musée dans la rue d'à côté où il est possible de visiter le réfectoire et l'antique cuisine des pèlerins. En m'y rendant, je croise un groupe de personnes. Je m'informe où se trouve le musée. On me répond qu'il est fermé pour fins de restauration. On s'aperçoit alors que je suis un pèlerin et je suis invité à les suivre. Ils vont au cloître !

C'est un groupe de professionnels, des médecins surtout. Ils ont un rendez-vous spécial pour cette visite. Ils viennent ici, chaque année, rendre hommage au fondateur de leur association dont les cendres sont ensevelies dans le cloître. Le sacristain de la cathédrale nous ouvre les portes et un prélat nous précède et nous guide. En voulant prendre une photo, monté sur un banc de bois, je laisse échapper mon appareil sur les dalles de pierre. Le mécanisme reste coincé. Je crains bien que ce soit terminé pour les photos, moi qui voulais rapporter le plus d'images possible pour un éventuel diaporama. À force de tripoter le mécanisme, l'appareil se remet à fonctionner... J'espère seulement que les prochaines photos seront réussies.

Je traverse la ville de Pampelune. Heureusement, ce n'est pas la journée où on lâche les taureaux dans les rues. En revanche, j'ai dû attendre 15 minutes avant de pouvoir traverser un boulevard. Une foule considérable s'y était massée pour assister à une

importante course cycliste. J'ai dû me frayer un passage et demander l'aide d'un policier pour traverser l'intersection.

À l'auberge de pèlerins de Cizur Menor, nous sommes accueillis par des particuliers. Ces mécènes ont un pavillon attenant à leur résidence, qu'ils mettent à la disposition des pèlerins à pied. Nous sommes une quinzaine à dormir ici. Le nombre diminue, car ceux qui sont partis de Roncevaux à bicyclette sont rendus beaucoup plus loin et, à l'inverse, des marcheurs plus lents ne se sont pas rendus ici en deux jours. D'autres ont voulu aussi consacrer une journée à la visite de Pampelune. En fait, il ne reste, je crois, qu'un couple espagnol et un couple anglais qui me suivent depuis trois jours. Déjà nous nous connaissons et, le soir, nous soupçons tous ensemble au restaurant.

Lundi, 12 juin

En quittant l'auberge de Cizur Menor, j'aperçois deux pèlerins dans le jardin. Je dirais plutôt deux ex-pèlerins, car pour eux, l'aventure est terminée. Ce sont ceux-là même qui gueulaient fort à Roncevaux, il y a deux jours, et qui faisaient la fête. Ils sont en train de crever les multiples ampoules qu'ils ont aux pieds avant de s'appliquer des pansements. Je constate encore une fois que certains manquent de préparation et que d'autres n'ont aucun sérieux. Ils sont partis un peu par jeu et ils n'auront pas joué longtemps. Ce devait être aussi comme cela au Moyen Âge. Deux ou trois étapes suffisaient pour départager les vrais pèlerins.

Aujourd'hui, le paysage est pittoresque. Le sentier traverse des champs, des forêts et des petits villages plusieurs fois centenaires. C'est typique, je crois, de ce que seront ces 800 km à travers l'Espagne. Je fais un détour de 5 km pour passer par Eunate.

Il faut y voir cette petite chapelle romane du XII^e siècle de forme octogonale. Cette architecture est caractéristique des chapelles construites par les Templiers. On dit qu'elle a été érigée à la mémoire des pèlerins décédés en cours de route.

Ce détour par Eunate me met sur la quatrième route d'importance menant vers Compostelle. Elle est connue sous le nom de « Camino aragonés » ou chemin aragonais qui part d'Arles. Elle passe ensuite par Montpellier, Toulouse, puis le cœur du Béarn, avant de franchir les Pyrénées, au col du Somport. À Puente la Reina, où je me rends aujourd'hui, cette route se confond avec le chemin navarrais, celui que j'emprunte depuis Roncevaux. À l'entrée de la ville, une immense statue de bronze représentant un pèlerin marque le carrefour.

Puente la Reina est une ville vraiment née du pèlerinage. Elle conserve encore le célèbre pont à dos d'âne et à six arches sur l'Arga. Ce pont a été construit au XI^e siècle spécialement pour les pèlerins de Compostelle, sur ordre de l'épouse de Sanche III le Grand, roi de Navarre. Au milieu du XII^e siècle, la ville a été remise par le roi entre les mains des Templiers, à la condition qu'ils accueillent et protègent les pèlerins. Après l'extinction de l'Ordre du Temple, en 1314, cette mission a été confiée à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.

L'auberge de pèlerins à Puente la Reina est située dans le monastère des « Padres Reparadores », les Pères de la Réparation. En attendant l'heure du souper, les restaurants n'ouvrant qu'à 20 h 30, je visite la cathédrale Saint-Jacques. L'autel, le reliquaire, les statues et beaucoup d'éléments décoratifs sont entièrement recouverts de feuilles d'or. Depuis que je suis arrivé en Espagne, j'ai été stupéfait de constater la richesse des églises, notamment des intérieurs tapissés d'or. Je viens de comprendre à quoi a servi une partie des richesses rapportées du Pérou par les conquistadors espagnols. Cela me touche de près car, comme je l'ai déjà dit, j'ai voyagé au Pérou et je vibre aussi avec le passé de ce pays.



Chapelle romane d'Eunate construite au XII^e siècle.

Mardi, 13 juin

En quittant Puente la Reina, je franchis le vieux pont (pont de la Reine). Avant sa construction dans les années 1000, il y avait ici un gué redouté des pèlerins, tant à cause des crues que des passeurs. À la sortie du pont commence le « Camino francés ». C'est sous ce nom qu'est connu le sentier unique dans lequel tous les autres se confondent.

Malgré la chaleur, mon trajet de Puente la Reina à Estella se déroule très bien. Je croise beaucoup de paysans. Ils sont habitués à voir passer des pèlerins. Ils n'hésitent pas à me parler et à m'encourager. Au loin, des fermiers sur leurs tracteurs m'envoient la main. Je leur rends la pareille. Je sens que l'esprit du pèlerinage de Compostelle est vraiment imprégné dans le cœur de ce pays ; l'atmosphère en vibre et cela me procure de l'énergie.

Je repasse dans ma tête le rêve curieux que j'ai fait la nuit dernière. Je sortais d'une cathédrale inconnue. Sur le parvis, je me retourne et je contemple cette masse de pierres si harmonieusement conçue et je me pose la question : « À quoi ça peut réellement servir ? » Je me sens alors transporté, mon corps prend les dimensions de l'édifice et je viens m'allonger sur le dos dans toute la longueur de l'église. J'ai la tête dans le chœur, entourée du déambulatoire. Ma poitrine est à la croisée des transepts avec les deux bras étendus de chaque côté. Finalement, j'ai le tronc qui se confond avec la nef puis le bout des pieds pointant vers le haut dans les deux clochers. Tu parles d'une position ! Tout à coup, je ressens un picotement au bout des pieds. Je sens une énergie régénératrice qui est captée dans le ciel par les deux antennes que sont les clochers, qui se transmet à mes deux pieds et remonte dans tout mon corps à travers ma colonne vertébrale et mon système nerveux jusque dans le centre de ma tête. En même temps, un autre courant d'énergie, qui vient de la terre celui-là, me frappe entre les deux omoplates au niveau du cœur. Toute une sensation ! J'en suis encore tout retourné. Se pourrait-il que la cathédrale soit effectivement un outil capable de capter et

d'amplifier l'énergie du ciel et celle de la terre pour régénérer l'homme qui veut bien s'y arrêter ? Ce rêve est sûrement en relation avec mes réflexions sur la cathédrale de Chartres.

Avant d'arriver à Lorca, je passe un pont sur le rio Salado. Aimery Picaud met en garde les pèlerins au XII^e siècle contre l'eau de cette rivière. Il leur recommande de ne pas la boire et il insiste en disant que les Navarrais se tiennent proche, avec leurs longs couteaux, pour dépecer les chevaux qui en crèvent. Cependant, il précise que l'eau de la rivière Ega, à Estella, est saine et douce.

Je profite du temps dont je dispose pour écrire à Dominique Prost. Quand j'étais à Saint-Jean-Pied-de-Port, j'avais reçu une lettre de lui. Il m'informait qu'il arriverait à Saint-Jacques-de-Compostelle le 11 juillet au soir. Son billet d'avion est acheté, tout est réglé. Il ne peut arriver plus tôt parce que son contrat d'emploi se termine le 10 juillet.

Il est prévu que nous marchions ensemble la distance qui sépare Compostelle de Finisterre, soit environ 100 km, ce qui devrait prendre quatre jours. Mais je suis en train de me demander si je n'ai pas commis une erreur en croyant que Dominique serait capable de parcourir cette distance sans problèmes. Il n'est pas entraîné à la longue marche et sa santé est fragile. J'ai déjà eu l'occasion de m'en rendre compte.

Comme mon endurance a augmenté depuis mon départ de Paris, il y a près d'un mois et demi, je m'aperçois que je pourrais facilement augmenter mes distances de marches quotidiennes. Je pourrais aussi, sans problème, éliminer les deux jours de repos que j'ai prévus à Burgos et à León. En révisant ainsi mes points d'arrêt en fonction des auberges de pèlerins qui existent, j'évalue que je pourrais arriver à Compostelle le 7 juillet. Je pourrais alors faire seul le trajet vers Finisterre et venir accueillir Dominique le 11 juillet. Je passerais ensuite une semaine avec lui pour visiter les lieux qui l'intéressent. Nous pourrions retourner à Finisterre en autocar, ce qui lui éviterait la marche. Ceci me permettrait aussi de rentrer chez moi plus tôt pour affronter la tempête.

J'écris tout cela à Dominique en lui expliquant la situation entre Maryse et moi. Je suis convaincu qu'il comprendra. Pour être en mesure de recevoir sa réponse, je lui dis que dans dix jours, je vais téléphoner à sa sœur à Paris et qu'il n'aura qu'à lui laisser un message. Je dois procéder comme cela, car je n'ai pas d'adresse à lui communiquer pour qu'il me rejoigne. Je ne peux lui téléphoner non plus, car nous aurions de la difficulté à nous comprendre à cause de sa surdité.

Mercredi, 14 juin

Avant de m'endormir hier soir, j'ai fait un exercice mental à propos de mon rêve de la veille. Je me suis imaginé, m'étendant de tout mon long dans la cathédrale de Chartres, dans la position suggérée dans mon rêve. J'ai fait le vide dans ma tête, je me suis détendu et j'ai dû m'endormir comme ça. Mais le rêve s'est poursuivi. Toute mon énergie s'est concentrée au niveau de mon cœur; j'étais devenu comme une boule de force. Je n'avais plus conscience de mon corps: j'étais conscience tout simplement. Puis cette conscience est descendue d'un niveau, je me suis retrouvé dans la chapelle de la crypte, Notre-Dame-sous-Terre, au bord du puits celtique. Puis je suis descendu dans ce puits, descendu, descendu... Je suis entré dans l'eau et j'ai calé, calé, calé. Il n'y avait pas de fond. Je ne suffoquais pas, je ne paniquais pas; j'étais bien. Combien de temps cela a duré? Je ne sais pas. Je n'ai pas eu connaissance de la remontée. Je me suis retrouvé couché dans la cathédrale comme au départ. Est-ce mon énergie? Est-ce ma conscience? Je ne sais plus quels mots employer pour décrire l'expérience. Enfin, c'est parti vers le haut, vers le cosmos, et puis plus rien. Je me suis réveillé tout excité.

Revenons sur terre. Après avoir quitté Estella, à peine 2 km plus loin, en faisant un petit détour, je passe près du monastère d'Irache. Il semblerait que des moines sont installés ici depuis l'époque des Wisigoths, donc très tôt après l'avènement du christianisme. Ce qui retient l'attention aujourd'hui, c'est que les moines exploitent ici un immense vignoble et, conséquemment, se livrent à la fabrication et à la commercialisation d'un excellent vin.

On m'avait recommandé, lorsque je longerais les murs de l'exploitation, de repérer sur ma droite une grille en fer donnant sur une petite cour. Je m'arrête devant ce portail; la porte est entrouverte. Le message sur un écriteau est invitant: « Pèlerin! Si tu veux de la force et de la vitalité pour parvenir à Saint-Jacques-de-Compostelle, prends une gorgée de ce grand vin et porte un toast au Bonheur. » J'entre dans la cour et je vois, enchâssée dans le mur de pierre du bâtiment, une magnifique sculpture représentant un pèlerin moyenâgeux avec tous ses attributs: bourdon, coquille, etc. Juste en dessous, deux robinets en bronze sortent du mur; l'un est marqué « agua » et l'autre « vino ». Entre les deux robinets, il y a une coupe. Je comprends tout. C'est tentant et pourquoi pas! L'eau, le vin, ça fait partie du rituel, non! Il est 8 h, la journée est jeûne. Une coupe d'eau, trois coupes de vin. Et puis après! J'ai connu un vieux curé qui ne coupait même pas son « gros gin ». Finies les plaisanteries, la journée a bien commencé, la route a été excellente et j'ai sué le vin.

J'arrive à Los Arcos où l'auberge des pèlerins est fermée pour des réparations. Le seul hôtel en ville m'offre une chambre pour environ 30\$. Avant d'accepter, je pense aller m'informer à la Guardia Civil, l'équivalent en Espagne de la Gendarmerie Nationale en France. Après quelques appels téléphoniques, le gendarme en service me conduit chez des particuliers.

D'autres pèlerins devaient connaître cet endroit, car j'y retrouve quelques connaissances dont le couple d'Espagnols qui me suit depuis Roncevaux. Ici, on ne demande que 8\$ pour la

nuit et la même chose pour le repas du soir. L'installation est rudimentaire, mais dans les circonstances, c'est convenable. Je soupe donc chez les propriétaires ; il est 20 h. Je suis seul à table, car eux ne mangent que vers 21 h ou 21 h 30. C'est l'heure normale du repas du soir en Espagne. J'apprécie cette expérience ; c'est probablement la seule fois où je pourrai communiquer de si près avec les gens du pays dans l'intimité de leur demeure.

La dame de la maison me raconte quelques légendes du Moyen Âge qui ont cours encore dans la région, dont celle du pèlerin malade qui avait été abandonné sur la route par ses compagnons et dépouillé par eux de son bourdon. Il a prié si fort saint Jacques, qu'il a été miraculeusement guéri. Le saint patron a fait pousser devant lui une tige de rhubarbe et l'homme s'en est servi comme nouvelle canne pour reprendre la route.

Jeudi, 15 juin

La journée s'annonce magnifique pour l'étape de Los Arcos à Logroño, une marche de 28 km. Je songe à la structure administrative que nécessite la gérance de ce sentier de pèlerinage, avec ses auberges et tous les services. Une idée germe dans ma tête. Serait-il possible de créer chez moi, au Québec, un chemin de pèlerinage modelé sur celui que je parcours actuellement ?

Ce chemin pourrait relier les trois lieux de pèlerinage québécois les plus importants : l'oratoire Saint-Joseph, le sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap et la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré, en passant autant que possible par les petites routes de campagne. Cela doit représenter une distance d'environ 350 km, ce qui peut facilement se faire à pied en une quinzaine de jours, à raison de 25 km de marche par jour. Le pèlerinage pourrait s'effectuer dans un sens comme dans l'autre : soit de l'Oratoire Saint-Joseph vers

Sainte-Anne-de-Beaupré ou l'inverse, le point médian étant la basilique de Notre-Dame-du-Cap. Il s'agirait d'établir, le long de l'itinéraire choisi, un réseau de villes-étapes offrant un lieu d'hébergement pour les pèlerins. Chacun serait conçu et administré par un comité local constitué de personnes intéressées (administration municipale, gens de la pastorale, gens d'affaire, laïcs, etc.) Il va de soi qu'un organisme sans but lucratif devrait être créé pour promouvoir le projet et coordonner le déroulement harmonieux des différentes phases de sa réalisation. Je vais continuer à approfondir cette idée.



Champs de maïs, dans les environs de Los Arcos.

J'arrive à Logroño, une ville de plus de 100 000 habitants. C'est la capitale de la province de Rioja. À peine à 15 km d'ici, près du village de Clavijo, eut lieu la fameuse bataille opposant les troupes chrétiennes de Ramire 1^{er}, roi des Asturies, à celles des musulmans d'Abd Al-Rahmân II, le 23 mai de l'an 844. La légende attribue la victoire des troupes chrétiennes à l'aide de saint Jacques lui-même, qui était apparu sur le champ de bataille monté sur un grand cheval blanc, pourfendant les Maures à

grands coups de sabre. J'ai lu que de cette bataille semi-légitime avait surgi une idée-force qui a soutenu continuellement les Chrétiens dans leur élan de reconquête de l'Espagne. C'est un peu comme le souvenir de Jeanne-d'Arc en France. Grâce au mythe, un ensemble de petites guerres régionales s'est transformé en une croisade enflammant tout le pays.

L'auberge de pèlerins de Logroño est située dans l'immeuble qui abrite la mairie. Le maire lui-même m'accueille. L'endroit est de loin le mieux équipé de toutes les auberges où je me suis arrêté. J'en profite pour lui poser des questions sur l'administration du réseau. Il est bien placé pour m'en parler, car il est le président de l'Association des Amis du Chemin de Saint-Jacques, pour la province de Rioja. Je lui confie l'idée que j'ai eue le long de ma route. Il me remet sa carte et m'invite à ne pas hésiter à lui écrire pour avoir des renseignements et pour demander de l'aide. Il me conseille aussi sur les prochaines étapes à venir.

Le poste de police de Logroño est situé juste en face du gîte des pèlerins. Il s'agit de l'une des quatre adresses que j'avais reçues de l'IPA-Espagne. Je m'informe à l'un des policiers de faction, qui me confirme qu'il y a ici des membres de l'IPA. Mais je juge à propos de ne pas les rencontrer.

Vendredi, 16 juin

Depuis deux jours, j'ai été rejoint sur le sentier par des pèlerins sportifs, qui utilisent des vélos de montagne. Ils ne prennent pas la route. Ils empruntent le même sentier que les pèlerins à pied. En certains endroits accidentés, ils doivent porter leur bicyclette sur leurs épaules et marcher comme tout le monde. Il y a parmi eux un Américain du Colorado, instructeur de snow-board, et un ingénieur de Brasilia, au Brésil. Je leur ai demandé ce qui les avait

attirés sur la route de Compostelle, à partir de si loin. La réponse fut rapide et sans équivoque : « un rêve ». Je ne suis donc pas le seul à avoir eu ce rêve.

Parlant de rêves, je poursuis mon « remue-méninges » sur mon idée d'hier. Les gîtes pourraient être ouverts du premier mai au 30 octobre, soit six mois. Nous pourrions exiger une contribution de cinq dollars par nuit pour chaque pèlerin. Je calcule que s'il y passait une moyenne de 10 pèlerins par jour, une auberge ferait ses frais. Cela ferait 50\$ de revenu par jour, soit un revenu mensuel de 1 500\$ (30\$ x 50\$). Une saison de six mois permettrait un revenu total de 9 000\$ (6 x 1 500\$). Ce serait suffisant pour payer l'électricité, le chauffage, l'entretien des lieux et les autres dépenses.

Tout comme c'est le cas pour les pèlerins vers Compostelle, le pèlerin québécois serait muni d'un carnet attestant son statut, carnet qu'il devrait faire tamponner à chacune des étapes. Cela permettrait de contrôler l'accès des auberges et de refouler les indésirables. Un certificat authentifiant la réussite du pèlerinage pourrait être remis. Je verrai donc ce que je peux faire à mon retour au Québec.

Je poursuis ma route vers Nájera, une distance de 32 km. C'est précisément ici entre Navarrete et Nájera qu'a eu lieu la célèbre bataille qu'a perdue mon héros Bertrand Du Guesclin, aux mains de l'armée anglaise du Prince Noir. Du X^e au XI^e siècle, Nájera a été la capitale de la Navarre, ce qui a fait de cette ville une étape importante sur le chemin de Compostelle. J'ai visité la crypte de l'église Santa Maria la Real, où il est possible de voir une trentaine de sépultures avec gisants, dont la plus importante est celle de la reine Blanche de Navarre, petite fille du Cid.

En Espagne, tout comme c'est le cas en France, l'histoire se confond avec les légendes, et la politique avec la religion. Chaque vieille église, chaque vieux château, chaque monument, chaque ruine, respirent ce passé merveilleux qui suscite encore tant de rêves. La vibration qui se dégage de tout cela traverse ma moelle épinière.

Samedi, 17 juin

Il ne s'est rien passé de particulier durant cette étape de Nájera à Santo Domingo de la Calzada. Les auberges de pèlerins de ces deux villes sont des modèles du genre. Si j'avais à contribuer à l'élaboration d'un tel réseau de refuges au Québec, je suggérerais qu'on prenne modèle sur ceux que je fréquente ces jours-ci. Les installations sont modernes, mais simples. Elles ont été aménagées avec le souci de répondre aux besoins du pèlerin. Il ne faut pas se méprendre, ce ne sont pas des hôtels quatre étoiles. On y trouve cependant toutes les commodités essentielles : lit confortable, douche à l'eau chaude, cuisinette et lavoir. Les endroits sont propres et l'accueil de l'hospitalero est chaleureux.

Cet accueil est digne du saint du lieu, Santo Domingo de la Calzada (Saint-Dominique-de-la-Chaussée) qui, au XII^e siècle, ému par les difficultés que rencontraient les pèlerins, construisit une partie de route et un pont permettant de traverser sans difficultés le Rio Oja. Plus tard, il a adjoint un hôpital et une auberge pour accueillir les pèlerins malades et fatigués.

Accompagné de Pepe et Olga, ce couple d'Espagnols qui me suit depuis Roncevaux, je vais visiter, en début de soirée, l'église de Santo Domingo où nous assistons à la messe. J'entends soudainement un retentissant « cocorico ». Je me retourne et j'aperçois dans deux cages juxtées, une poule et un gros coq blanc qui n'arrête pas de chanter. Personne ne semble se soucier de ces animaux. J'apprends que les deux volatiles sont là pour commémorer une légende se rapportant à un miracle attribué à saint Jacques.

On raconte qu'un jeune homme de 18 ans accompagnait ses parents en pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Ils se sont arrêtés dans une auberge, ici à Santo Domingo. Une servante, probablement par jalousie, accusa faussement le jeune homme de vol. Il a été pendu par la justice de la ville.

Les parents, prostrés au pied du gibet, ont entendu soudain leur fils parler. Il était bien vivant, grâce à saint Jacques qu'il avait invoqué. Ils ont couru très vite chez le juge pour demander qu'on détache le corps de la potence. « Notre fils est vivant ! » se sont-ils exclamés. Le juge, qui s'empiffrait devant une table bien garnie, se mit à rire. Il a ironisé en disant qu'il devait être aussi vivant que la poule et le coq bien rôtis qui trônaient devant lui. Ô prodige ! Aussitôt, le coq et la poule se mirent à battre des ailes, à sauter et à picorer sur la table du juge médusé.

Un peu avant d'aller souper, vers 20 h, je suis encore au gîte quand arrive un drôle de personnage. C'est un Français d'environ 55 ans, bel homme à carrure athlétique, longue barbe et cheveux poivre et sel. Il s'adresse à l'hospitalero avec quelques difficultés à s'exprimer en espagnol. Je lui sers d'interprète. Il commence par raconter qu'il a entrepris son pèlerinage au Puy, en France, qu'il a marché jusqu'à Compostelle et que, maintenant, il est sur le chemin du retour, toujours à pied. Son document d'accréditation confirme par les timbres tamponnés qu'il est sur la route depuis 2 mois et 24 jours. Il se présente finalement comme un moine bénédictin et non le moindre : il dit s'appeler Jean de Kérantec et être le recteur de l'abbaye du Mont-Saint-Michel.

Dimanche, 18 juin

Hier soir, à mon retour du souper, j'ai eu une discussion animée avec le père de Kérantec. Il m'a dit que son pèlerinage consistait en des vacances qu'il s'accordait après 30 ans de sacerdoce. Ça me ressemble un peu. Moi, c'est mon cadeau de retraite que je me donne. C'est tout un cadeau, je suis en train d'y perdre ma famille. Mais..., je ne pouvais pas prévoir. Je ne désespère pas à l'idée qu'il y aura assurément de la lumière au bout du tunnel.

Il y avait un sujet délicat que je voulais aborder avec lui concernant un travail de recherche particulier sur l'évolution de l'homme, pour lequel je me passionne depuis un certain nombre d'années. J'avais été amené à consulter un moine bénédictin d'une abbaye de Venise. Ma lettre est demeurée sans réponse. Après lui avoir expliqué la nature de mes travaux, j'ai fait part de ma frustration au Père Jean.

Il me signale que les grands ordres monastiques s'intéressent effectivement aux expériences qui m'intéressent. Il soutient qu'il faut être très rigoureux dans ce genre de recherches et leur interprétation, notamment en ce qui concerne les résultats et leur diffusion, et qu'il faut tenir compte d'une grande marge d'erreur. Cela expliquerait donc la non-publication des résultats et, peut-être, l'abandon des travaux par le moine italien. Il trouve toutefois curieux qu'on n'ait pas donné suite à ma correspondance, ne serait-ce que par un accusé de réception.

Le Père de Kérantec m'explique qu'à Saint-Michel, les moines font des recherches sur les phénomènes d'apparition de la Vierge et des miracles qui les entourent. Il admet qu'il y a de plus en plus de confusion quant aux lieux reconnus et aux événements qui se sont produits, d'où la prudence. Du même souffle, il soulève l'étroitesse d'esprit des hommes de science qui veulent tous avoir raison. Selon lui, ces « sommités » devraient avoir l'esprit plus ouvert. Cela me rappelle le vieux curé de Saint-Dos, qui soutenait que rien ne pouvait être prouvé par les seules sciences théoriques comme l'histoire, l'anthropologie, la théologie, la psychologie, la sociologie, etc.

Il m'affirme que si actuellement, il y avait quelque part dans le monde, une découverte susceptible de bouleverser complètement les théories actuelles sur l'évolution de l'humanité, il le saurait et me le dirait. Il précise qu'il croit personnellement que nous sommes la première humanité évoluée mais sûrement pas la dernière et que nous allons non pas vers la fin du monde mais vers la fin d'un monde.

L'étape d'aujourd'hui m'amène à Belorado. La seule chose à souligner, c'est que je viens de passer de la province de Rioja à celle de Burgos.

Lundi, 19 juin

Quand j'ai quitté le père de Kérantec, hier matin, il m'a laissé deux numéros de téléphone et un numéro de fax où je pourrais le rejoindre au besoin. Il m'a invité à venir consulter la bibliothèque de son abbaye. Bien qu'il ne puisse me payer les frais de déplacement, il s'est engagé cependant à m'héberger pour la durée de mon séjour. Il me promet que dès son retour au Mont-Saint-Michel, il demandera à un des moines de faire une recherche sur le sujet qui m'occupe et qu'il me fera parvenir les résultats. Il a refusé toutefois de s'informer auprès du bénédictin italien de la raison de son silence. Il estime que c'est très délicat de s'immiscer dans les affaires de ses collègues d'un autre pays.

Je prends la route ce matin vers San Juan de Ortega, la tête pleine d'idées. Ce « bled » n'est constitué que d'une église, du monastère qui reçoit toujours des pèlerins, et de quelques maisons. J'avais été prévenu qu'il n'y avait pas de restaurant. Il fallait donc que j'apporte les provisions nécessaires pour mon repas. Pour s'y rendre, il faut traverser la forêt des Montes de Oca. Il y a encore quelques loups dans les montagnes, mais qui fuient l'homme... heureusement. Le passage dans cette région montagneuse était redoutable au Moyen Âge. Il y avait les loups, bien sûr, mais la forêt était infestée de bandits et de voleurs. Il fallait tenir compte que l'on se trouvait à la frontière entre l'ancienne Castille et la Navarre, deux royaumes brouillés. Dans ce couloir entre Nájera et Burgos, des troupes armées circulaient librement et s'affrontaient régulièrement. Le pèlerin n'était vraiment pas en sécurité.

Nous sommes hébergés au monastère. L'hospitalero nous fait visiter l'église en nous racontant l'histoire de San Juan de Ortega. Celui-ci est né dans un petit village voisin de Vivar, là où a grandi le Cid Campeador, le héros de Corneille. Juan avait 14 ans quand son hardi compagnon conquiert Valence aux dépens des Maures. De son côté, Juan fit le pèlerinage à Jérusalem et, à son retour, il s'est associé à Domingo de la Calzada dans le service aux pèlerins, principalement dans des travaux de construction de routes et de ponts.

Je discute avec l'hospitalero de sa fonction actuelle. Je prends des notes qui serviront dans mon projet. Il m'apprend que lui et ses homologues sont des bénévoles qui viennent servir à tour de rôle pour des périodes de 15 jours. Ils sont logés gratuitement, mais défraient leur nourriture. Ils sont recrutés pour la plupart parmi des pèlerins qui ont déjà fait le pèlerinage et qui veulent, de cette manière, servir d'hôtes comme ceux qui les ont reçus. Ils sont sélectionnés par l'organisme régional qui supervise les auberges.

Après la messe du soir, nous sommes invités dans le grand réfectoire où les moines nous servent un potage de fèves germées. Ils le font à la mémoire du généreux fondateur. Chacun partage ensuite ce qu'il a apporté pour son souper.

Mardi, 20 juin

Je peux dire ce matin que l'ambiance qui règne ici, à San Juan de Ortega, est typique de ce qu'elle devait être dans les refuges de pèlerins du Moyen Âge : simplicité monastique, partage du repas et vie rustique. Il fallait me voir hier à la fontaine, en face de l'église, en train de laver mes vêtements.

Je compte me rendre aujourd'hui jusqu'à Tardajos, petit village passé Burgos, une longue étape de 32 km marquée par l'ascension d'un plateau à plus de 1 000 mètres d'altitude. Burgos, la ville du Cid, compte aujourd'hui environ 100 000 habitants. À l'époque, c'était la capitale de la vieille Castille. Il y a encore beaucoup de monuments anciens à visiter. Plusieurs pèlerins s'y arrêtent au moins une journée pour s'y reposer et pour jouer les touristes. J'ai décidé de passer tout droit. Finis les jours de repos, je file vers Compostelle. Je ne peux quand même pas m'empêcher de consacrer une heure à la visite de la cathédrale. Elle est réputée comme l'une des plus belles et des plus riches cathédrales gothiques d'Europe.

J'arrive au gîte de Tardajos tard en après-midi, juste à temps pour éviter l'orage qui commence à gronder. L'endroit fait contraste avec les auberges auxquelles je suis habitué. D'abord, il n'y a personne pour m'accueillir et la porte n'est pas verrouillée ; n'importe qui peut entrer. Il y a de la poussière partout. C'est sale. Pas de douche, pas de cuisinette et seulement huit lits. Heureusement, plusieurs pèlerins se sont arrêtés à Burgos. Nous ne sommes donc que quatre à y passer la nuit, dont un Brésilien que je côtoie depuis quatre ou cinq jours. C'est ici que j'ai perdu de vue Olga et Pepe.

Le Brésilien, Diurcio, parle portugais mais nous nous comprenons en espagnol. Il possède un document, un guide du sentier, plus complet que celui que j'utilise. Je lui demande de me le prêter pour faire des photocopies de ce qui peut m'être utile. Je m'informe au restaurant de la place où la propriétaire me dit que le seul endroit où je peux faire des photocopies, c'est à Burgos. Elle doit justement s'y rendre pour faire des courses vers 19 h 30 et s'offre à m'amener.

À l'heure convenue, nous partons pour Burgos. C'est une de ses amies qui conduit l'auto. J'ai cru que mon pèlerinage se terminerai directement à la porte de Saint-Pierre. Une course folle ! J'ai été policier pendant 25 ans et j'en ai vu de toutes les couleurs. Mais là, j'ai eu la frousse.



Corvée du lavage des vêtements, à San-Juan-de-Ortega.

Mes compagnes me laissent devant une imprimerie en me disant qu'elles me reprendraient dans une heure. Mes affaires s'expédient en 15 minutes. La pluie fait toujours rage. Pour passer le temps, j'entre dans une grande église où l'on s'apprête à célébrer la messe. J'y assiste et j'en profite pour penser à Maryse ; je revois les beaux instants de notre union. J'ai de la difficulté à croire que le conte de fée tire à sa fin.

Je retourne devant l'imprimerie attendre mes bienfaitrices. Les minutes s'écoulent et l'heure fixée est passée. Elles étaient si pressées, m'auraient-elles oublié ? Si c'est le cas, j'ai l'air fin ! Je commençais à paniquer quand elles arrivent enfin trois quarts d'heure en retard. J'ai eu encore à me fermer les yeux et à retenir mon souffle à quelques reprises en rentrant au bercail !

Comme s'il ne s'était rien passé, la patronne était prête à servir les clients du restaurant, qui commençaient à entrer pour le souper vers 21 h 45, l'heure normale pour eux. J'étais de ceux-là.

Mercredi, 21 juin

J'affronte encore une dure étape aujourd'hui, 32 km sur la Meseta, ce haut plateau à 1 000 mètres d'altitude. Le ciel, nuageux à mon départ, s'éclaircit rapidement. Je traverse de longues surfaces quasi désertiques et des champs à perte de vue. Ce qui m'affecte surtout, c'est le soleil de plomb qui tape continuellement. Ce midi, quand j'ai voulu casser la croûte, j'ai dû poursuivre ma route durant plus d'une heure pour trouver un seul petit arbre, sous lequel j'ai pu manger à l'ombre.

Les chroniqueurs rapportent qu'un jour, un prêtre originaire de Bologne, en Italie, et traversant cette contrée, fut inondé par une pluie de criquets. Il a trouvé sur sa route un pauvre pèlerin

agonisant, partiellement dévoré par ces bestioles. Il arrivait juste à temps pour le confesser et l'inhumer convenablement. On se serait attendu à un autre miracle de Monsieur saint Jacques, mais pas cette fois !

J'apporte toujours un litre d'eau fraîche avec moi quand je pars le matin. Parfois, je trouve une fontaine en traversant les petits villages, ce qui me permet de remplir ma gourde. Mais aujourd'hui, cela n'a pas été le cas. Je n'ai pas fait long feu avec mon litre d'eau. J'arrive ainsi à Catrojeriz un peu déshydraté ; heureusement, je n'ai pas rencontré les criquets.

L'hospitalero m'aide beaucoup à rééquilibrer mes prochaines étapes. Ce qui est difficile pour moi, c'est d'apprécier les distances en terme de kilométrage à parcourir entre telle et telle ville. Je suis dans une phase où je parcours de 32 à 37 km par jour. Et la machine humaine tient le coup !

Je soupe encore à 21 h ; je n'ai pas le choix. Je dois avouer que j'aurais de la difficulté à m'habituer au rythme de vie des Espagnols. Ici, les magasins sont ouverts de 9 h à 14 h. Puis, c'est la « siesta ». Tout s'arrête et c'est compréhensible à cause de la chaleur. Les commerces rouvrent leurs portes de 17 h à 21 h. Certains services publics, comme les postes, ne rouvriront pas de la journée. C'est ce qui explique pourquoi les gens soupent si tard.

En faisant une petite promenade à travers la ville, je vois venir vers moi un pèlerin solitaire, qui boite. J'engage la conversation comme il me demande le chemin de l'auberge. Cet homme âgé de 60 ans est parti à pied d'Amsterdam, en Hollande. Ce qui ajoute à son mérite, c'est qu'il a une prothèse à la hanche droite. C'est une bonne leçon pour moi, qui n'ai à me plaindre que de la pluie ou du soleil, ou encore de la qualité du chemin et des auberges.

Jeudi, 22 juin

Aujourd'hui, mon parcours est très difficile, en raison de la chaleur torride qui sévit. Rapidement, les pieds me chauffent. J'ai appris un petit truc pour remédier à ce problème. Quand j'ai quitté Santo Domingo de la Calzada, j'ai vu le père de Kérantec remplir d'eau froide le lavabo de la salle de bain, et s'y tremper les pieds longuement avant de se chausser.

En cours de route, je réfléchis à la question et j'en déduis que mes pieds réagissent exactement comme un moteur d'automobile. La friction, de même que la température ambiante, ont pour effet de faire chauffer les pièces en mouvement, ce qui dilate les molécules et affaiblit les composantes. Le résultat sur le moteur, c'est qu'il va bloquer. Pour les pieds, la douleur se fait d'abord sentir, puis les ampoules et les autres problèmes apparaissent. La solution est la même que pour le moteur : il faut les refroidir à l'eau.

Ainsi, dès que les pieds commencent à me chauffer, je cherche un ruisseau, un puits ou une fontaine. Je m'y arrête et je prends le temps de me déchausser et de tremper mes pieds dans l'eau froide. Parfois, en passant dans une ville ou un village, j'entre dans un restaurant ou dans un café, je m'enferme dans les toilettes et je fais comme le père Jean : je remplis le lavabo et j'y trempe mes pieds. Ce qui aide aussi, lorsque je m'arrête pour dîner, c'est de trouver un coin d'herbe à l'ombre. Le simple fait de laisser mes pieds nus dans l'herbe fraîche durant une vingtaine de minutes me remet d'aplomb pour deux ou trois heures.

Sur le chemin qui me mène aujourd'hui à Población de Campos, je traverse une petite rivière qui sépare les provinces de Burgos et de Palencia. C'était, à l'époque du Moyen Âge, la frontière entre les anciens royaumes de Castille et de León. Je traverse aussi la ville de Frómista, qui conserve une magnifique église dédiée à saint Martin. Mais je ne m'y arrête pas, car la distance à parcourir est énorme.

À Población de Campos, l'auberge de pèlerins est située dans une petite école. Elle occupe deux classes désaffectées et ne compte que huit lits. Il n'y a personne à mon arrivée ; je dois aller prendre les clés chez une dame du voisinage.

Comme il n'y a pas de restaurant dans le village, je me procure quelques œufs, quelques tranches de jambon, un peu de lait et je me fais une omelette pour le souper. Aucun autre pèlerin ne vient me rejoindre ; je suis complètement seul. Cela me permet de souper à 17 h. À 20 h 30, je me couche. Je me repose vraiment. Il y a une petite ombre au tableau. Je me rends compte que j'ai oublié ma trousse de toilette au gîte de Castrojeriz : savon, savon à barbe, shampooing et la soie dentaire...

J'ai le temps de penser à toutes sortes de choses. Je révise certaines idées exprimées dans des livres que j'ai lus pendant la préparation de mon périple, des idées religieuses, philosophiques, ésotériques, etc. Certains passages de Mircea Éliade dans « Le Sacré et le profane » me reviennent en mémoire. Mais je songe surtout à Maryse qui a dû subir aujourd'hui son opération à la colonne vertébrale. J'en ai froid dans le dos. Je m'endors en priant pour elle pendant que l'orage se déchaîne et que le tonnerre gronde.

Vendredi, 23 juin

Je pars sous une pluie légère, qui cesse au bout d'une heure et demie. Le temps demeure toutefois frais jusque vers 11 h. Même si la chaleur se fait sentir en après-midi, un bon vent se maintient toute la journée. Les 32 km jusqu'à Calzadilla de la Cueva ne m'ont posé aucun problème. En marchant à mon rythme habituel, tout va bien. Je n'ai pas mal aux pieds.

J'apprécie la qualité des renseignements que m'ont transmis les hospitaleros des différentes auberges. Dans ma planification initiale de la traversée de l'Espagne, j'avais envisagé de suivre la route asphaltée comme je l'ai fait en France. Et je pensais devoir faire appel à des collègues de la police espagnole, ce qui ne s'avère aucunement nécessaire. Cependant, les étapes que j'avais choisies étaient mal équilibrées, surtout dans cette région de la Meseta. Un parcours en dents de scie : des étapes de plus ou moins 20 km alternant avec d'autres de plus ou moins 40 km.

L'hospitalero de Roncevaux a été le premier à m'informer adéquatement des sentiers balisés du réseau d'hébergement. À mesure de ma progression, d'autres hospitaleros m'ont aidé à équilibrer mes étapes en fonction des auberges existantes. Pour les 15 prochains jours, au lieu d'avoir des étapes courtes et des étapes très longues, je réussis à trouver un équilibre : environ 32 km par jour.

Le gîte de Calzadilla de la Cueva est tout petit lui aussi et peu équipé. Les seuls autres pèlerins qui viennent m'y rejoindre sont Diurcio, le Brésilien, et un couple de Français. Nous soupons ensemble à l'unique restaurant de la place. Diurcio est un excellent marcheur, beaucoup plus rapide que moi. Il me dit que le temps dont il dispose pour terminer le périple est limité. C'est pourquoi il compte augmenter à 40 km par jour sa moyenne de marche et même là, il prévoit mettre un terme à son pèlerinage avant Saint-Jacques-de-Compostelle, faute de temps. Je rencontre d'autres pèlerins qui, comme lui, font le pèlerinage en pièces détachées. Plusieurs le font 15 jours ou un mois à la fois, échelonnés sur quelques années.

Le Français et la Française m'apprennent qu'ils ont eux aussi croisé le père Jean de Kéranec. Il les a invités à venir le voir à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, comme il l'avait fait pour moi. Il leur a aussi conseillé de passer par Samos pour y visiter l'abbaye bénédictine moyenâgeuse, l'une des plus imposantes d'Espagne. Il leur a suggéré de rencontrer le père Agustino en mentionnant

qu'ils venaient de la part du père Jean. Les deux pèlerins m'incitent à faire de même.

Avant d'aller souper, je téléphone à Paris à la sœur de Dominique Prost. Il a acquiescé à ce que je lui ai proposé et sera au rendez-vous le 11 juillet.

Samedi, 24 juin

J'ai prévu aujourd'hui, pour me reposer un peu, de me rendre seulement à Sahagun, soit une vingtaine de kilomètres de marche. Je quitte Calzadilla de la Cueva à 7 h, avec l'idée d'arriver avant midi; ce que j'accomplis sans problème. Mais l'auberge de Sahagun est fermée. Deux possibilités s'offrent à moi : je loue une chambre d'hôtel ou bien je continue jusqu'au prochain gîte à El Burgo Ranero, à 16 kilomètres d'ici, soit près de 4 heures de marche.

Je suis encore en pleine forme. Je décide donc de continuer, sachant bien que la température sera suffocante. Je commence à m'y faire. Depuis trois ou quatre jours, j'emprunte continuellement des chemins droits en plein champ, sans arbre ni ombre.

Ces longues heures me portent à la réflexion et à la méditation. Sur un chemin comme celui-ci, qui vibre encore de son passé, il me vient des images moyenâgeuses. Je me souviens de certaines de mes lectures sur l'Ordre des Templiers. Henri Vincenot, dans son livre « Les étoiles de Compostelle », de même que d'autres auteurs dont je ne me souviens plus du nom, affirment que les Templiers auraient été les stratèges de la construction des grandes cathédrales. Ils auraient également établi une infrastructure pour aider croisés et pèlerins sur les chemins menant à Jérusalem, Rome et Compostelle. Leur immense fortune aurait servi à payer une partie des travaux de construction.

Vincenot précise qu'ils auraient financé la construction de Chartres, le dolmen des dolmens. Maurice Druon affirme dans « Les Rois maudits » qu'ils auraient contribué à la formation des Compagnons, n'hésitant pas à amener en Orient les meilleurs éléments pour leur permettre d'approfondir leurs connaissances.

Je sais qu'il y a beaucoup de controverses chez les doctes savants ès Templiers quant à la place réelle qu'a occupée dans l'histoire cet ordre de moines-soldats. Mais ils sont devenus un mythe. Et un mythe, ça fait rêver. Moi, je suis un rêveur et j'aime laisser aller mon esprit du côté merveilleux des choses. Le chemin que je parcours aujourd'hui n'est-il pas l'exemple le plus probant de la force du rêve et du mythe ? C'est le chemin des miracles et de toutes les impossibilités.

Maurice Druon souligne que les Templiers avaient des ports, d'où ils s'embarquaient pour des continents inconnus. Mon esprit vagabonde sur les souvenirs vagues que j'ai d'un livre, « Les Templiers en Amérique », je crois, dans lequel l'auteur prétend que les Templiers, bien avant Christophe Colomb, naviguaient jusqu'au Mexique pour venir exploiter les mines d'argent du Yucatan.

Tout ce cheminement intellectuel me ramène au père de Kérantec et au Mont-Saint-Michel. On prétend que la baie du Mont-Saint-Michel abritait un de leurs ports secrets. On dit aussi que des Templiers sont partis de là pour fuir les attaques de Philippe le Bel, emportant avec eux des dossiers et d'autres effets appartenant à l'Ordre et qui ont disparu dans des lieux que plusieurs cherchent encore aujourd'hui. Ah rêve, quand tu nous tiens !

J'arrive au gîte d'El Burgo Ranero à 17 h 30. Je viens de franchir ma plus longue étape depuis Paris : 37 km. J'avais pris la précaution, avant de partir, de me laver les pieds à l'eau froide. Deux fois pendant mon trajet, j'ai répété le même manège : une fois dans une rivière, l'autre fois dans une fontaine. C'est merveilleux, 37 km sans avoir mal aux pieds !

Dimanche, 25 juin

Ce matin, j'ai fait la grasse matinée. Je quitte le refuge à 8 h, en direction de Mansilla de las Mulas, une étape de 19 km : des vacances ! Mais c'est toujours très chaud. Aimery Picaud écrit dans son guide du pèlerin, concernant l'étape de Sahagun à Mansilla de las Mulas : « Pèlerin, prépare-toi à souffrir. Si tu dois mériter ton pèlerinage, c'est ici le lieu. Tu vas avoir une idée de l'infini, de la sphérité de la planète et de la grandeur de l'effort gratuit. Dans la fournaise d'un après-midi d'été... »

Hier soir, au gîte, il y avait de l'animation. Parmi les pèlerins, un groupe de six Allemands avait l'humeur à la fête. Ils ont monopolisé la cuisinette une partie de la soirée pour se préparer une « bouffe », comme on dit. Le vin aidant, la rigolade s'est installée et ils ont parlé fort un bon bout de temps. Ils ont tout de même respecté les règles voulant qu'à 11 h, les lumières se ferment et que le silence se fasse. Ce genre de comportement est cependant dérangeant pour le pèlerin solitaire habitué à plus de sérénité, comme c'est mon cas. Moi, ils m'ont dérangé !

Heureusement, je suis allé manger ailleurs, comme à l'accoutumée. Depuis quelques jours, je me retrouve chaque soir au gîte avec un Espagnol, Antonio, qui fait la route de Compostelle pour la troisième fois à partir de chez lui, près de Santander, un port de mer du nord-est de l'Espagne, dans le golfe de Gascogne. Antonio a 63 ans et il marche plus vite que moi. Il est en excellente forme pour son âge. Il connaît dans chaque endroit les sites à visiter et les bonnes adresses où aller manger.

Il m'amène souper chez des gens du village, dans leur maison privée. Ici, on appelle cela une « mesón ». Ce n'est pas un restaurant comme tel. C'est une maison familiale où les gens servent le repas du soir. Généralement, c'est moins cher qu'au restaurant et ça donne la possibilité de vivre un peu avec les gens du pays. On y mange les mets locaux et on boit le vin du pays. Plusieurs

« mesón » ne sont pas annoncées ; il faut les connaître et Antonio les connaît. Il se plaît énormément dans ce rôle de guide et je le suis.

Au fil de ma marche, mes pensées dérivent cette fois sur un principe plutôt abstrait : la Rédemption. C'est difficile pour moi de réfléchir là-dessus car je manque de connaissances, je n'ai pas étudié la théologie. On m'a enseigné à la petite école que le Christ se serait incarné sur la Terre pour racheter le genre humain, c'est-à-dire obtenir de son Père céleste le pardon de la faute originelle. Ceci nous a été présenté comme un grand mystère, mais cela vaut la peine d'y réfléchir. Je ne cherche pas à comprendre la nature de cette faute soi-disant commise par nos premiers parents, dans un paradis inconnu, dans des temps immémoriaux. Mais je déduis de ce mythe d'Adam et Ève que l'homme a été créé en état de grande perfection et qu'il a dégénéré. Ceci est rapporté d'ailleurs dans toutes les cosmogonies. Depuis lors, il lutte pour retrouver son état de grandeur.

Ce qui me fascine, c'est le Christ, le Rédempteur. On nous raconte la vie d'un enfant qui devient adolescent, puis adulte, et qui subit finalement une transfiguration pour atteindre un état glorieux, celui de « Christ ». À compter de ce moment, sa vie devient un exemple pour la postérité. Intéressant ! Se sauver, ne serait-ce pas justement retrouver notre état originel ?

La question que je me pose est la suivante : la source d'énergie divine qui a provoqué la transfiguration de Jésus venait-elle de l'extérieur ou la possédait-il déjà ? Jésus ne disait-il pas que son père était plus proche de lui que ne le sont ses deux mains ? N'y aurait-il pas effectivement une conscience christique dans chaque individu vivant, qui pourrait se manifester dans la mesure, tout d'abord, où il en prend conscience et qu'ensuite, il la laisse se manifester ? Pourrions-nous être les artisans de notre propre rachat, de notre propre Rédemption, sans intermédiaire, si le Christ est en chacun de nous ? L'Homme christique serait-il prisonnier dans l'homme ?

Lundi, 26 juin

Il est 6 h 15 quand je quitte l'auberge. J'ai une bonne journée devant moi. J'ai évalué que de Mansilla de Las Mulas à Villadangos del Páramo, j'aurai 37 km à parcourir. J'avais prévu une journée de repos à León, que je traverse aujourd'hui. Mais comme je l'ai déjà dit, je préfère avancer. De toute façon, il n'y a pas de gîte pour les pèlerins.

En approchant de León, le chemin des pèlerins se confond avec une autoroute. Je marche sur l'accotement, face à la circulation qui est dense en ce moment ; il est presque midi. Je cherche un coin d'ombre pour manger. Je découvre, sous un viaduc qui enjambe l'autoroute, un genre de niche probablement aménagée par des sans-abri. Il y a là un siège modelé à même la terre sèche, qui fait face à une table de fortune faite d'un bout de contre-plaqué fixé sur une bûche. Je m'installe en seigneur et maître pour mon festin. Un loustic a écrit sur la paroi de ciment qui fait mur : « Bienvenido a los peregrinos de Compostella ». Il faut croire que je ne suis pas le premier pèlerin reçu au château.

En partant de là, j'évite d'aller me perdre dans le centre-ville. Je prends le chemin le plus direct pour rejoindre le sentier balisé à la sortie de León. J'entre dans un petit magasin pour acheter des victuailles. Je demeure très surpris d'entendre le patron me parler dans un excellent français.

Après avoir contourné la ville de León, j'atteins le petit village de La Virgen del Camino. J'y retrouve le balisage de peinture jaune qui marque le chemin. J'avais remarqué, sur le plan de Diurcio que j'ai photocopié, que le chemin suggéré différait parfois du balisage. Ici, à La Virgen del Camino, le cas se présente. Sur le plan, on conseille de suivre l'accotement de la grande route sur 15 kilomètres jusqu'à Villadangos del Páramo. Le balisage, cependant, marque un sentier qui bifurque à gauche à travers champs. Préférant les champs de fleurs à l'asphalte, j'opte pour le balisage, en me disant que les deux chemins doivent être parallèles.

Alors, je marche et je marche. Je traverse deux ou trois petits villages. Je ne me soucie pas de l'heure. Je sais que pour 15 km, en comptant les arrêts pour les bains de pieds, il me faudra près de 4 heures. Soit dit en passant, c'est un des après-midi les plus chauds jusqu'à maintenant. Vers 16 h, j'approche d'un autre village en étant sûr que j'arrive à destination. Je me retrouve plutôt dans un village dont le nom m'est complètement inconnu. J'entre au café de la place pour m'informer et faire le point.

J'apprends que le chemin que j'ai emprunté est parallèle à la grande route que j'aurais dû prendre. Dans un premier temps, il s'en éloigne et vient ensuite la recouper. Les deux chemins, un par rapport à l'autre, font comme un losange étroit. Et ici, par rapport à Villadangos del Páramo, nous sommes au centre du losange, donc aux points médians les plus éloignés. J'ai deux options : ou je tourne à droite pour me rendre à Villadangos, qui se situe à 7 km, ou je continue tout droit selon le balisage, jusqu'à Hospital de Orbigo, en parcourant 11 km.

Je prends mon courage à deux mains et je fonce vers Hospital de Orbigo ; distance plus longue mais plus rentable. Je perds moins de kilométrages au change et cela constitue un beau défi. Je ne me souviens pas du nombre de fois où je suis arrêté me tremper les pieds dans des canaux d'irrigation. Il fallait le faire souvent. À l'approche de ma destination, j'arrive par un petit chemin de terre. Je croise une route asphaltée, qui va directement vers la ville à ma droite, mais le chemin de terre, lui, continue à travers champs. Je ne sais quoi faire. J'aperçois un fermier qui fauche en bordure du champ. Je m'approche de lui pour lui parler. Il me dit que si je continue tout droit, je me dirige vers un autre village à 6 km plus loin. Je prends la route d'asphalte et je gagne Hospital de Orbigo. J'ai été béni, car cinq minutes plus tard, mon paysan me dépasse à bicyclette. Si j'étais arrivé à l'intersection un peu plus tard, il n'y aurait eu personne et je suis certain que j'aurais choisi le mauvais chemin.

En entrant dans la ville, je passe un vieux pont de l'époque romaine. Une jeune femme assise sur le parapet peint le

magnifique paysage. Je me suis renseigné auprès d'elle de la situation du gîte des pèlerins. Elle me répond en français. C'est une pèlerine d'origine suisse. J'arrive à destination à 19 h 45, exténué mais fier ; je viens de me taper 50 km. Je n'aurais jamais pensé être capable de le faire. Inutile de songer à laver mon linge à cette heure, ce sera pour demain. Une bonne douche suivie d'un souper mérité, et... au lit.

Mardi, 27 juin

Hier, vers 20 h 30, j'ai téléphoné au Québec, du restaurant où je soupais. Je voulais parler à la recherchiste de l'émission « Montréal Express » de la radio de Radio-Canada. C'était la date convenue pour le troisième reportage sur mon périple. Compte tenu du décalage horaire, il était 14 h 30 à Montréal. La recherchiste commençait à paniquer, car normalement je l'appelais vers 11 h (heure du Québec), pour enregistrer l'interview qui doit être diffusée vers 15 h 30. Elle croyait que je n'appellerais pas et qu'elle devrait annuler le tout.

L'auberge d'Hospital de Orbigo en est une de qualité supérieure. Contrairement aux autres où l'endroit pour dormir représente un espace ouvert, ici l'espace est divisé en petites chambrettes, accommodant chacune quatre personnes. J'ai partagé ma chambre avec un pèlerin espagnol de plus de 60 ans. C'est un vieux routier qui fait le chemin de Compostelle depuis Barcelone, et ce pour la huitième fois. Il est accompagné d'un âne qui transporte ses effets.

En me levant ce matin, je ressens des douleurs au pied droit. J'ai d'ailleurs éprouvé cette même douleur durant toute la nuit. Je ne cherche pas la cause, car je la connais : mon long parcours d'hier. Je prends un bon bain de pied à l'eau froide. Je répète

l'opération après trois heures de marche et tout va bien. Pour compenser l'erreur d'hier, j'ai décidé de me dorloter un peu aujourd'hui : je marcherai seulement 18 km pour me rendre à Astorga.

Comme je n'ai pas bien dormi pendant la nuit dernière, j'ai eu le temps de poursuivre ma réflexion sur la Rédemption. Considérant que la conscience chrétienne peut être comme un feu qui couve à l'intérieur de moi-même, comment faire pour que ce feu embrase mon être tout entier ? J'ai déjà suivi un cours sur les incendies criminels. L'instructeur avait expliqué que, pour que le feu se manifeste, il fallait trois conditions : une matière combustible, de l'air et une source de chaleur. Y aurait-il une analogie avec la manifestation du feu divin ? Quelles pourraient être les trois conditions essentielles à cette manifestation ? J'ai alors pensé au corps physique, à la conscience et au désir. Il serait long de décrire ici les relations que je fais en mijotant toutes ces idées, et l'application qui peut en découler.

En entrant dans la ville d'Astorga, c'est jour de marché sur la rue principale. Je dois jouer du coude pour me frayer un passage dans ce fatras. L'étape ayant été courte, j'ai du temps pour flâner. Je trouve ce bain de foule agréable. Je n'ai pas encore vécu cela jusqu'à maintenant.

En revenant au gîte, j'y trouve la Suisse qui vient d'arriver. Je croyais qu'elle cheminait avec les deux autres personnes avec qui elle se trouvait hier soir. Elle m'apprend qu'elle est seule sur la route. Florence, c'est son nom, se joint à moi pour aller visiter un musée du voisinage. En revenant, nous croisons les six Allemands qui arrivent à leur tour. Florence semble bien les connaître, car les retrouvailles sont chaleureuses. Je vais prendre une bière avec elle. C'est là qu'elle m'explique que ce sont, en fait, trois jeunes délinquants accompagnés de trois moniteurs qui les guident ici pour leur faire vivre une expérience spéciale en société. Une forme de thérapie de réhabilitation. Elle les a côtoyés durant quelques étapes antérieures, puis les a perdus de vue.



Pèlerin et son âne, à l'approche de la ville d'Astorga.

Un peu plus tard, je retrouve Antonio. Il s'était inquiété de ne pas me voir à Villadangos del Páramo et s'était informé à d'autres pèlerins si on m'avait aperçu. Je sens qu'il s'est vraiment fait du souci pour mon sort. Cela me touche beaucoup. Nous allons souper ensemble dans une mesón qu'il connaît. Florence demeure au gîte avec les Allemands, où ils feront la bouffe.

Mercredi, 28 juin

Il fait un temps splendide. L'étape d'aujourd'hui me mène à Rabanal del Camino; une distance de 21 km. Mes maux des derniers jours ont complètement disparu.

À la sortie de Santa Marina de Somoza, je vois venir vers moi deux silhouettes qui ne me semblent pas étrangères. C'est le couple d'Anglais que j'ai connu au départ de Roncevaux et que j'ai distancé à partir de Burgos. Là, je ne comprends plus rien. Ils m'expliquent qu'ils ont réalisé qu'ils manqueraient de temps pour terminer le pèlerinage jusqu'à Compostelle. Le mari doit rentrer au travail dans quelques jours. Voulant absolument visiter León et Ponferrada, ils ont pris le car, puis le train pour gagner du temps. Aujourd'hui, ils font un bout de chemin à pied mais à rebours vers Astorga, où ils prendront le train pour rentrer en Angleterre. Ils prévoient venir terminer leur pèlerinage l'an prochain.

Un peu plus loin, alors que je traverse un petit boisé qui ouvre sur un grand champ, je dois m'arrêter pour laisser passer un troupeau de moutons. Je me retrouve entouré par les bêtes qui courent partout sans me prêter attention ; j'ai failli être renversé. Tout à coup, je vois apparaître dans la cohue, une meute de chiens (quatre ou cinq) qui courent et aboient. Ce sont des chiens de berger, dressés à merveille, qui s'emploient à diriger et à rassembler les moutons. Rendues dans le champ, les bêtes se calment et se mettent à paître paisiblement. Les chiens viennent se coucher à l'ombre dans le petit boisé le long de la route que j'emprunte. J'ose même m'approcher pour en caresser un, qui se laisse faire en bon toutou docile. Mais je tenais solidement mon bourdon au cas où...

Je continue ma route. Deux kilomètres plus loin, le conducteur d'une voiture s'arrête à ma hauteur. Il s'adresse à moi en anglais, et me pose une série de questions sur mon expérience de pèlerin. Il s'agit d'un officier retraité des forces terrestres anglaises, qui œuvre actuellement pour bâtir un itinéraire et préparer la logistique d'un pèlerinage pour handicapés en fauteuil roulant, qui partiraient de Paris. Il me demande où j'ai pris la médaille que je porte à mon chapeau, la médaille de Notre-Dame de Chartes. Je suis étonné par la question, car c'est la première fois que quelqu'un s'arrête à ce détail.

L'auberge de Rabanal del Camino est superbe et bien tenue. Deux femmes, deux Anglaises, agissent comme hospitaleras. Décidément, aujourd'hui, c'est ma journée « british ». C'est aussi le premier gîte qui compte une bibliothèque. Une centaine de livres, dont quelques-uns en français. Parmi eux, je trouve une biographie de nul autre que Bertrand Du Guesclin, mon héros épique. Je ne connaissais à peu près rien du personnage. Je me délecte à lire ce livre et j'en apprend beaucoup sur l'individu et sur ses campagnes dans les régions d'Espagne que je traverse actuellement.

Florence arrive un peu plus tard, toujours seule. J'ai encore l'occasion de discuter avec elle, ce qui me permet d'en savoir un peu plus sur son expérience. Elle est sur la route de Compostelle pour essayer de voir clair dans sa relation amoureuse avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Ils vivent à Barcelone. Elle a rencontré les six Allemands il y a une dizaine de jours et, pour se sécuriser, elle a accepté de les accompagner sur le sentier. Je comprends très bien qu'une femme seule sur la route puisse avoir des craintes. Par contre, ce qui devait arriver arriva... Un des moniteurs est venu avouer à Florence qu'il se sentait attiré par elle. Mais elle, elle se sentait attirée par un autre membre du groupe ! L'éternel trio ! Voyant que la situation risquait de perturber le pèlerinage de tout le monde, elle avait décidé de continuer seule. Mais voilà que leur chemin se recoupe encore et qu'elle ne sait que faire pour rompre l'engrenage.

En bon chevalier, je lui ai offert de m'accompagner pour l'étape de demain, si cela pouvait l'aider. Me suis-je pris pour Du Guesclin ou bien est-ce que cela me faisait un petit velours de parcourir un bout de chemin en compagnie d'une jolie femme ? Elle accepte l'offre. Je lui dis que je pars très tôt et que je la réveillerai à 6 h demain matin. Mais voilà que les Allemands arrivent. Elle va les rejoindre et passe la soirée avec eux. Je pense que ça va modifier le plan.



Groupe de pèlerins à Rabanal del Camino.

J'en ris et je rejoins Antonio pour aller souper. Au restaurant, nous retrouvons cinq autres acolytes pèlerins, soit trois Français, l'Espagnol à la bourrique et un autre Espagnol que j'ai vu au gîte hier pour la première fois. Nous nous sommes tous fait photographier avec l'âne du copain, devant le restaurant. C'est le patron du lieu qui a pris une photo avec nos caméras respectives, pour que chacun ait son souvenir. C'est ce que j'appelle la photo de famille.

Jeudi, 29 juin

Lever à 6 h comme prévu. Je vais réveiller Florence, qui dort dans la couchette supérieure d'un lit superposé dans la rangée d'à côté. Je lui parle à voix basse, tout en la poussant délicatement. Elle se retourne encore tout endormie et, à ma stupéfaction, elle passe

ses deux bras autour de mon cou, m'attire vers elle et m'étreint un instant contre elle. Les paroles me manquent ; je parviens seulement à balbutier que c'est l'heure du départ. Je me dirige vers la chambre de bain pour faire ma toilette, la tête dans les nuages.



Chacun vient ajouter sa pierre au cairn de la « Cruz de Ferro ».

En sortant de la pièce, je croise Florence qui s'y dirige à son tour. Elle me manifeste sa confusion. « Quand tu m'as réveillée, me dit-elle, j'étais encore dans un demi-sommeil. Je dois t'avouer

que ma tendresse n'était pas pour toi. Je pensais que j'enlaçais Pascal. » Pascal, c'est l'Allemand qui la passionne. Elle persiste quand même à vouloir prendre la route avec moi.

Au cours de cette étape, il fallait accomplir un geste rituel qui se perpétue depuis des temps immémoriaux. Après être monté par une petite route tranquille et pittoresque jusqu'à 1 500 mètres d'altitude, on découvre la « Cruz de Ferro ». Il s'agit d'une croix de fer fixée au bout d'une longue perche de bois, plantée dans un monticule de cailloux. Un rite très ancien, christianisé avec le temps, exigeait des gens qui passaient ici d'apporter avec eux une pierre qu'ils devaient déposer sur les autres. La coutume s'est perpétuée chez les pèlerins de Compostelle et encore aujourd'hui, chacun vient ajouter sa pierre à ce cairn. Florence et moi avons respecté le rituel.

Un peu plus loin, nous nous sommes arrêtés pour manger. C'est précisément à ce moment que Pascal nous rejoint. Il est accompagné d'un des jeunes délinquants qu'il escorte. Il s'est passé quelque chose d'intense malgré le très peu de mots qui ont été échangés. Florence et Pascal semblaient mal à l'aise, mais je sentais toute l'énergie qui circulait entre ces deux êtres : c'était presque palpable. J'ai simplement dit à Florence : « Tu peux poursuivre ta route avec eux si tu le désires, je ne serai pas fâché. » Mais elle est demeurée avec moi.

La journée s'est bien passée, mais je songe à ne pas renouveler l'expérience. Le fait d'être deux à cheminer incite au dialogue. Le dialogue, c'est le contraire du silence, ce qui rend impossibles la méditation et la réflexion. Le pèlerinage devient alors davantage une question de relation humaine qu'une question de relation spirituelle avec ses forces intérieures. Je me sens dans un état émotif instable depuis les révélations de Maryse. Florence aussi se trouve dans un état émotif instable. Je n'ai vraiment pas envie de vivre une fin de pèlerinage mené par les émotions et, peut-être, par autre chose. L'esprit est prompt et la chair est faible.

Quand nous arrivons à Molinaseca, notre but d'aujourd'hui, nous nous arrêtons prendre un café et je discute avec elle. Je lui dis que je poursuivrai seul demain. Nos chemins se sépareront ici. J'ai d'ailleurs décidé dans ma tête que demain, je ferai ce qu'il faut pour ne plus avoir à rencontrer ce groupe lors des prochaines étapes. Je vais les distancer. Demain, je franchirai plus de 40 km pour aller jusqu'à Vega de Valcarce.

En début de soirée, un violent orage fait rage. J'entre dans une cabine téléphonique en face du restaurant où je mangerai ce soir. Je m'étais entendu avec Maryse pour l'appeler aujourd'hui. En plein milieu de la conversation, un violent coup de tonnerre provoque une interruption de la communication. C'est la deuxième fois que cela arrive et que ma communication téléphonique avec Maryse est coupée par la foudre. Est-ce un présage qui augure que notre séparation est irrévocable? Au moins, je suis rassuré quant au résultat de l'intervention chirurgicale qu'elle a subie. Tout s'est bien passé et elle est déjà sur pieds.

Je vais souper de nouveau avec Antonio mais, cette fois, nous sommes accompagnés de l'Espagnol rencontré hier à Rabanal del Camino. C'est un médecin-chirurgien qui est un personnage un peu spécial; il vit des expériences psychiques étonnantes. Il raconte que lorsqu'il avait 15 ans, un ami de son âge est parti en voyage et est décédé d'un accident. Au cours des trois années qui ont suivi, il a rêvé à son copain toutes les nuits. À l'âge de 18 ans, mon pèlerin-chirurgien est allé étudier loin de chez lui où il était logé dans une famille. Un jour, le fils de la famille, âgé de 12 ans, est entré en transe. Et au moyen de ce médium, son copain décédé est venu lui expliquer le pourquoi des rêves répétitifs le concernant.

Sur cette lancée, il se met à raconter avec de plus en plus d'émotion, la série d'expériences de perception extrasensorielle qu'il a vécues. Je ne comprends pas tout ce qu'il dit, car il parle vite et jusqu'à maintenant, je perds le fil de sa conversation. Je ne maîtrise pas encore assez l'espagnol. Il finit par dire: « Regarde, j'en parle et cela me fait hérisser le poil sur les bras. » Il avait les

poils raides, comme activés par de l'électricité statique. Je crois comprendre à travers ce qu'il dit qu'une entité lui parle dans ses rêves et lui prodigue des conseils pour réussir des opérations chirurgicales difficiles. C'est sidérant comme affirmation. J'en reste bouche bée.

Un peu plus tard au cours de notre entretien, lorsque la tension est redescendue, je ne sais plus à la suite de quel enchaînement, j'en suis venu à parler de ma lecture d'hier sur Bertrand Du Guesclin. Le chirurgien cesse subitement de manger, laisse tomber sa fourchette dans son assiette, et me fixe droit dans les yeux. Il a de nouveau les poils des bras hérissés et il me dit très sérieusement : « Est-il possible que ce soit toi ? Pourrais-tu être sa réincarnation ? » C'est le silence entre nous pour quelques instants. Je ne sais que répondre et la question reste en suspens.

Vendredi, 30 juin

Hier soir, au souper, j'ai prévenu Antonio de mon intention d'atteindre Vega de Valcarce ce matin. C'est le seul qui connaît mes projets. Je lui ai donné rendez-vous dans deux jours, à l'abbaye de Samos. Pour s'y rendre, il faut faire un détour de 10 km à partir de Triacastela. Je sais que les Allemands vont passer tout droit vers Sarria. Florence me l'a dit. Alors, bye, bye ! J'ai donc à parcourir 41 km aujourd'hui, 35 km demain jusqu'à Triacastela, puis 10 km de là à Samos. Antonio pourra me rattraper en faisant 3 étapes normales de 30 km chacune.

En revenant de souper vers 21 h, l'hospitalera m'a prévenu qu'il y aurait une fête à l'extérieur. L'auberge, l'une des mieux organisées du réseau de Compostelle, appartient à la mairie. Une terrasse aménagée autour d'une sorte de kiosque sert de restaurant et de bar. Les autorités municipales utilisent ce lieu pour

accueillir des visiteurs. C'était le cas hier soir. Un autocar plein de touristes était arrivé; ces gens avaient envahi le patio. Nous, les pèlerins de passage, avons été invités à nous joindre au groupe, par politesse si je peux dire.

Cela ne m'intéressait pas. Je suis monté me coucher en me disant qu'à 23 h, le tout serait terminé. Le règlement prévoit qu'à cette heure, les lumières s'éteignent et que le silence se fasse. Malgré les boulettes coupe son dans mes oreilles, les rires débridés et les exclamations de voix m'empêchaient de dormir. J'ai regardé l'heure : minuit quinze. J'en avais assez ! Je me suis levé, j'ai enfilé mon pantalon et je suis descendu dans la cour pieds et torse nus. J'ai apostrophé l'hospitalera et je lui ai baragouiné du mieux que j'ai pu en espagnol : « C'est sensé être silence depuis 23 h. Ici, maintenant, ce n'est pas un gîte de pèlerin, c'est une maison de fou. » Et sans lui laisser la chance de dire un mot, je suis retourné me coucher. J'étais en colère. Quinze minutes plus tard, tout le monde était parti.

À 6 h ce matin, je suis prêt à partir. Je descends sans bruit. En traversant la grande salle pour gagner la sortie, j'aperçois l'hospitalera assise dans un fauteuil; elle m'attendait. Toute confuse, elle m'explique qu'elle n'avait rien à voir dans la fête d'hier; elle n'est qu'une bénévoles. C'est le maire qui est responsable de ce genre d'événement. Elle me suggère de me plaindre à l'organisme régional qui gère cette portion du sentier. Je suis encore à moitié endormi, je ne sais pas quoi répondre. Je n'ai pas envie de discuter, j'ai un long bout de chemin à faire.

En arrivant à l'entrée de la ville de Ponferrada, les indications ne sont pas claires quant à la route à suivre. Dois-je aller à gauche et prendre la route qui semble contourner la ville, ou à droite vers le centre-ville ? J'opte pour le centre-ville, ce qui me permet de passer devant le vieux château fort que les Templiers ont érigé au XIII^e siècle. En fait, les deux directions sont bonnes. Mais sans le savoir, j'ai opté pour la plus longue, ce qui a eu pour effet d'ajouter au moins 8 km aux quelque 41 prévus. Une affaire de rien, une cinquantaine de kilomètres, plus 35 demain. Et vogue la galère !

Je passe par Villafranca del Bierzo au cours de l'après-midi. Normalement, c'est ici qu'aurait dû se terminer mon étape d'aujourd'hui. J'arrête quand même à l'auberge de pèlerins pour manger. Qui je retrouve là ? L'hospitalera de Molinaseca qui a fait le trajet en auto pour venir me rencontrer. Elle veut terminer la discussion concernant la fête d'hier. Je la rassure en lui disant regretter de m'être emporté. Mes reproches ne s'adressaient pas à elle. Je me suis plaint à elle parce qu'à mon arrivée, elle s'est présentée comme étant la personne responsable du lieu. Moi, le maire, je ne le connais pas. En ce qui me concerne, l'incident est clos, c'est du passé, et ce ne sera qu'une expérience de plus à raconter. Je l'embrasse et lui dis d'oublier tout ça, et je poursuis ma route. J'arrive à Vega de Valcarce à la noirceur, trempé jusqu'aux os. Il pleut depuis plus de trois heures. Mon poncho me protège de la pluie mais, à la longue, la transpiration me mouille autant. Il n'est pas question de laver mon linge. Je prends une douche chaude, ce qui me ravigote un peu. Je n'ai même pas faim. Je me couche sans demander mon reste. J'ai besoin de sommeil, car hier j'ai été stressé toute la nuit. Je dois avouer que pour la première fois, je me sens déprimé.

Samedi, 1^{er} juillet

Mes forces sont revenues. C'est donc sans inquiétude que j'entreprends les 35 km qui me mènent à Triacastela. Hier soir, j'ai parlé brièvement avec les trois Français déjà rencontrés à Rabanal del Camino. Ils étaient surpris de me voir les rejoindre.

Ce sont des marcheurs chevronnés qui parcourent de 35 à 40 km par jour depuis leur départ de France. Mais mine de rien, j'en suis rendu là moi aussi. Je m'aperçois que chacun a son rythme de marche bien particulier. Nous sommes quatre ce matin à nous rendre à Triacastela et chacun part seul. Je pars le premier, les

autres me rattrapent et me dépassent à tour de rôle dans les heures qui suivent. Les gars marchent très vite ; moi je suis plutôt lent. Cependant, eux vont s'arrêter plus souvent et plus longtemps pour se reposer. Je les rattrape alors à mon tour. Et ce jeu se répète une ou deux fois durant le trajet, ce qui fait qu'en fin de journée, nous arrivons à peu près tous en même temps.

L'étape du jour est marquée par la montée au Cebreiro. Cette ascension dure près de 4 heures. Au sommet de ces montagnes, je franchis la frontière de la Galice. Cet endroit est considéré comme un haut lieu du pèlerinage. Des pèlerins y trouvaient déjà refuge au IX^e siècle. À l'église, on conserve dans un reliquaire offert par les Rois Catholiques Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, les Saintes Espèces qui ont été l'objet d'un miracle vers l'an 1300. La légende raconte qu'un matin d'hiver, durant une forte tempête, un berger d'un village voisin était venu assister à la messe comme à chaque jour. Au moment de la consécration du pain et du vin, le célébrant, un homme de peu de foi, fit preuve de mépris à l'endroit de ce pauvre homme. Le pain est devenu alors de la vraie chair et le vin du véritable sang. On peut voir, en plus du reliquaire, le calice et la patène qui ont servi au sacrifice.

J'entre dans un établissement pour prendre un café et j'y trouve Diurcio, attablé en train de manger. Je discute quelques instants avec lui, puis nous reprenons la route ensemble. Nous nous sommes suivis pendant plus de trois heures. Je l'ai laissé prendre les devants, car il marche trop vite.

Je retrouve la bande de Français à l'auberge de Triacastela. Je vais souper avec l'un d'eux, Jacques Sechet. Rapidement, la confiance s'établit entre nous et l'amitié s'installe. Jacques est un gars qui a beaucoup voyagé. Il a fait carrière comme GO (gentil organisateur) dans les « Clubs Med » français, un peu partout à travers le monde. Il a profité de ses moments libres pour voyager. C'est ainsi qu'il a visité le Pérou et l'Amazonie, que je connais un peu.

Il me raconte avoir lui aussi croisé le père Jean de Kérantec lors d'une étape antérieure. Celui-ci lui a avoué être aussi chirurgien et parcourir les pays défavorisés pour apporter son aide. C'est tout de même étonnant que le prier de l'abbaye du Mont-Saint-Michel ne soit presque jamais chez lui. Jacques, tout comme moi, a été hypnotisé par le personnage qui l'a, lui aussi, invité à saluer le père Agustino à l'abbaye de Samos. Comme je l'ai déjà dit, Samos exige un détour de 10 km. Les deux autres Français ont décidé de filer vers Sarria tandis que Jacques viendra avec moi à Samos, davantage par curiosité que par intérêt.

Dimanche, 2 juillet

En descendant du Cebreiro hier, j'ai traversé une série de petits villages d'un autre temps : pas d'électricité, pas d'égouts, pas d'eau courante. J'ai vu les paysannes faire leur lessive dans un lavoir extérieur, qui recueille l'eau d'un ruisseau venant de la montagne. On puise l'eau potable à la même source. Le paysage est certainement ce qui ressemble le plus à ce qu'il devait être au temps des premiers pèlerins.

En sortant de Triacastela, on peut apercevoir une sorte de pyramide de roches, surmontée d'une statue qui représente un pèlerin. C'est pour commémorer la tradition selon laquelle les pèlerins de jadis, qui passaient par ici, se rendaient dans une carrière voisine où ils se chargeaient d'une pierre pesante qu'ils devaient transporter jusqu'aux fours de Castañeda situés à cinq lieues. Ces pierres étaient alors transformées en chaux pour servir à la construction de la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Atteindre Samos est une formalité. La distance étant courte, nous sommes arrivés tôt. Jacques m'a devancé, nous ne marchions

pas ensemble. L'abbaye de Samos est une construction imposante où vivent en communauté une vingtaine de moines bénédictins. Une visite guidée permet d'apprécier les différentes particularités de l'endroit. C'est aujourd'hui dimanche et nous assistons à la grand-messe de midi chantée par les moines.

Avec Jacques, j'ai rencontré le père Agustino dont avait parlé le père de Kérantec. Je sens qu'en réalité Agustino ne connaît pas vraiment Kérantec, du moins pas autant que ce dernier le prétend. Le père Agustino affirme que chaque abbaye bénédictine est indépendante l'une de l'autre et organise ses propres activités. Il trouve curieux qu'un moine du Mont-Saint-Michel se promène comme ça partout à travers le monde. Les « vrais » bénédictins, dira-t-il, ont une vie plutôt cloîtrée. Le père Agustino est plus ou moins favorable au travail de ce bénédictin pèlerin. Il croit que le père de Kérantec œuvre présentement à restaurer, sur le chemin de Compostelle, l'Ordre des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. C'est tout ce qu'il sait du personnage.

J'ai un drôle de pressentiment. Le père de Kérantec est une énigme ; on dirait un personnage à plusieurs facettes. Chaque fois que quelqu'un parle de lui, mes idées s'embrouillent. Les opinions semblent partagées sur la sincérité de cet homme étrange. Est-il possible qu'il ne soit pas celui qu'il prétend être ?

Vers 14 h, une auto arrive sur la place en face du monastère. Je reconnais l'officier anglais que j'ai rencontré il y a quelques jours avant Rabanal del Camino. J'ai dîné avec lui et Jacques au restaurant. C'est un gars intéressant. En plus de l'organisation du pèlerinage pour les handicapés, il travaille à un projet d'aide humanitaire pour la Tchétchénie. Il nous remet à chacun sa carte de visite et nous invite à venir le voir en Angleterre. Outre sa résidence principale, il possède une seconde maison qu'il se propose de mettre à notre disposition le cas échéant.

Un peu plus tard, Antonio arrive sur la place à son tour. Je suis content de le revoir. Comme prévu, les Allemands et Florence sont allés directement vers Sarria sans faire le détour par Samos.

À 20 h, les pères invitent les pèlerins du jour à venir assister aux Vêpres. La cérémonie a lieu dans une petite chapelle spéciale. Seuls les moines et les pèlerins sont présents; personne d'autre n'est invité. C'est une très belle cérémonie, rehaussée de chants grégoriens.

Lundi, 3 juillet

L'orage bat son plein. Pendant une heure et demie, je marche sous la pluie en direction de Portomarin. Je suis seul. Mes deux compagnons vont partir un peu plus tard. Le hasard fait que nous nous retrouvons tous les trois à l'entrée d'un petit village. Nous nous arrêtons pour manger chez des habitants qu'Antonio connaît. Son expérience de la route de Compostelle nous fait profiter de contacts privilégiés avec des gens du pays.

De retour sur la route, je perds rapidement de vue Jacques et Antonio, qui marchent plus vite que moi. Quelques heures plus tard, je les retrouve en train de se reposer. Moi, étant donné que je vais bien, je continue et j'arrive le premier à Portomarin. Jacques arrive 15 minutes plus tard mais Antonio retarde. Il arrive finalement et me semble fatigué. J'ai l'impression que depuis quelques jours, il est moins en forme.

La ville actuelle de Portomarin, érigée sur les collines d'une des berges du Rio Miño, est de construction toute récente. Le village médiéval qui s'étendait sur les deux rives de la rivière a été complètement submergé en 1962 par le lac artificiel créé par la construction d'un barrage. On avait cependant pris soin de sauver les principaux monuments du patrimoine en les démontant pierre par pierre pour les remonter ensuite dans la ville neuve. C'est le cas de la belle église romane qui était à l'époque le temple fortifié

de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le soir, nous assistons à la célébration de la messe, ce qui nous permet d'admirer le magnifique portail occidental où figure un Christ tout en majesté, entouré des 24 vieillards musiciens de l'Apocalypse.

Le gîte de Portomarin est constitué de deux immenses bâtiments très bien aménagés. Il peut accueillir plus de deux cents pèlerins dans de grands dortoirs. Comme nous sommes arrivés tôt, Jacques, Antonio et moi avons pu bénéficier d'une chambrette à part, qui ne compte que deux lits superposés.

Pour commémorer l'ancienne coutume qui consistait à remettre un document de reconnaissance, la « Compostella », aux pèlerins qui avaient réussi le pèlerinage, l'évêché de Compostelle remet un document semblable à tout pèlerin moderne qui a marché au moins 100 km. Voilà le pourquoi de l'affluence à Portomarin. C'est une multitude qui entreprend son pèlerinage d'ici, car elle n'est qu'à 100 km de Compostelle.

Cela provoque du remue-ménage dans la place. Arrivent des groupes de toutes sortes : jeunes ou vieux, à pied ou à bicyclette, la plupart appuyés par une équipe d'accompagnateurs qui les suivent avec des véhicules pour transporter leur matériel et pour prodiguer les soins nécessaires. C'est sûr que cela dérange le rythme de ceux qui, comme moi et mes compagnons, sommes déjà sur le chemin depuis plusieurs semaines. Mais je comprends l'enthousiasme de toutes ces personnes qui vont partir demain. Je ressentais la même euphorie en face de la Tour Saint-Jacques, à Paris, il y a deux mois.

Je conçois que la qualité de l'expérience que peut retirer un pèlerin de son aventure, ne dépend pas de la distance qu'il a parcourue. Tout dépend de l'esprit dans lequel il le fait et d'une foule d'autres facteurs, que seul l'intéressé peut apprécier au fur et à mesure de sa prise de conscience.

Mardi, 4 juillet

Pour cette étape, entre Portomarin et Palas de Rey, il n'y a qu'une distance de 25 km à parcourir. Il n'y a rien de spécial sur ce trajet sauf que, comme c'est le cas depuis quelques jours, je traverse une série de petits villages typiques de la Galice. On sent l'influence celtique dans cette région. J'ai vu notamment de curieuses maisons de pierres sèches couvertes de chaume, qui sont une survivance des huttes celtiques. Il existe aussi, à la sortie d'un petit village, les vestiges d'un camp préhistorique de la même époque. C'est ce que les archéologues appellent un « castrum ».

J'ai eu l'occasion, évidemment, de discuter longuement avec Jacques Sechet, ce qui m'a permis de mieux le connaître. Une des premières questions que les pèlerins se posent entre eux est la suivante : « Qu'est-ce qui t'a incité à entreprendre cette aventure ? » Jacques m'a répondu : « C'est un rêve que j'ai fait une nuit » Plusieurs pèlerins ont cette réponse quand on leur pose la question. C'est surprenant. On serait porté à imaginer que la majorité prend la route pour remplir une promesse, pour demander une faveur ou simplement pour profiter d'un moment de réflexion suite à des épreuves de la vie.

Moi, mon rêve m'a poussé à partir à la quête de l'absolu. J'ai choisi comme moyen d'accomplissement ce pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, mais cela aurait pu être bien autre chose. Ce long et dur périple à pied est pour moi un artifice pour tromper mon intellect, afin qu'il lâche prise et laisse mon subconscient faire le vrai voyage : celui qui me conduit au plus profond de mon être pour trouver le vrai Denis LeBlanc et le monde spirituel qu'il habite.

Selon moi, je l'avoue, ce paradis caché n'est pas un endroit physique. C'est un état de conscience, une autre façon de voir la création. Pour parvenir à cet état de conscience, cela exige de développer sa sensibilité, sa capacité de percevoir au-delà des

apparences. Un pèlerinage comme celui que je suis en train d'accomplir est un excellent exercice pour développer cette sensibilité qui permet de plus en plus de palper le sacré. Le résultat, j'insiste, n'est pas proportionnel à la distance parcourue. Chacun obtient un résultat qui lui est propre, selon ce qu'il est. Tout cela est très abstrait et il est difficile pour moi de traduire ces états d'âme.

J'arrive à Palas de Rey, accompagné de Jacques avec qui je marche depuis quelques heures. Il a ralenti le pas pour se mettre à mon rythme. C'est vraiment un gars qui me plaît. La ville n'a rien de particulier. Le gîte n'ouvre qu'à 15 h, ce qui nous permet de flâner et de prendre une bière. Nous étions les premiers arrivés, mais le dortoir s'est vite rempli avec l'arrivée d'une quarantaine de personnes.

Mercredi, 5 juillet

Hier après-midi, à Palas de Rey, j'ai cherché une boutique pour acheter un petit foulard de coton. Dans un gîte précédant, j'ai perdu celui que je portais habituellement autour du cou pour me protéger des rayons du soleil. Cela n'a pas été facile, mais j'ai trouvé. J'ai soupé ensuite avec Jacques dans un restaurant près de l'auberge. Au menu... du poulpe ! C'est effectivement un mets traditionnel ici, en Galice. Je n'en avais jamais mangé et comme j'aime goûter des nouveautés, je ne me suis pas fait prier. Tout simplement délicieux ! J'ai pensé à Maryse qui a horreur des fruits de mer. Je me souviendrai toujours de notre voyage en Guadeloupe où, lors d'un banquet, on nous avait servi des langoustines géantes. Maryse avait jeûné jusqu'au lendemain, car il n'y avait rien d'autre au menu.

Il y a une ombre au tableau de cette journée. Hier soir, Antonio ne nous a jamais rejoints au gîte de Palas de Rey. J'ai un mauvais pressentiment. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux. Peut-être a-t-il seulement décidé de s'arrêter plus tôt ou plus loin ? Nous n'avons aucun moyen de vérifier quoi que ce soit.

Jacques me raconte des choses fantastiques. Il m'avoue que depuis quelque temps, il s'est découvert un don pour guérir par l'imposition des mains. Il constate que cela ne fonctionne pas toujours et ne peut pas expliquer pourquoi. Il a rencontré, plus tôt sur la route de Compostelle, quelques personnes qui possèdent la même faculté. On lui a communiqué les coordonnées d'une association française de magnétiseurs dont le siège social se trouve dans la région de Toulouse. Il compte contacter ces gens pour éventuellement les rencontrer. Il veut discuter avec eux afin d'acquérir des renseignements susceptibles de l'aider à améliorer sa technique et, par le fait même, obtenir de meilleurs résultats.

Il me raconte aussi que dans le patelin où il a vécu son enfance, il y avait un vieil homme qui faisait office de guérisseur et à qui on prêtait des qualités de divination.

Les gens du village consultaient ce devin, dont le père de mon compagnon, à l'occasion. Jacques ne prenait pas ces pratiques trop au sérieux. Il a changé d'idée depuis, car à l'âge de 17 ans, le devin lui a prédit avec beaucoup de précision une série d'événements le concernant et qui se sont tous produits. Il lui avait prédit, entre autres, qu'il se marierait et que son épouse perdrait la vie dans un accident d'auto. C'est exactement ce qui s'est passé. Il lui avait aussi annoncé qu'il contracterait un deuxième mariage avec une femme d'origine asiatique mais que cela se solderait par un divorce. Jacques est divorcé depuis quelques années d'une Chinoise.

On a beau être sceptique, certaines choses bien étranges ne sont pas toujours faciles à expliquer. Cette route de Compostelle, témoin de miracles à profusion et érigée sur les bases de récits

fantastiques, en est l'exemple le plus probant. Comment comprendre la magie qui s'opère ici depuis plus de 1 000 ans ?

À Arzua, il y a deux auberges de pèlerins. L'une à quelques kilomètres avant l'entrée de la ville et l'autre, à la sortie. Nous nous rendons à la seconde. Hélas, même si le dortoir peut recevoir une centaine de personnes, le lieu n'est pas propre et les installations sanitaires laissent plutôt à désirer.

Judi, 6 juillet

Aujourd'hui, l'avant-dernière étape vers Saint-Jacques-de-Compostelle me mènera jusqu'à Monte de Gozo. Jacques et moi avons décidé de terminer le pèlerinage ensemble. Donc, aujourd'hui et demain, nous marcherons côte à côte.

Autrefois, le pèlerin choisissait comme dernier relais la ville de Lavacolla, à une quinzaine de kilomètres avant d'arriver à Compostelle. À cet endroit, il devait procéder à des ablutions complètes avant de se présenter, le lendemain, devant saint Jacques. Il faut comprendre qu'à l'époque, le voyageur ne disposait pas des mêmes facilités hygiéniques que nous. Il arrivait plutôt crasseux. Lavacolla abrite l'aéroport international qui accommode le flot de pèlerins qui affluent sans arrêt. C'est préférable de passer son chemin.

Aujourd'hui, le lieu de ralliement des pèlerins, avant d'entrer à Compostelle, est Monte de Gozo. Les autorités y ont aménagé un super site d'hébergement. À première vue, cela ressemble à un camp militaire : un immense domaine tout clôturé à l'intérieur duquel sont alignés des dizaines de dortoirs, qui peuvent accueillir plus de 2 000 personnes. On se présente à un comptoir comme dans un grand hôtel et on s'enregistre. On nous remet une clé avec un carton qui affiche le numéro de l'unité et celui de la chambre qui nous est désignée. C'est entièrement gratuit.



Mon ami Jacques Sechet alors que nous traversons une forêt.

Une fois installés, Jacques se rend compte qu'il a oublié, au gîte précédent à Arzua, le cahier dans lequel il tient son journal de voyage depuis son départ du Puy. Il est 17 h, que faire ? Trente-deux kilomètres, ce n'est quand même pas si loin, peut-être peut-il s'y rendre par autobus ? Nous allons nous informer au bureau d'admission. La solution qui s'impose pour Jacques, c'est de prendre un taxi jusqu'à Compostelle, il n'y a que 5 km, puis ensuite l'autocar jusqu'à Arzua. C'est ce qu'il a décidé de faire.

En attendant son retour, je visite le site. C'est très grand. Il y a un bâtiment uniquement réservé à la restauration, où plus de 500 personnes peuvent manger. De l'autre côté de la rue, un immense bar-café prend place. Plus loin, une série de boutiques offre tout ce que peuvent désirer pèlerins et touristes. Ici, c'est difficile de faire la différence entre les deux.



Sur le Mont de la Joie, statues géantes de pèlerins extasiés qui pointent du doigt vers la ville de Compostelle.

Le long d'une route, j'aperçois au loin, à près d'un kilomètre, une colline au sommet de laquelle je crois distinguer trois grandes statues. Cela m'intrigue et comme j'ai du temps pour flâner, je sors du camp et je me dirige vers cet endroit. Plus je m'approche et plus je m'interroge. Ne serait ce pas là le fameux Mont de la Joie ? Je me souviens, tout à coup, que le nom de l'endroit où je suis, Monte de Gozo, se traduit en français par le « Mont de la Joie ». Selon l'histoire médiévale, c'était ici que les pèlerins apercevaient pour la première fois les clochers de la cathédrale Saint-Jacques-de-Compostelle. Il semble qu'une course se faisait entre eux pour être le premier à atteindre le sommet afin de contempler la scène, la vision du but si longtemps recherché.



Vue générale de la cathédrale Saint-Jacques-de-Compostelle.

Je ne me suis pas trompé. Au sommet de la colline, les trois statues géantes représentent trois pèlerins extasiés qui pointent du doigt vers la ville. Je peux distinguer au centre du paysage, à l'arrière des grues qui encerclent un grand chantier de construction, trois des clochers de la cathédrale. J'y serai demain matin

avant 10h. C'est curieux, car je ne ressens aucune exaltation. D'ailleurs, mon pèlerinage ne se termine pas à Compostelle. Comme plusieurs de mes prédécesseurs, je vais poursuivre le périple jusqu'à Finisterre.

De retour au lieu d'hébergement, je trouve deux occupants supplémentaires dans notre chambre. Jacques arrive quelques instants plus tard très heureux d'avoir retrouvé son livre de bord.

Vendredi, 7 juillet

Avant de partir, j'amène Jacques sur la petite colline où je suis allé hier, pour partager avec lui ce moment mémorable et prendre aussi quelques photos.

À l'entrée de la ville, nous rejoignons un Américain et sa compagne que nous avons rencontrés sur la route quelques jours plus tôt. Ils ne fréquentent pas les auberges. Ils font du camping beau temps, mauvais temps. Il faut le faire. Je me suis arrêté dans une papeterie pour me procurer un petit cylindre de plastique pour protéger et conserver précieusement la Compostella qu'on me remettra dans quelques instants. Nous arrivons à la cathédrale par la Via Sacra, une petite rue par où arrivaient également les pèlerins d'antan.

À 10h pile, nous nous présentons à l'adresse prévue, à l'évêché, où un préposé enregistre les pèlerins qui arrivent. Après avoir vérifié les documents d'accréditation dûment tamponnés, il remet à chacun la Compostella, qui atteste de la réussite du pèlerinage, commémorant ainsi la tradition du Moyen Âge. Le document ne signifie rien en soi, mais c'est un beau souvenir.

Nous repérons ensuite, à côté de la cathédrale, une maison de chambres dont nous avons obtenu l'adresse sur une carte

d'affaire au gîte d'Arzua: l'hospetaje Fonseca. L'endroit est très convenable et pas trop cher, compte tenu de sa proximité avec la cathédrale. C'est 3 000 pesetas, soit environ 35 \$. Si on divise par deux, ce n'est pas dispendieux. Nous y laissons nos sacs à dos, ce qui nous permet de vaquer librement à nos occupations. L'hôtesse accepte même que j'y laisse des choses en consigne durant mes trois jours de randonnée vers Finisterre. Ceci me permettra d'alléger ma charge.

Il est encore tôt le matin, la foule quotidienne des touristes n'est pas encore arrivée. C'est le moment idéal pour visiter et procéder au rituel prescrit ! Tout d'abord, nous faisons une fois le tour extérieur de l'édifice pour bien nous imprégner du lieu. Nous gravissons ensuite le grand escalier qui mène à l'entrée principale. Après avoir franchi la première porte, nous nous retrouvons émerveillés, devant le Portail de la Gloire où on aperçoit, sculpté dans le tympan, le Christ en majesté flanqué de ses apôtres. En dessous du Christ, au sommet d'une grande colonne, saint Jacques le Majeur, le maître de céans, accueille le pèlerin. Celui-ci vient saluer l'apôtre en appuyant ses doigts sur la colonne qui porte la statue. On peut voir dans la pierre les trous creusés par les millions de doigts qui ont accompli ce rituel. J'ajoute mon empreinte aux autres.

Derrière cette colonne, du côté de la nef, se trouve au niveau du sol, une autre sculpture qui représente Maître Mateo, celui à qui on attribue la conception du Portail de la Gloire. Il est dit que si le pèlerin veut s'en retourner chez lui intelligent, il doit frapper son front sur celui de Maître Mateo. La tête de la statue est à peu près au niveau de ma taille. Il me suffit de me pencher un peu pour accomplir le geste. J'entre ensuite dans la nef et je descends l'allée centrale, face au maître-autel. Celui-ci est surmonté d'un buste colossal de saint Jacques. Je suis en mesure d'apprécier la grandeur et la richesse dans tous ses aspects. Tout est recouvert de feuilles d'or.



Le Portail de la Gloire.



Le maître-autel de la cathédrale.

Après avoir contourné l'autel par la gauche, j'accède à un petit escalier qui descend dans la crypte directement sous l'autel. C'est là que je peux m'agenouiller et prier quelques instants sur le tombeau de saint Jacques. Je suis impressionné encore une fois par la richesse. Le sarcophage me semble être en or massif. Je ferme les yeux et je fais le vide en moi. Je dois avouer que je ne

ressens rien de particulier. L'important du pèlerinage pour moi sera l'ensemble de tout ce que j'aurai vécu, c'est-à-dire la préparation, la marche elle-même durant deux mois et demi puis ce qui suivra à mon retour. Le tombeau de saint Jacques comme tel revêt quand même une grande importance, en ce sens qu'il est le catalyseur qui aura permis la réaction chimique, si je peux m'exprimer ainsi.

Je sors de la crypte par le côté droit de l'autel et, de là, un autre petit escalier m'amène au niveau du buste de saint Jacques, dont je viens de parler. J'arrive derrière la statue dorée. Là, le pèlerin doit donner l'accolade à l'Apôtre. Il s'agit en fait de placer ses mains sur les épaules géantes près du cou et de se blottir contre la représentation du saint dans un élan de tendresse et d'affection. Ce simple geste me fait vibrer curieusement.

Jacques et moi parcourons ensuite l'intérieur de l'église. C'est un monument magnifique. Selon mon habitude, je marche lentement en tentant de percevoir les vibrations. Je ne ressens rien de particulier jusqu'au moment où nous entrons dans une petite chapelle située à l'extrémité du bras nord du transept. Elle est dédiée à la Vierge. Il faut gravir deux escaliers avant d'atteindre l'entrée. En franchissant le portail, j'ai une perception immédiate d'un changement de température. Il y a comme de l'électricité dans l'air, j'ai les poils des bras hérissés. Je m'assois et je perds complètement la notion du temps. Je serais demeuré ici longtemps, comme ça, en méditation. Je ne peux expliquer ce qui se passe. Est-ce mon imagination ou est-ce vraiment le lieu qui dégage quelque chose de particulier ? Je ne saurais dire. Quand je reviens à moi, Jacques n'est plus à mes côtés. Je le retrouve un peu plus loin dans l'église.

À midi, nous assistons à la messe des pèlerins. Durant l'office, le célébrant souhaite la bienvenue à ceux à qui on a remis la Compostella ce matin. Il nous recommande aux prières des fidèles présents. Il ne donne pas les noms. Il se contente de mentionner le pays d'origine et le point de départ de chacun. Puis, il nous donne une bénédiction spéciale. C'est l'occasion pour moi de

prier pour toutes les personnes qui m'ont accueilli (j'avais écrit leur nom dans un petit carnet) et pour toutes celles que j'aime. J'ai souhaité aussi que tout s'arrange pour le mieux avec Maryse.

À la fin de la messe, nous avons eu le privilège de voir fonctionner le « Botafumeiro », le plus grand encensoir au monde, que l'on utilise ici dans des occasions très exceptionnelles ou lors des grandes fêtes religieuses. Cet objet liturgique est de taille imposante et doit être très lourd. On l'attache à un câble de quatre ou cinq centimètres de diamètre, qui est passé dans un anneau fixé à 40 mètres plus haut, au sommet de la voûte de la cathédrale, à la croisée du transept. L'autre extrémité du câble, qui redescend jusqu'au sol, se divise en six ou huit câbles plus petits dont se saisissent autant de paires de bras forts. En tirant sur les petits câbles, les préposés soulèvent l'encensoir d'environ un mètre. En continuant d'exercer des tractions de la façon voulue, ils parviennent ainsi à donner à l'encensoir un mouvement de pendule. C'est très impressionnant de voir cette masse se balancer au bout de 40 mètres de câble à un point où elle vient près de toucher la voûte d'un côté et de l'autre. Je ne sais pourquoi on a utilisé le « Botafumeiro » aujourd'hui. Aucune circonstance ne semblait nécessiter l'exercice. À la sortie de l'église, une rumeur courait parmi la foule que des pèlerins japonais avaient versé une aumône appréciable pour pouvoir assister au spectacle. Tant mieux, cela en valait le coût !

Je profite de l'après-midi pour régler quelques petites choses. D'abord, je me rends à l'office du tourisme pour me procurer des cartes et obtenir des informations sur la façon d'aller à Finistère. J'y rencontre Monsieur Ballesteros, qui m'avait été recommandé par la Société des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ce monsieur, qui parle très bien français, prend le temps de me renseigner malgré l'affluence des touristes qui viennent le consulter. Il me montre les trois itinéraires possibles mais ne peut m'éclairer quant aux ressources pour faire le trajet à pied. De Compostelle à Finistère, il n'y a pas d'infrastructure spéciale pour les pèlerins. Les gens qui poussent leur pèlerinage jusque là

y vont par autocar. Le long des quelque 100 kilomètres qui séparent les deux villes, il n'existe que quelques petites villes et villages où les possibilités d'hébergement sont plutôt rares.

Pour avoir plus de précisions, je décide d'aller consulter mes collègues de la police nationale. Je suis très bien accueilli et, après réflexion, je conviens que le mieux sera de m'y rendre en trois jours, en faisant étape à Santa Comba, puis à Dumbria pour ensuite atteindre finalement Finisterre. Ces trois marches quotidiennes me feront parcourir respectivement 33 km, 33km et 24 km. On m'avait proposé aussi un itinéraire plus pittoresque qui longe continuellement la mer. Mais ce serait plus long, soit 125 km, ce qui aurait nécessité une journée supplémentaire. J'ai hâte d'en terminer et, de plus, j'ai rendez-vous avec Dominique Prost le 11 juillet.

Comme je suis arrivé à Compostelle plus tôt que prévu et que je suis pressé de rentrer chez-moi, je me rends chez Iberia pour modifier la réservation que j'ai sur un vol de retour prévu le 26 juillet. Je savais au départ que pour procéder à une telle modification, je devrais encourir des frais de 125\$. Je demande à la préposée s'il était possible de me dispenser de cette pénalité, compte tenu que je suis un pèlerin parti à pied de Paris depuis deux mois et demi et pour qui il était quasi impossible de prévoir exactement la date du retour. Elle consulte son patron qui accepte la dispense sans autres explications. Merci à Iberia pour sa compréhension ! Ça ne semble pas grand-chose, mais dans la situation où je suis, cette gratitude fait œuvre de symbole et cela vaut la peine de le signaler. Je fixe mon retour au jeudi 20 juillet, et je m'assure du privilège de pouvoir à nouveau modifier la date de mon départ, sans pénalité, si les événements le nécessitaient. J'avais initialement fixé mon retour au 26 juillet, car ceci m'aurait permis d'assister, dans la semaine précédente, aux activités préparatoires à la fête de saint Jacques, le 25 juillet. Mais je n'ai ni les moyens, ni l'énergie pour prolonger plus longtemps mon séjour en Espagne.

Vers 17 h, je téléphone à Maryse pour lui signaler mon arrivée plus hâtive que prévu. Sa convalescence se poursuit normalement ; elle estime que l'opération est une réussite totale. J'en suis très content. Elle m'informe que Radio-Canada souhaiterait procéder à la dernière conversation pour « Montréal-Express » aujourd'hui même, jour de mon arrivée à Compostelle. Je communique avec l'animateur et nous procédons à l'enregistrement.

En fin de journée, Jacques et moi nous promenons sur la grande place de la cathédrale quand nous apercevons le couple d'Américains de ce matin. Ils attendent devant l'entrée du grand hôtel qui donne sur la place. Cet hôtel à cinq étoiles était, à la fin du Moyen Âge, un lieu d'hébergement important pour les pèlerins. Il a été construit à cet effet sous les ordres des souverains catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. C'est pourquoi, encore aujourd'hui, il porte le nom d'Hostal de los Reyes Católicos ».

En souvenir de la vocation originelle de l'édifice, les propriétaires actuels offrent gratuitement le repas du soir aux dix premiers pèlerins qui se présentent quotidiennement, munis de leur Compostella. Ce soir, nous sommes cinq à nous prévaloir de ce privilège. N'allez pas penser cependant que nous sommes reçus dans la grande salle à manger. On nous amène plutôt par une petite porte latérale qui conduit aux cuisines. C'est sur une table, aménagée dans un coin, qu'un des garçons de service nous propose un repas des plus conventionnels. Jacques et moi nous nous regardons et, d'un signe du coin de l'œil, sans prononcer un mot, nous convenons de nous retirer et de laisser tomber la politesse. Nous nous excusons et nous sortons. Comme nos chemins se séparent demain matin, nous préférons aller souper seuls dans un bon restaurant, dans une ambiance plus propice aux adieux.

Samedi, 8 juillet

J'aurais cru que la nuit aurait été pénible, puisque nous sommes logés à côté de la cathédrale. Toute la soirée, on entendait les voix des nombreux passants et le bruit des autos. On pouvait prévoir que cela durerait une partie de la nuit. Néanmoins, vers 23 h, le calme s'est fait et j'ai pu dormir un bon coup avant d'être réveillé vers 5 h par le tonnerre d'un orage éclatant.

Vers 6 h 30, le plus fort de la tempête est passé. Bien qu'il pleuve encore, je prends la route après avoir salué Jacques pour la dernière fois. Quinze minutes me suffisent pour sortir de la ville. Tout de suite, c'est la campagne. La circulation automobile est à peu près inexistante. La topographie est montagneuse. Ça monte et ça descend. En fait, de Compostelle à Santa Comba, ça monte plus que ça descend. La pluie s'arrête, mais j'ai droit à deux autres orages au cours du trajet.

L'étape est différente de ce à quoi je m'étais habitué ces derniers temps. Cela ressemble plus à ce qui se passait en France : je me retrouve seul de nouveau et je dois suivre continuellement le bord de la route. Cependant, côté hébergement, ce sera l'hôtel. Contrairement à ce qui figure sur la carte routière, il existe, le long du trajet, une succession de petits villages où il m'est possible d'arrêter au besoin pour prendre un café ou casser la croûte. L'étape s'est très bien déroulée.

En arrivant à Santa Comba, je tente de repérer un petit hôtel intéressant, mais je ne trouve rien. Je décide donc, encore une fois, de m'en remettre à la sollicitude de mes collègues de la police. Je me présente à la gendarmerie locale, la Gardia Civil. L'officier de service se montre prévenant et me donne l'adresse d'un restaurant où, me dit-il, la patronne a quelques chambres à louer. Je m'y rends illico. La dame est affairée derrière son bar et, sans me prêter plus d'attention que nécessaire, me répond que c'est complet.

Je reste un peu figé par le ton sec de sa réponse et je suis sceptique quant à sa véracité. J'ai l'impression qu'on me prend pour un itinérant qui demande la charité. Je ne me démonte pas. Je m'assois et je commande une bière. Au bout de quelques minutes, je réussis enfin à capter son attention. Je lui explique en détail mon statut et lui signifie que j'ai été recommandé par la Gardia Civil. Son attitude change subitement. Sa voix devient mielleuse et elle se met à me traiter aux petits soins. Elle me dit de ne plus m'inquiéter et que tout s'arrangera. Et de fait, elle m'offre une chambre, la plus belle chambre dans laquelle j'ai dormi depuis mon départ de Paris. J'en profite pour souper à la salle à manger du restaurant : tout cela pour un prix de faveur : 1 600 pesetas soit moins de 20 \$, tout compris.

J'aimerais préciser la raison pour laquelle plusieurs pèlerins du Moyen Âge tenaient à terminer leur pèlerinage à Finisterre. Pour bien comprendre, il faut regarder attentivement la carte géographique de l'Espagne et repérer ce fameux Cap Finisterre, qui est le point extrême de la péninsule la plus occidentale de la Galice. Sur la carte, cette péninsule prend la forme d'une espèce de nez crochu qui s'avance dans la mer. Sur le terrain, ce bout de nez est une presqu'île montagneuse d'environ deux kilomètres de circonférence. La ville de Finisterre se situe dans la baie, du côté est du bras de terre qui relie la presqu'île au continent.

Il faut voir qu'avant le XV^e ou le XVI^e siècle, les navigateurs européens n'avaient pas encore vogué jusqu'au Nouveau Monde. Cap Finisterre était donc le bout du monde connu, la fin des terres en quelque sorte. Le but ultime du pèlerin était de monter au sommet de la montagne au centre de la presqu'île et d'assister au coucher du soleil sur la mer. Voir le soleil se coucher au bout du monde était un signe déterminant : cela symbolisait la mort du vieil homme en lui.

Et, contrairement au pèlerin d'aujourd'hui, celui d'autrefois n'avait parcouru que la moitié de la route en arrivant à ce point. Les riches pouvaient retourner en bateau, mais la grande majorité s'en retournait à pied. Le long du chemin de retour, tous les

matins le pèlerin voyait désormais le soleil se lever à l'est, ce qui signifiait pour lui la naissance de l'homme nouveau qu'il était en train de devenir.

C'est animé de ces pensées que j'ai voulu, moi aussi, me rendre à Finistère, à tout le moins pour voir le coucher de soleil sur la montagne. Pour le voyage de retour à pied, je penserai à cette éventualité une autre fois.

Dimanche, 9 juillet

J'avais prévenu la patronne du café que je quitterais très tôt. Elle m'a laissé la clé pour que je puisse sortir. Je pars vers 6 h 30, encore une fois sous la pluie. C'est dimanche matin, il fait encore nuit et il n'y a pas âme qui vive sur la rue. La pluie diminue et la brume s'installe. Je suis dans un véritable paysage d'outre-tombe.

Il est agréable de marcher seul, sur cette route abandonnée, un dimanche matin. Le jour qui se lève me révèle une campagne qui ressemble fort à la nôtre au Québec. Je ne me sens pas dépaysé dans cette contrée. J'ai comme l'impression d'y avoir déjà vécu. Les gens cependant ne m'attirent pas. Ils semblent très méfiants vis-à-vis des étrangers. Il est vrai qu'ici, entre Compostelle et Finistère, les touristes ne s'arrêtent pas. À plus forte raison sur la route que j'emprunte, car ils vont plutôt prendre la route le long de la mer. Les Galiciens me font beaucoup penser aux Basques des Pyrénées. Ce sont des peuples qui ont chacun leur homogénéité. Chacun possède sa propre langue et sa propre culture, dont on ignore les origines. L'étranger doit avoir la patience de gagner leur confiance pour entamer la conversation.

L'exemple que j'ai donné hier, en ce qui concerne la dame du café, illustre bien cela. La même chose s'est produit cet après-midi quand je suis arrivé à Dumbria. Tout d'abord, où sont les

gens ? Il n'y a personne sur la rue. Le premier café que je rencontre est fermé. Je finis par croiser deux personnes à qui je m'informe de la possibilité de trouver une auberge. Elles passent leur chemin sans même me regarder, comme si j'étais un fantôme invisible. Finalement, un vieux monsieur me conseille d'aller chez une dame qui loue des chambres.

Cette dernière prétend qu'elle n'a rien pour le moment et me réfère à un restaurant un peu plus loin. Là, c'est la même chose, le tenancier me dit que toutes les chambres sont louées à long terme à des ouvriers saisonniers. J'ai vraiment l'impression qu'on me considère comme un sans-le-sou et qu'on préfère m'ignorer. Que faire ? Il n'y a pas de curé résidant auprès de qui j'aurais sans doute pu trouver une oreille plus attentive. Il n'y a pas non plus de caserne de la Gardia Civil.

Après avoir perdu près d'une heure à tourner en rond, je n'ai d'autre choix que de poursuivre ma route jusqu'à la ville voisine, Cée, à 10 kilomètres. Au lieu de parcourir 32 kilomètres, j'en marcherai 42. Cela m'est égal maintenant, je suis habitué. Je comprends maintenant qu'il est bon que mon ami Dominique Prost n'ait pas été en mesure de venir entreprendre avec moi ces trois derniers jours de marche. Je crois sincèrement qu'il n'aurait pas eu la force nécessaire.

Cée est un port de pêche dans le fond d'une baie. Comme il existe quelques belles plages dans les environs, les touristes affluent, donc on trouve plusieurs petits hôtels. En entrant dans la ville, j'en repère un dont le prix d'une chambre me convient. Mais, là encore, je rencontre la méfiance. La réceptionniste exige que je lui remette mon passeport, qu'elle me rendra demain matin à mon départ. Je trouve cette requête ridicule. Jamais un hôtelier ne m'a fait une telle demande. Il est normal de présenter son passeport pour s'identifier, mais de là à le confier à une personne qui n'est pas en autorité. C'en est trop. Il n'y a rien à faire, on préfère perdre un client plutôt que de déroger à cette procédure. Un demi kilomètre plus loin, je trouve quelque chose d'aussi intéressant. Le patron est moins pointilleux et c'est moins cher.

Malgré la distance, l'étape s'est bien passée. Aujourd'hui, contrairement à hier, ça descendait. J'ai pu me baigner les pieds dans des rivières au moins à trois reprises. En cours de route, il m'est venu à l'esprit une idée plutôt farfelue. Mes compatriotes se souviendront sans doute qu'au cours de l'été 1995, un conflit a surgi entre nos pêcheurs de la côte Atlantique et leurs homologues espagnols, notamment ceux de la Galice. C'est ce qu'on a appelé « la guerre du flétan ». Je me rappelle qu'avant mon départ en mai, les invectives pleuvaient d'un côté comme de l'autre et le débat avait été porté devant les instances internationales.

Quand j'ai quitté Roncevaux et que des pèlerins espagnols se sont rendu compte que j'étais Canadien, un sourire amusé est apparu sur les lèvres de plusieurs. Certains ont commencé à me surnommer avec un brin de malice « el fletan ». Mi-farceurs, mi-sérieux, quelques-uns m'ont même mis en garde de manifester ouvertement mon origine ethnique quand je serais en Galicie. On semblait se méfier du caractère suspicieux des Galiciens à mon égard. Ces paroles me sont entrées par une oreille et sont ressorties par l'autre.

La folie qui m'a traversé l'esprit aujourd'hui est en lien direct avec cette histoire. Je me suis souvenu qu'au Moyen Âge, des pèlerins revenaient à leur point d'origine en s'embarquant sur des navires marchands qui partaient des côtes galiciennes, en direction de tous les grands ports d'Europe. Alors si des pêcheurs galiciens viennent en 1995 tendre leurs filets près des côtes canadiennes, serait-il possible de me faire rapatrier au pays par un de leurs bateaux, quitte à me faire transborder sur un chalutier canadien en pleine mer ? Si je réussissais ce coup-là, ce serait le summum de mon aventure. Je vais voir demain, quand j'arriverai à Finistère, ce qu'il me sera possible de faire.

Lundi, 10 juillet

Ce matin, rien ne me presse puisqu'il ne me reste que 15 kilomètres avant d'atteindre mon but. C'est l'affaire de trois heures et demie de marche. Je suis parti de Cée à 8 h. Pour la première fois depuis plusieurs jours, il fait soleil. Soudain, sur mon parcours, je ressens un très grand calme, puis mon corps est subitement traversé par ce qui ressemble à une décharge électrique. Je m'en trouve vivifié. Est-ce le lieu qui est chargé d'énergie ou est-ce l'euphorie de la satisfaction d'atteindre mon but ? Je ne sais pas vraiment ce qui se passe. La dernière fois que j'ai ressenti une chose semblable, c'était il y a plusieurs années alors que j'étais sur un bateau en direction de l'île de Taquile, en plein milieu du lac Titicaca, dans les Andes péruviennes.

J'arrive à Finisterre un peu après 11 h. On m'avait recommandé la maison de pension Suarez. Le prix est intéressant, l'endroit tranquille et à l'écart des lieux d'attroupement. J'ai décidé de mettre à exécution l'idée que j'ai eue hier. Ne voulant pas me placer dans une situation embarrassante avec quiconque, j'ai pensé aller discuter de mon plan avec le curé de l'endroit. Après avoir marché un kilomètre à travers la ville, je sonne à la porte de sa résidence. Quelques minutes s'écoulent et une très vieille femme vient ouvrir et, sans que j'aie le temps de placer un mot, elle m'invective et dare-dare referme la porte. J'en reste bouche bée. Je me dirige vers une petite épicerie tout à côté, où je raconte à la dame derrière le comptoir ce qui vient de m'arriver. Elle sourit et me dit de ne pas m'en faire. La vieille qui m'a répondu est la mère du curé et elle a sans doute voulu me dire, très peu délicatement il faut en convenir, qu'elle ne veut pas être dérangée. En fait, le curé est actuellement hospitalisé à la suite d'une grave maladie.

Pour employer une expression que j'ai entendue dernièrement, « Passons au plan B ! » J'ai remarqué en face de la demeure du curé, un bâtiment qui affiche « Instituto social de mariña ». Je

crois comprendre qu'il s'agit d'un syndicat de marins. C'est certainement à cet endroit que je pourrais obtenir une réponse, mais je pourrais peut-être aussi y avoir des ennuis. Je choisis de m'adresser à la mairie.

Une fois arrivé, je demande à la réceptionniste si je peux avoir une entrevue avec le maire. Le moment est favorable, car M. Ernesto Insua Oliveira est là et il me reçoit dans son bureau. La rencontre est très cordiale. C'est un homme calme qui écoute silencieusement ce que je lui raconte. Je lui fais part de mon intérêt pour un retour au Canada à bord d'un chalutier galicien. J'insiste surtout sur le côté symbolique d'une telle entreprise, en rapport avec le pèlerinage de Compostelle: le Christ-Jésus a choisi ses premiers apôtres, dont Jacques le Majeur, parmi des pêcheurs; selon la légende, le corps de saint Jacques est arrivé en Galice, transporté de façon miraculeuse sur une barque à la dérive; des pèlerins du Moyen Âge regagnaient leur pays par bateau à partir d'ici.



La péninsule de Finistère et la ville.

J'aborde ensuite le contentieux entre nos deux pays relativement à la pêche au flétan. Je fais valoir l'idée que si des pêcheurs espagnols acceptaient de ramener vers le Canada un simple pèlerin, en faisant abstraction des différends politiques, l'événement pourrait intéresser les médias, compte tenu de l'actuel conflit. J'informe par ailleurs le maire Insua Oliveira que je suis en contact avec Radio-Canada, qui suit mon pèlerinage depuis le début, et que je suis en mesure de communiquer avec des journalistes sans délai.

Le maire m'écoute sans m'interrompre et sans même sourciller. Il me dit qu'il est directeur du syndicat des marins et que je n'ai absolument rien à craindre ici du fait d'être Canadien. Ma demande ne lui paraît pas fantasque. Elle est réalisable mais peu probable, car le temps va manquer. Tout d'abord, il n'y a pas, ici même à Finistère, de bateaux assez gros pour aller pêcher de l'autre côté de l'Atlantique. Les départs se font plutôt de la région de la Corogne (A Coruña). De plus, au moment où on se parle, la pêche au flétan est pratiquement terminée. Mais le maire va quand même s'informer auprès de son collègue du syndicat des marins à la Corogne. Il pourra me donner une réponse dans quelques jours quand je reviendrai avec Dominique. Quand j'apprends au maire que Dominique est archéologue, il s'offre à nous guider dans les environs et à nous faire voir certaines découvertes récentes touchant la tradition celte. Je le remercie chaleureusement de sa sollicitude.

Dès mon retour à ma chambre, je téléphone au Québec, à mon ami Gilles Ferlatte, l'adjoint parlementaire du député fédéral du comté de Longueuil. Je l'informe de mes démarches et lui demande de vérifier comment il serait possible de procéder pour mon transbordement à bord d'un bateau canadien, si mon projet se réalisait. Je lui demande de se tenir prêt pour mon prochain appel d'ici quelques jours, et d'informer André Fournier qui maintient le contact avec Radio-Canada. Gilles m'a répondu en riant : « Es-tu fou ? »

En fin d'après-midi, je pousse une pointe jusqu'à l'extrémité de la presqu'île. Il s'agit simplement de suivre la route sur deux ou trois kilomètres supplémentaires pour arriver à un immense phare. Un pas de plus et c'est la flotte. À partir du phare, le chemin continue à rebours en montant en zigzag vers les tours de télécommunications, au sommet de la montagne au centre de la presqu'île. J'entreprends cette ascension d'un kilomètre. Il y a un peu de brume. Tout est silence. Au sommet, la vue est claire jusqu'à l'horizon. Le paysage est magnifique. On voit la mer sur trois côtés. Je reviendrai ce soir admirer le coucher du soleil.



Coucher de soleil à Cap Finistère.

Je réussis à trouver un restaurant où on accepte de me servir à souper à 20 h. Par la suite, je gravis de nouveau la montagne où je m'installe sous un immense rocher à l'abri du vent, face à l'ouest. Malgré quelques petits nuages qui flottent à l'horizon, j'observe le spectacle grandiose qui dure plus d'une heure. À 22 h 15 pile, le disque rouge disparaît complètement. Durant ces instants d'intense méditation, je revois mon pèlerinage, je remercie les forces célestes et je prie pour l'avenir. J'ai l'impression que ma réinsertion dans la vraie vie sera brutale mais je suis prêt à faire face à la

musique. J'ai appris à m'habituer aux changements rapides de situations et, surtout, à avoir confiance en ma bonne étoile. Je repartirai d'ici avec le sentiment d'avoir une mission à accomplir, une mission dont le sens se précisera avec le temps. Patience !

Mardi, 11 juillet

Je suis debout à 5 h 45, car dans exactement une heure, je prends l'autocar pour rentrer à Compostelle. C'est avec beaucoup de nostalgie que je quitte cet endroit. Mais il faut bien me rendre à l'évidence : il me faut lâcher prise, l'aventure est terminée. Je me rends au restaurant de la place d'où part l'autocar. En prenant un café, j'aperçois par la fenêtre une petite silhouette féminine portant sac à dos et venant du coin de la rue. C'est Florence ! Je ne m'attendais vraiment pas à la retrouver ici.

Durant l'heure et demie que dure le trajet, nous échangeons beaucoup sur nos expériences. Elle me raconte qu'hier après-midi, elle est montée jusqu'au phare puis a continué, elle aussi, vers les tours de télécommunications. À un certain moment, elle a eu envie de sortir du chemin et de s'asseoir derrière un rocher pour regarder la mer. Elle s'est alors assoupie. Dans son demi-sommeil, il lui a semblé entendre les pas d'un marcheur sur la route. Ces pas étaient cadencés par le son d'un bâton sur l'asphalte. Elle m'explique qu'elle a alors pensé à moi et à l'étape que nous avons parcourue ensemble, en se rappelant que j'utilisais un gros bâton. Elle n'aurait eu qu'à s'étirer le cou et elle m'aurait aperçu. C'était bien moi qui passait.

Elle me parle un peu de son coup de foudre pour Pascal. Elle est venue seule à Finistère, justement pour réfléchir à ce sujet.

Elle est convaincue qu'elle doit aller jusqu'au bout de cette passion. Elle va le revoir ce midi sur la place de la cathédrale et passer la journée avec lui avant de regagner Barcelone par train, demain matin. Avant de nous quitter, nous allons prendre une bière dans un café de cette place. Quelques instants plus tard, nous apercevons les six Allemands qui arrivent d'une rue voisine et s'attablent à une terrasse. C'est l'heure des adieux. Chacun part vers son nouveau destin. Je vais récupérer ensuite les effets que j'ai laissés à la pension Fonseca et je me rends directement à l'hôtel où Dominique Prost a réservé une chambre pour ce soir. Je prends la chambre voisine qui est libre. Il ne me reste plus qu'à attendre mon copain.

En me baladant dans le quartier touristique de la ville, au cours de l'après-midi, j'ai l'heureuse surprise de retrouver Pepe et Olga, le couple d'Espagnols avec qui j'ai franchi plusieurs étapes et que j'avais perdu de vue à Burgos. Nous sommes vraiment contents de nous revoir et nous allons dîner ensemble. J'ai passé le reste de mon temps à visiter, au hasard de mes pas.



TROISIÈME PARTIE

Aboutissement



Derniers jours en Espagne

Dominique est arrivé comme prévu le 11 juillet vers 21 h. Les retrouvailles furent chaleureuses et sans perdre de temps, devant un bon repas, nous avons discuté de ce que nous allions faire durant la semaine que nous passerons ensemble. Plus tôt en après-midi, je m'étais rendu à l'Office du Tourisme où je m'étais procuré des cartes et des documents promotionnels susceptibles de nous aider dans nos projets. Je lui ai fait part du résultat de mes observations et nous avons convenu de préparer l'itinéraire de la semaine.

Ce que Dominique tenait à voir par-dessus tout, ce sont des pétroglyphes rupestres qu'on trouve dans les régions avoisinant Compostelle, disséminés dans la campagne à plus de 100 km à la ronde. Ils furent gravés à une époque préhistorique et, jusqu'à maintenant, les experts se perdent en conjectures quant à leur origine et leur signification. Dominique s'intéressait également aux vestiges de la civilisation celte qui foisonnent par ici, tels les dolmens, les castrums, etc. Il voulait aussi que je l'amène à Finis-terre. Je m'étais rendu compte que l'unique façon de voir tout cela serait de louer une auto. C'est ce que je lui ai proposé et il a accepté. Toute la journée du 12 juillet s'est passée à travailler sur nos documents, pour cibler exactement les priorités, mesurer les distances qui séparent les sites et, finalement, tracer le meilleur

trajet qui nous permettrait d'en voir le plus possible durant la semaine. Pour moi, ce serait une expérience extraordinaire d'être accompagné d'un expert qui peut tout m'expliquer. Malgré ce qui me pressait de rentrer au Québec, j'étais content de prendre une semaine de repos, de me laisser guider par la fantaisie des événements tout en me baladant en auto.

En fin d'après-midi, M. Ballesteros, de l'Office du Tourisme, s'est occupé de nous réserver une auto chez une agence de location. Nous avions prévu en prendre possession le soir même pour être prêts à partir tôt, le 13 au matin.

Lorsque nous sommes allés la chercher, une tuile nous est tombée sur la tête ! Je n'avais pas prévu utiliser de véhicule automobile durant les quelque trois mois de mon odyssee, donc je ne m'étais pas embarrassé de mon permis de conduire ; le moins de papiers possible, quoi !... Eh bien ! Dominique n'avait pas le sien non plus. Conclusion : pas de permis... pas d'auto ! Pas d'auto... pas de ballade !

Fallait-il pointer du doigt un coupable ? Évidemment, non. Mais je dois avouer que, sur le coup, j'ai réagi plutôt mal. Ma première pensée fut : « Si nous ne pouvons pas aller voir la moitié de ce qui nous intéresse, autant rentrer chez moi immédiatement ». Mais je me suis souvenu que c'est moi qui avais entraîné Dominique dans cette aventure qui lui occasionne beaucoup de frais. Mon petit démon intérieur a renchéri : « Il aurait pu songer à l'avance à ce que nécessiterait la visite de ce qui l'intéressait. Vouloir visiter plein de choses dans une contrée inconnue, et qui sont réparties sur un grand territoire, ce n'est pas du tourisme urbain. Ce n'est pas comme le Québécois qui débarque à Paris pour voir la tour Eiffel, l'Arc de Triomphe et l'Opéra, qui se visitent en une journée. » Et patati et patata ! Le discours dans ma tête devenait insupportable et Dominique pourra témoigner que mon mauvais caractère ne s'est pas fait prier pour se manifester.

La difficulté que j'avais à communiquer avec Dominique à cause de sa surdité n'aidait pas non plus. La tension a monté. Tout ce que je voyais maintenant, c'était l'urgence de rentrer

chez moi pour régler mes problèmes familiaux. J'avais les nerfs à vif. Mais je ne voulais pas non plus bousiller une grande amitié. Et j'avais un rendez-vous avec le maire de Finistère pour avoir une réponse à ma requête d'un éventuel rapatriement par bateau de pêcheur. Comme vous voyez, c'est l'éternelle lutte mentale qui tiraille entre l'empathie et l'intérêt personnel.

On dit que la nuit porte conseil. Seul dans ma chambre, je me suis calmé. Je me suis rendu compte que mon pèlerinage n'avait pas fait de moi un saint automatiquement. De retour dans la vraie vie, j'étais toujours un être humain bien ordinaire avec mes défauts et mes faiblesses. J'ai compris combien il avait été imprudent d'envisager, trois mois à l'avance, ce rendez-vous au bout du monde sans possibilités de communiquer entre-temps pour tenter de prévoir et régler les aléas d'un tel projet. Ce qui arrivait n'était la faute ni de l'un ni de l'autre ; nous avons fait pour le mieux. D'une façon ou d'une autre, chacun à sa manière, peu importe comment cela se terminerait, nous allions en tirer une leçon profitable.

Dans l'avant-midi du 13 juillet, nous avons étudié ce qu'il était possible de faire en utilisant l'autocar comme moyen de transport, et nous avons accouché d'un nouveau plan, que nous allions ajuster au jour le jour. L'autocar pour Finistère est ce qui s'avérait le plus logique pour le moment. Nous avons pris le bus à 13 h 30 et à notre arrivée, nous sommes allés directement à la mairie. Malheureusement, le maire était absent jusqu'au lendemain après-midi.

Vers 17 h, nous sommes montés jusqu'au phare, puis au sommet de la montagne, selon le même trajet que j'avais emprunté la dernière fois. Nous sommes parvenus à trouver les ruines de l'ancien ermitage de San Guillermo, dont un paysan nous avait indiqué l'emplacement. Une légende locale, qu'on m'a racontée, complète mes informations sur la venue des pèlerins ici. Elle raconte qu'il s'exerçait sur cette montagne un ancien culte solaire qui se serait fondu avec le temps dans des pratiques chrétiennes. Cet endroit était, pour les gentils, le lieu de célébration d'un rite

de fécondation pour les époux stériles, alors que pour les chrétiens, il devint symbole de la résurrection du Christ : l'immortalité s'atteint par la résurrection plutôt que par la génération.

On prétend que saint Jacques lui-même, lors de sa présumée tournée d'évangélisation en Espagne, serait venu ici pour mettre un terme au culte païen qui avait cours. Il y aurait construit l'ermitage, qui prit plus tard le nom de San Guillermo, un ermite qui s'y était installé et dont on ne sait presque rien.

Inspirés par ces mythes et légendes, plusieurs pèlerins, après être passés à Compostelle, continuaient jusqu'ici pour, disaient-ils, venir affronter symboliquement la mort physique et évoquer la résurrection des morts. Le soleil, considéré par les anciens comme ayant un pouvoir fécondant sur toute les choses de la Terre, devenait symbole de résurrection et de transfiguration. Encore aujourd'hui, ce lieu a conservé sa réputation de « magique ».

Nous sommes demeurés dans la montagne tard dans la soirée, mais nous n'avons pas vu le coucher du soleil, car les nuages cachaient le ciel.

Le matin du 14 juillet, dans l'attente du maire qui ne sera de retour qu'en après-midi, nous avons décidé d'aller voir le site de l'église de Notre-Dame de la Barque (Nuestra Señora de la Barca). Il s'agit d'un petit sanctuaire situé au nord de Muxia, sur la côte. Les pêcheurs viennent y prier la Vierge pour qu'elle les protège lors de leurs sorties en mer. L'endroit est particulier, car l'église est bâtie dans les rochers à un endroit complètement isolé, éloignée d'un bon kilomètre de l'habitation la plus proche. Elle fait face à l'océan et semble défier les éléments.

De retour à Finistère dans le milieu de l'après-midi, nous avons enfin rencontré le maire. Comme je m'y attendais, ça ne pouvait pas fonctionner pour ce que je lui avais demandé : la pêche est finie, les pêcheurs galiciens ne vont plus vers le Canada. Alors, il a tenu sa promesse de nous faire visiter les sites archéologiques du coin. Dominique était fort alerte, car c'est son champ d'intérêt.

Où pouvait-on aller après Finisterre ? Il y avait la possibilité de se rendre à Padrón, à l'endroit où le corps de Saint Jacques est arrivé sur sa barque légendaire. Non loin de là, il serait peut-être possible d'aller voir quelques pétroglyphes qui intéressaient Dominique. Nous pourrions faire cela demain, le 15 juillet, après notre retour à Compostelle. Mais non ! J'ai décidé que demain ce serait ma dernière journée en sol espagnol.

Le soir, à l'insu de Dominique, j'ai téléphoné chez Iberia pour m'enquérir des prochains départs pour Montréal. Il y en avait un tous les jours à 12 h 15, à partir de Madrid. Il y avait aussi des vols réguliers de Compostelle à Madrid. J'ai rapproché mon retour au surlendemain, le dimanche 16 juillet.

Le samedi, j'étais éveillé à 5 h, je me sentais « moche ». Nous prenions l'autobus à 6 h 40 pour Compostelle ; l'arrivée était prévue vers 9 h 30. Une fois à bord, je me suis mis à réfléchir : « Si l'autobus ne prend pas de retard, en sautant rapidement dans un taxi à l'arrivée, je pourrais être à l'aéroport en moins d'une demi-heure. Sachant qu'il y a un vol pour Madrid à 10 h 30, je serais à temps pour prendre l'avion de 12 h 15 pour Montréal. S'il y a de la place ! » J'ai glissé à Dominique une note écrite sur un bout de papier, pour qu'il comprenne bien mon intention. J'avais le sentiment de trahir mon ami, mais là, l'appel du pays l'emportait sur les sentiments. J'en avais assez !

Nous sommes arrivés à Compostelle à 9 h 35 et, 20 minutes plus tard, j'étais à l'aéroport. Après les vérifications d'usage, le préposé m'informa qu'il n'y avait pas de problème pour Madrid – Montréal. Par contre, le vol de 10 h 30 pour Madrid était complet. On m'a placé sur une liste d'attente, avec trois autres passagers. Finalement, il a dû y avoir des annulations, car j'ai pu prendre le vol, tout comme les trois autres. À Madrid, quelques minutes ont suffi pour régler les formalités d'enregistrement et de douane et sans délai d'attente je suis monté dans l'autre avion. Les choses se sont passées tellement vite que je n'avais pas eu le temps de téléphoner à Maryse pour la prévenir de mon retour.



Retour

L'avion a atterri à Mirabel à 14 h 30, heure de Montréal. Après avoir récupéré mes bagages, je me suis précipité dans l'autobus qui fait la navette jusqu'au centre-ville. Je suis descendu à la station de métro Berri-Uqam, d'où j'ai téléphoné à la maison.

C'est Maryse qui a répondu. Le souffle lui a manqué quand je lui ai appris que j'étais arrivé et que je désirais qu'elle vienne me prendre au métro Longueuil dans une demi-heure. La surprise semblait plutôt amère, car Maryse avait rendez-vous pour souper avec son copain. C'est avec du dépit dans la voix qu'elle m'a proposé de tout annuler. Je lui ai dit de n'en rien faire et de ne rien changer à ce qui était prévu. J'avais le cœur gros, mais il fallait laisser aller les événements.

Maryse est une très jolie femme. Elle était particulièrement resplendissante en ce magnifique après-midi d'été. Elle avait une nouvelle coiffure et portait une belle robe neuve. Nous ne savions pas quoi nous dire. Elle avait une attitude rigide et elle était sur ses gardes. Pas un mot de bienvenue, pas de baiser, j'étais devenu un étranger. J'attendais le dénouement.

Je revenais chez-moi après deux mois et demi d'absence. En entrant dans la maison, j'ai eu une sensation bizarre, je ne me sentais pas chez moi, d'autant plus que ma fille Karine n'était pas

là. Maryse l'avait laissée chez de la parenté, étant donné qu'elle sortait. Elle est partie un peu plus tard pour son rendez-vous. J'ai résisté à la tentation d'aller m'acheter une bouteille de whisky. Il me semble que ça m'aurait fait du bien de me geler un peu le cerveau. Minuit a passé, une heure, deux heures, et Maryse ne rentrait pas. Je n'ai pas dormi de la nuit.

Elle est revenue le lendemain vers 16 h, avec Karine. La petite m'a sauté au cou. Elle était contente de me revoir, mais je la sentais mal à l'aise. Maryse avait le pas alerte et l'œil clair : elle était en amour. Et, comme disent familièrement les Français, j'étais cocu. J'aurais été prêt à pardonner, je crois, mais est-ce que la confiance serait revenue ? Aurais-je pu maîtriser mon vilain caractère ? De toute manière, le choix ne s'est pas posé. Maryse avait résolument décidé de mettre un terme à notre union. Les jours qui ont suivi ont été les plus insupportables de toute ma vie. Nous vivions comme un chien et un chat, enfermés dans la même cage, et la pauvre Karine, innocente enfant, était au centre de ce tourbillon.

Les négociations pour le divorce ont commencé immédiatement. Il ne servait à rien d'espérer quelque autre solution. Pour sauver des frais exorbitants, nous avons pris un avocat commun étant donné que nous avons réglé les choses à l'amiable. Les procédures ont été rapides et le divorce a été prononcé au mois de décembre. Entre-temps, Maryse a déménagé dans un appartement avec Karine.

Je me suis retrouvé seul à ronger mon frein dans cette grande maison hantée par tant de beaux souvenirs. J'avais des hauts, j'avais des bas. Je me sentais comme un bouchon de liège flottant sur une mer déchaînée par un ouragan. Mais un bouchon de liège, contrairement au Titanic, ça ne coule pas. Mon réflexe a été de laisser passer la tempête et de laisser l'Esprit Divin me conduire là où ça devait. Ça prendrait le temps qu'il faudrait. Ce serait pour le mieux !

Je n'ai pas essayé de comprendre. Je n'ai pas voulu culpabiliser Maryse. Je ne me suis pas senti coupable non plus. J'ai pensé que

mon sort était identique à celui de beaucoup de gens. Si on se fie aux statistiques, en 1997, 50 % des mariages sont voués à l'échec. J'ai simplement perdu au pile ou face de la vie de couple, comme plusieurs. Là, j'ironise ; ce n'est pas aussi simple que ça. Mais ça donne du courage de penser qu'on n'est pas seul à vivre des déchirements et à devoir envisager de nouvelles réalités.

J'ai épousé Maryse parce que j'ai vraiment senti avoir trouvé en elle l'âme sœur. Même si nos routes se sont éloignées, je n'ai pas changé d'idée sur cette impression. Si la réincarnation existe, nous nous retrouverons peut-être dans quelque vie future.

Peu de temps après mon retour, j'ai envoyé une lettre de remerciement à chacune des personnes qui m'ont reçu, y joignant la photo qui orne la page couverture de ce livre. Plusieurs m'ont répondu et je suis resté en relation avec quelques-unes.

Le 21 septembre, j'ai décidé d'écrire au père Jean de Kérantec, à l'abbaye du Mont Saint-Michel. Un mois plus tard, la lettre m'est revenue. J'ai cru l'avoir mal adressée. J'ai voulu alors lui envoyer un fax en utilisant le numéro qu'il m'avait communiqué. C'était un numéro inexistant. J'ai finalement résolu de téléphoner. J'ai essayé les deux numéros qu'il m'avait donnés et, à chaque fois, ce sont des campagnards qui m'ont répondu et qui ne comprenaient rien de ce que je disais, à cause de mon accent. En désespoir de cause, j'ai demandé l'assistance annuelle en France pour obtenir le vrai numéro de téléphone de l'abbaye du Mont-Saint-Michel.

J'ai appelé aussitôt et, d'une personne à l'autre, je suis parvenu à parler au recteur de l'abbaye ; ce n'était pas Jean de Kérantec. Le Père à qui j'ai parlé m'a dit qu'il avait lui-même retourné mon courrier, car celui qui se prétend Jean de Kérantec, recteur du Mont-Saint-Michel, est un imposteur. Il m'a appris que plusieurs lettres et appels téléphoniques avaient été reçus à l'abbaye pour cet individu complètement inconnu au Mont-Saint-Michel. Le vrai recteur a dû écrire à chaque responsable sur la route de Compostelle pour les prévenir des manœuvres de ce triste sire. Ce qui est curieux, c'est que cet homme n'a jamais rien demandé

à personne, que ce soit la charité ou de la nourriture. Chose certaine, c'est un as en son genre, car il nous a tous bernés avec une élégance et un sans gêne incroyable.

Lors de son voyage au Québec, à l'automne 1995, un collègue de la police française dont la fille demeure à Montréal, m'a apporté les cadeaux qui m'avaient été offerts à Tours. J'ai apprécié grandement cette délicatesse.

Dans les mois qui ont suivi, j'ai vendu ma maison de Longueuil et, après trois déménagements, je me suis installé à la campagne.

À travers tous ces événements et tous ces chambardements, une idée me revenait toujours à l'esprit et me préoccupait par-dessus tout : celle de partager mon expérience.

Dès mon arrivée, André Fournier s'est occupé de me faire inviter à la radio et à la télévision. Mais, comme je l'ai déjà mentionné, c'est avec Robert Blondin, de l'émission *L'Aventure*, que j'avais le plus à accomplir. À partir de mon journal que j'ai enregistré au jour le jour sur cassettes, nous avons préparé six émissions d'une heure, qui ont été diffusées sur les ondes de Radio-Canada en février 1996. À la suite de ces émissions, j'ai reçu de nombreuses lettres et de nombreux appels d'auditeurs, dont certains étaient vivement intéressés à faire la route de Compostelle. J'ai tenté de les renseigner de mon mieux.

J'ai préparé aussi une conférence-diaporama intitulée : « De Paris à Saint-Jacques de Compostelle : la force du pèlerinage ». J'ai fait cette présentation sur demande, pour des groupes intéressés, ou encore dans des centres culturels.

André Fournier, à qui je faisais parvenir régulièrement les notes de mon journal, avait continué à colliger ces notes. Il a fallu qu'il me pousse dans le dos jusqu'à aujourd'hui pour que l'ouvrage que vous lisez en ce moment voit le jour.

Il manquait toutefois quelque chose pour que je sois pleinement satisfait. C'est bien beau de raconter une expérience à la radio, à la télévision, dans une conférence ou dans un livre. Cela

satisfait l'intellect. Mais comment faire vivre l'expérience concrètement, me suis-je demandé ? Non seulement par la pensée, mais aussi dans le corps et dans l'esprit de ceux que cela pourrait intéresser. J'ai décidé de mettre en œuvre ce à quoi j'avais songé durant mes premiers jours en Espagne : créer un chemin de pèlerinage au Québec.

Au printemps 1996, après avoir ébauché le projet sur papier, j'ai pris rendez-vous avec Louise Choquet, directrice du bureau des pèlerinages à l'Oratoire Saint-Joseph²⁰. Elle a été emballée par l'idée que je lui ai soumise et elle s'est aussitôt employée à intéresser ses deux collègues, soit celui du Cap-de-la-Madeleine et celui de Sainte-Anne-de-Beaupré. Nous avons obtenu l'appui de 14 sanctuaires du Québec. Un comité provisoire a été formé pour lancer le projet, ce qui a conduit à la création de la corporation « Pèlerinage Québec 2000 », qui a reçu ses lettres patentes le 29 janvier 1997.

Si les choses se déroulent comme nous le prévoyons, le premier tronçon du trajet, soit de l'Oratoire Saint-Joseph jusqu'au Cap-de-la-Madeleine, pourrait ouvrir à l'été 1998. L'autre tronçon, du Cap-de-la-Madeleine à Sainte-Anne-de-Beaupré, suivra l'année suivante en 1999, pour une inauguration officielle en l'an 2000²¹.

20. Louise Choquet est membre de la Congrégation de Sainte-Croix.

21. Voir l'annexe 5 pour avoir de l'information sur l'aboutissement de ce projet.



Épilogue

On m'a enseigné au catéchisme que l'homme était composé d'un corps et d'une âme. Celle-ci, de nature spirituelle, donc immortelle, nous disait-on, pénétrait dans le corps du nouveau-né au moment de son premier souffle. Je me suis souvent interrogé sur cette autre partie de moi-même qui restait sourde à mes appels. Existait-elle vraiment ? Mon cheminement dans la vie a fait que, peu à peu, j'ai pris conscience de sa réalité et j'ai, graduellement, pris connaissance d'une force incroyable qui sommeillait en moi.

Comment faire pour augmenter cette prise de conscience et permettre une plus grande liberté d'expression à cette entité ? J'ai compris avec le temps que les exercices psychiques que sont la méditation, la visualisation, les longues retraites seul avec soi-même, ou encore les pratiques religieuses comme la fréquentation des temples, les pèlerinages, la prière ou autres, sont tous des outils pour améliorer cette prise de conscience de la vraie nature de l'homme. C'est ce en quoi consiste la quête du sacré : tout faire pour prendre conscience un peu plus de la réalité de l'âme humaine.

C'est ce genre d'exercice que j'ai voulu faire en marchant 1 800 km de Paris à Saint-Jacques-de-Compostelle. La question qui doit vous brûler les lèvres maintenant doit être la suivante : « Denis, as-tu trouvé ce que tu cherchais ? » Ou encore : « Qu'est-ce que cela t'a donné ? »

Pour ce qui est de l'expérience au point de vue physique et intellectuel, j'ai été comblé. J'ai vu des merveilles de toutes sortes. J'ai acquis de nouvelles connaissances. J'ai vibré avec mes ancêtres et j'ai partagé avec les contemporains. Mon corps physique a eu plus que son compte et mon intellect a été saturé.

« Il n'y est point de pèlerin qui revint dans son village avec quelques préjugés de moins et quelques idées de plus » dit Châteaubriand dans « Le Génie du Christianisme ». Romain Roussel dans « Les pèlerinages à travers les siècles » ajoute : « Au retour, l'homme qui avait vu tant de choses nouvelles pour lui, était amélioré, il comprenait mieux l'harmonie du monde, il avait un sentiment plus précis de la solidarité humaine, il était plus tolérant. » J'espère qu'il en est de même pour moi.

Mais quel est le résultat au point de vue spirituel ? Impossible de répondre. C'est la suite de ma vie qui va le manifester sans que je ne puisse rien expliquer. C'est dans les mains de la divinité, c'est mon devenir. Chose certaine, ma vie a été complètement bouleversée depuis mon retour. Elle a pris une direction que je n'aurais jamais pu soupçonner.

Je crois être parvenu à éprouver un peu plus la Force en moi. J'ai l'impression d'avoir monté d'un cran et d'être en voie de sublimer quelque chose. Est-ce cela, la conscience christique qui se réveille lentement ? Si oui, le chemin de Compostelle aura été miraculeux pour moi comme il l'a été pour tant d'autres.

J'ai compris en fin de compte que mon pèlerinage, c'est beaucoup plus que le parcours qui sépare la Tour Saint-Jacques à Paris et la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle. Et sa durée est bien plus longue que les deux mois et demi que j'ai passé sur ce chemin.

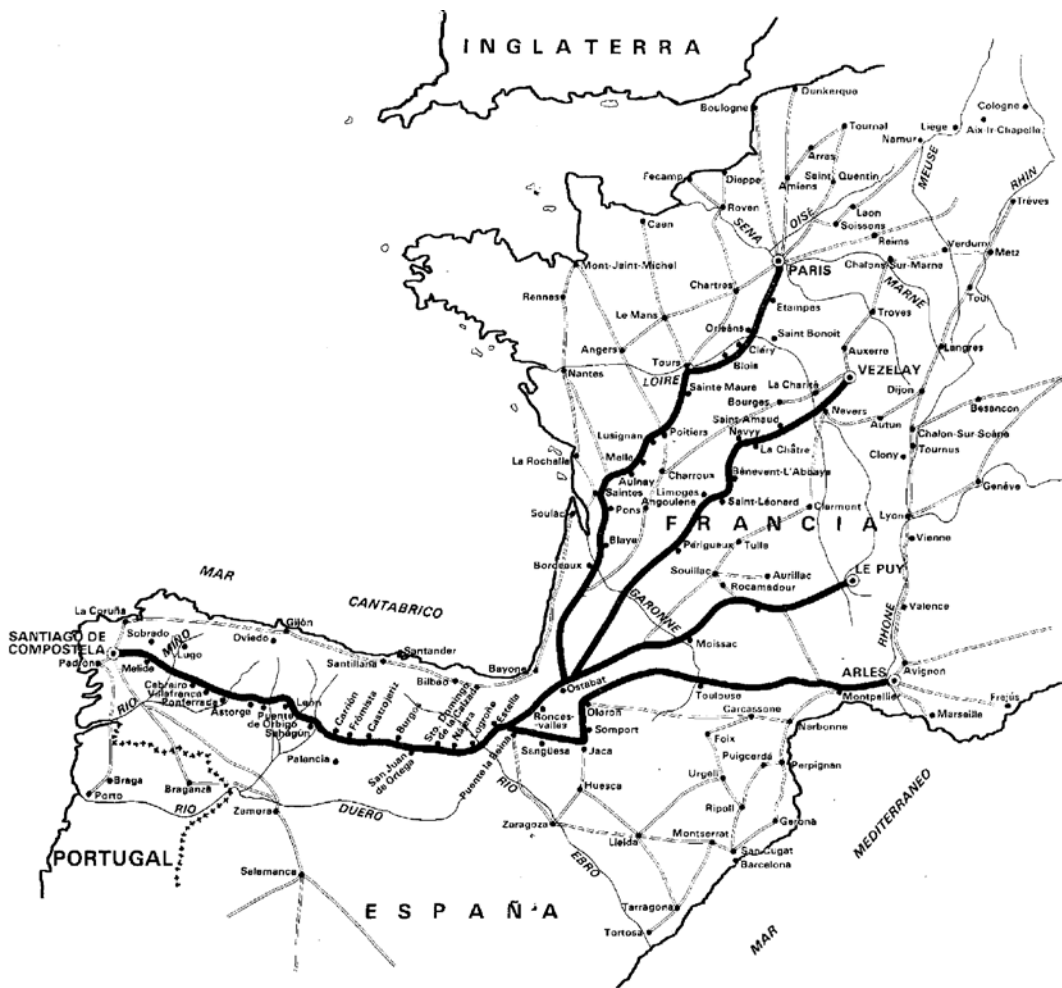
Mon pèlerinage a commencé il y a 49 ans, le jour de ma naissance, et, même avant, si mon âme est éternelle. Mon pèlerinage n'est pas terminé. Mon pèlerinage, c'est ma vie physique qui se déroule et celle de mon âme, jusque dans l'éternité.



Annexes

Annexe 1

Tracé des routes traditionnelles menant à Saint-Jacques-de-Compostelle



Annexe 2

*Itinéraire de Paris à Saint-Jean-Pied-de-Port **

Étape	Date	Nom de la ville	Km
	3 mai	Départ de Paris	
1	3 mai	Palaiseau	22 km
2	4 mai	Rochefort-en-Yvelines	27 km
3	5 mai	Gallardon	28 km
4	6 mai	Chartres	21 km
5	7 mai	Bonneval	32 km
6	8 mai	Cloyes-sur-le-Loir	26 km
7	9 mai	Vendôme	29 km
8	10 mai	Château-Renault	28 km
9	11 mai	Tours	33 km
	12 mai	Jour de repos à Tours	
10	13 mai	Sainte-Maure-de-Touraine	31 km
11	14 mai	Dangé-Saint-Romain	22 km
12	15 mai	Naintré	24 km
13	16 mai	Poitiers	28 km
14	17 mai	Lusignan	25 km
15	18 mai	Melle	35 km
16	19 mai	Aulnay	29 km
17	20 mai	Saint-Jean-d'Angély	19 km
18	21 mai	Saintes	27 km
19	22 mai	Pons	23 km
20	23 mai	Pleine-Selve	30 km
21	24 mai	Blaye	27 km
22	25 mai	Saint-Louis-de-Monferrand	25 km
23	26 mai	Bordeaux	20 km
	27 mai	Jour de repos à Bordeaux	
24	28 mai	Cestas	15 km
25	29 mai	Belin-Belier	32 km
26	30 mai	Pissos	26 km
27	31 mai	Labouheyre	18 km
28	1 ^{er} juin	Morcenx	23 km
29	2 juin	Laluque	26 km
30	3 juin	Dax	21 km
31	4 juin	Pouillon	18 km
32	5 juin	Saint-Dos	30 km
33	6 juin	Saint-Palais	20 km
34	7 juin	Saint-Jean-Pied-de-Port	38 km
	8 juin	Jour de repos	

*Pour la traversée de la France, j'ai réussi à suivre intégralement cet itinéraire en respectant les dates choisies.

Annexe 3

Itinéraire de Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Jacques-de-Compostelle *

Étape	Date	Nom de la ville	Km
	9 juin	Départ de St-Jean-Pied-de-Port	
1	9 juin	Burquete	28 km
2	10 juin	Zubiri	20 km
3	11 juin	Pampelune	23 km
4	12 juin	Puente la Reina	28 km
5	13 juin	Estella	20 km
6	14 juin	Los Arcos	22 km
7	15 juin	Logroño	28 km
8	16 juin	Nájera	32 km
9	17 juin	Santo Domingo de la Calzada	24 km
10	18 juin	Belorado	28 km
11	19 juin	San Juan de Ortega	25 km
12	20 juin	Burgos	28 km
	21 juin	Jour de repos à Burgos	
13	22 juin	Castrojeriz	40 km
14	23 juin	Fromista	28 km
15	24 juin	Carrion de los Condes	22 km
16	25 juin	Sahagun	40 km
17	26 juin	Mansilla de las Mulas	40 km
18	27 juin	Léon	22 km
19	28 juin	Hospital de Orbigo	35 km
20	29 juin	Astorga	17 km
21	30 juin	El Acebo	37 km
22	1 ^{er} juillet	Ponferrada	18 km
23	2 juillet	Villafranca del Bierzo	22 km
24	3 juillet	Cebreiro	40 km
25	4 juillet	Triacastela	28 km
26	5 juillet	Sarria	20 km
27	6 juillet	Portomarin	23 km
28	7 juillet	Palas de Rey	25 km
29	8 juillet	Arzua	30 km
30	9 juillet	Lavacolla	28 km
31	10 juillet	Compostelle	12 km

*Pour la traversée de l'Espagne, j'ai passé par chacune de ces villes, mais j'ai dû modifier en cours de route certaines étapes. De plus, mes dates de passage réelles ont varié un peu.

Annexe 4

Lettre reçue de Sœur Brigitte de la Clarté-Dieu

Étranger, tu t'es glissé dans le flot de la ville
et personne n'a prêté attention à toi.
Quelques-uns ont souri amicalement
quand tu leur as demandé ton chemin
et qu'ils ont entendu ton bel accent du Québec.
Tes pas se sont par hasard arrêtés chez nous
et tu t'es assis simplement à notre table.
C'était fête et nous avons été heureux de ta présence.
À la fin du repas,
nous avons accroché la coquille Saint-Jacques à ton sac ;
tu as repris ton gros bâton et le chemin de Compostelle.
Tu nous as donné ton nom : Denis ;
et nous t'avons donné le nôtre.
Pèlerin,
pendant ce temps qui nous faisait pour toujours frères,
tu nous as rappelé
que depuis l'accueil de jadis sous le chêne de Mambré
l'hospitalité était devenue le lieu de la Promesse.

B. D. franciscaine
La Clarté-Dieu, mai 1995

Nous avons reçu et accueilli avec grande joie vos bonnes nouvelles et votre visage transfiguré par 66 jours de quête et d'abandon. Nous vous avons soutenu... comme nous avons soutenu votre épouse et nous continuons. Le pèlerinage est la fraternité d'éternité.

Sr Brigitte

Annexe 5²²

Chemin des Sanctuaires

Jusqu'à maintenant, l'expérience est un franc succès.

Après trois ans d'élaboration et de structuration de la part des 10 membres fondateurs de « Pèlerinage Québec 2000 », les premiers marcheurs ont initié le « Chemin des Sanctuaires » à l'été 1998. Depuis lors, la corporation s'efforce d'améliorer, année après année, la qualité des services aux nouveaux pèlerins. Je vous invite à visiter le site Web du « Chemin des Sanctuaires » pour en savoir plus.

<http://www.chemindessanctuaires.org/>²³

Voici, en conclusion, deux extraits du « Guide du pèlerin » qui est remis à ceux qui partent sur le « Chemin des Sanctuaires ».

Introduction

Le Chemin des sanctuaires est une invitation à vivre une expérience unique. Elle trouve son origine dans celle des pèlerins du Moyen-Âge qui traversaient à pied la France et l'Espagne pour se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle.

À l'été 1995, un pèlerin d'aujourd'hui, Denis LeBlanc, policier retraité de la Sûreté du Québec, a parcouru seul, à pied, sac au dos et en 70 jours, les 1800 km séparant Paris de Saint-Jacques-de-Compostelle. Alors qu'il traversait le nord de l'Espagne, a mûri en lui l'idée d'élaborer, de planifier, ici même au Québec, un chemin de pèlerinage qui relierait l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré en passant par le sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap, près de Trois-Rivières.

22. Annexe rédigée en 2001.

23. Ce chemin existe toujours en 2016 et l'adresse du site Internet est toujours valide.

« J'ai observé, le long des 800 km qui traversent le nord de l'Espagne, une infrastructure complète, créée par les diverses autorités religieuses et gouvernementales, capable d'aider le pèlerin qui chemine sur la route de Saint-Jacques », raconte Denis LeBlanc. « Le réseau est établi selon un itinéraire précis, décrit sur cartes et bien balisé. On fournit au pèlerin, à son départ, un document guide qui lui permet de suivre l'itinéraire sans s'en éloigner. Ce document comprend des renseignements logistiques, historiques et religieux ».

C'est quelque chose de semblable qu'élabore « Pèlerinage Québec 2000 » avec le « Chemin des Sanctuaires ». Le long des quelque 330 km du parcours, 18 villes et villages-étapes ont été sélectionnés, un comité local s'occupant de l'accueil et de l'hébergement des marcheurs.

Le monde est déjà autre...

Le Chemin des Sanctuaires est déjà riche de mémoire. À l'historien, il permet de suivre, en sens inverse, la voie de colonisation de la Nouvelle-France. Bientôt quatre siècles d'histoire ! Au randonneur, une fois surmontée la surprise de l'asphalte, il donne de redécouvrir son propre pays, sur les deux rives du Saint-Laurent. Il fournit au chrétien l'occasion de réactiver cette vérité médiévale qui voyait dans le pèlerinage « un christianisme complet. »

Nostalgie d'une expérience spirituelle, défi sportif ou redécouverte du patrimoine, le Chemin s'ouvre sous nos pas. Il redonne vie à qui l'emprunte : la personne stressée y réapprend à flâner ; chacun, randonneur ou pèlerin, y retrouve une part de soi, beaucoup par la rencontre des autres, beaucoup par le lent défilement des paysages qui s'unifient sous ses yeux.

En ce qu'il aide tous et chacun à reprendre pied, le Chemin des Sanctuaires fait aussi figure de havre. Et ses 18 étapes évoquent la quête de Perceval, dont Chrétien de Troyes nous dit qu'il avait fait vœu de ne pas dormir deux nuits de suite au même endroit. Marcher pour l'inutile, le temps d'un sac à dos. Marcher pour l'essentiel, au prix de quelques ampoules. Le temps de lacer ses bottines, et le monde est déjà autre...

Bonne route !

Michel Dongois pour le comité de rédaction
du Guide du pèlerin



De mai à juillet 1995, alors que ces parcours étaient à peu près inconnus au Québec, un policier de 47 ans fraîchement retraité de la Sûreté du Québec marche 1 800 km sur les chemins de Compostelle, entre Paris et Fisterra. En cours de route, il imagine un trajet « à la Compostelle » entre Montréal et Québec qui deviendra le Chemin des Sanctuaires. Son pèlerinage reçoit une solide couverture médiatique et fait l'objet de nombreuses conférences. De retour en 1996, Denis LeBlanc écrit un récit de son aventure, diffusé de manière artisanale. Les temps étaient mûrs et son périple inspirera la plupart des pionniers qui partiront du Québec vers Compostelle à la fin des années 1990.

Depuis, des dizaines de milliers de Québécoises et Québécois ont sillonné ou rêvent de parcourir les chemins de Compostelle en Europe ou la quinzaine de chemins « à la Compostelle » d'ici. Pouvoir enfin facilement avoir accès, 20 ans après son écriture, au récit passionnant des motivations, des rencontres et du parcours de ce précurseur rappellera nombre de souvenirs à plusieurs et en inspirera certainement beaucoup d'autres.



DENIS LEBLANC est né à Arvida, au Québec. Après avoir fait des études en électronique, il fait carrière à la Sûreté du Québec pendant 25 ans. Durant cette période, il s'initie sérieusement au mysticisme, à l'ésotérisme et à l'histoire médiévale. En 1985, il commence à préparer le pèlerinage qu'il réalisera 10 ans plus tard. Il se consacre depuis à expérimenter la mystique des Amérindiens du Québec et, tout particulièrement, celle des indiens Shuar d'Équateur.

www.pulaval.com

ISBN 978-2-7637-3075-2



9 782763 730752



Presses de
l'Université
Laval

Essai